



Johan Abraham
Droop.

1790.



La Découverte de l'Amérique
pour
l'inſtruction & l'amuſement
des Enfans
& des jeunes gens.

Par

Mr. Campe,

Conſeiller de S. A. S. le Prince régnant d'Anhalt-Deſſau;

traduite de l'Allemand

par

Mr. G.

Seconde Partie.

Avec une Carte.

A Hambourg, MDCCLXXXII.
Chez Charles Ernſt Bohn.

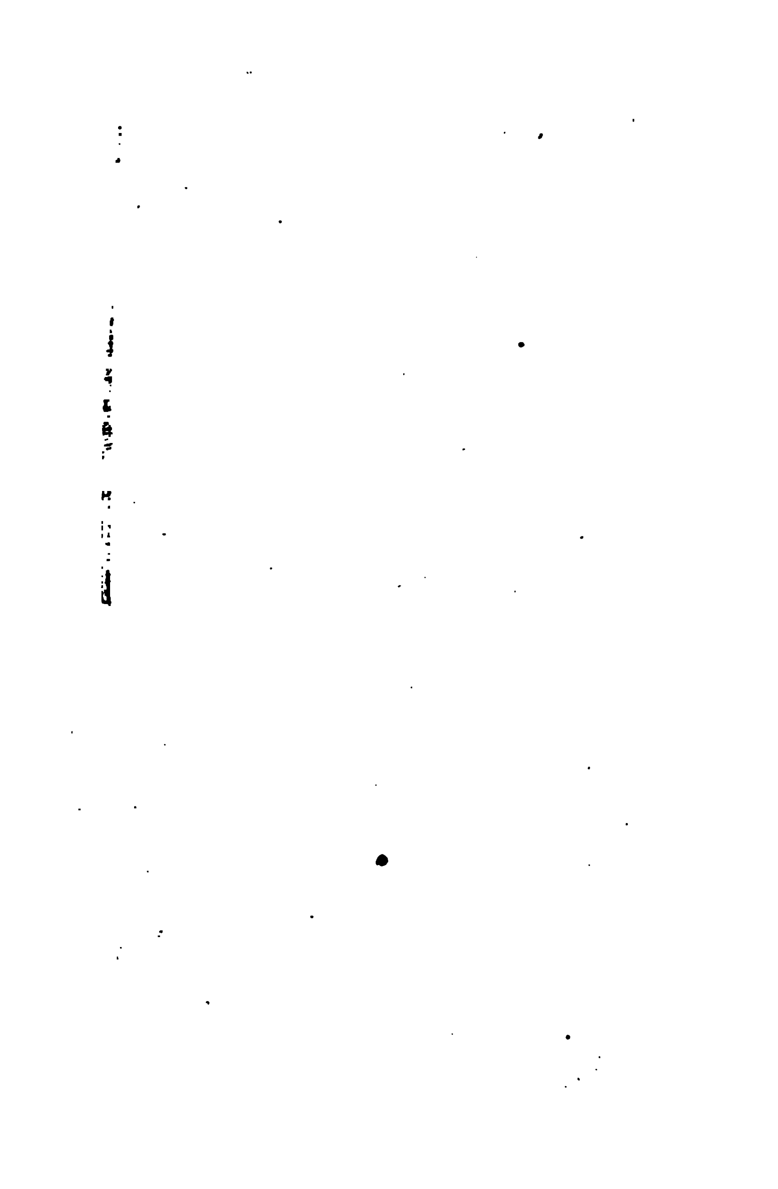
II.

CORTEZ.



Villa rica de la veracruz
St. Iuan de Ulua
Opferinsel
Alvorado R.
Campeche Bay
Pt. St. Martin
I. Trist
Tabasco
TABASCO
Cayhecal
Palenque
Ciudadreal
CHIAPA
Comitlan
Bay Tecoantepec
GUATIMALA
VERA PAZ
Guevetla
St. Antonio Suchitepe
St. Iago de Guatimala
Petapa
15
0
75

J. A. Pingeling sculp: Hamburg.



VINGTIÈME RÉCIT.

Depuis le dernier récit, chaque fois que le Père rassembloit ses petits, pour leur raconter, selon sa coutume, tantôt ceci, tantôt cela; chaque fois aussi on entendoit le cri de joye: ah, de *Cortez*, de *Cortez!* retentir dans toute la maison, de manière à faire trembler les murailles & les fenêtres: alors tous comme poussés par un tourbillon, accourroient en hâte, entouroient le Père, le prenoient par les pans de l'habit ou par les manches, pour avoir la place la plus proche de lui; & alors ils pensoient qu'on alloit se rendre sous le pomier ou à l'ombre sur le gazon.

Mais le Père restoit là; la bouche à demi-ouverte, faisant de grands yeux surpris, & leur disoit enfin; mes enfans, rêvez-vous? tout d'un coup voilà cette grande joye éteinte, la tempête étoit appaisée, & l'on se grattoit derrière l'oreille.

Il ſe paſſa bien ainſi quelques ſemaines, avant que le Père fit, le moins du monde, remarquer, qu'il voulut continuer le récit qu'il avoit interrompu. Que pouvoit-on y faire? Il y avoit longtems qu'en pareil cas, on s'étoit dans la petite famille deshabitué des *Pourquoi?* parcequ'on ſavoit une bonne fois pour toutes, que le Père trouvoit bon ſouvent de garder ſes *parceque* pour lui. Il falloit donc prendre patience.

Un jour Frédéric, Charlotte & Conrad, les trois plus jeunes de tous, étoient, après les leçons finies, aſſis ſur le ſeuil de la porte à babiller, le Père qui épioit une taupe dans une planche du jardin, n'étoit pas loin d'eux.

„Savez-vous bien ce que je voudrois?“ demanda Frédéric aux autres.

„Eh bien?“ répondit Charlotte. „Que le Père commençât enfin, à nous raconter quelque choſe de *Cortès.*“

„Je le crois bien!“ dit Conrad; „je le voudrois bien auſſi!“

„Savez-vous quelque choſe, mes petits amis?“ dit tout d'un coup Charlotte, en ſe levant;

levant; „je crois que si nous allions tous les trois trouver le cher Père, & que nous le priions bien fort, il pourroit bien le faire.“ Déja tant de fois il nous a fait plaisir! ah! s'écria Frédéric, quelle joye ce seroit alors! „venez, venez! dit Charlotte; en prenant ses amis l'un par une main & l'autre par l'autre, & elle alla avec confiance trouver le père.

Le Père qui avoit entendu leur conversation, étoit déja décidé, avant qu'ils arrivassent, à satisfaire leurs desirs. Ainsi il n'en couta qu'un mot à ces petits flatteurs, & on leur accorda leur demande. Oh! oh! s'écrièrent-ils tous les trois, & ils coururent à toutes jambes, au Pavillon, avertir de cette joyeuse nouvelle, les autres, qui y étoient avec un ami de la maison. „De *Cortès!* de *Cortès!* les entendoit-on crier en chemin, & dans moins d'une minute, toute la compagnie se trouva rassemblée autour du Père, & lui demanda d'une commune voix: est-ce bien vrai, cher Père?

Oui, répondit celui-ci; & alors ce fut comme à l'accoutumée, des sauts, des gam-

bades, des tiraillements & des careſſes, de manière que le Père tout étourdi, fut obligé de travailler de ſes deux mains, pour ne pas être écraſé. Mais il n'y eut pas moyen de ſe défendre; l'un le tenoit par un coude, l'autre par l'autre, celui-ci le tiroit par un pan de l'habit, celui-là étoit accroché à l'autre, & il lui fallut en trainer ainſi ſix, jusqu'au gazon. Les autres qui étoient allés chercher la mère l'entrainèrent avec la même violence, ainſi que les trois autres amis de la maiſon; & quand tous ſe furent rangés en rond autour du Père: ils gardèrent en attendant un ſilence ſolemnel. Celui-ci s'amuſa d'abord un peu à conſidérer l'impatience la plus marquée de l'entendre, vivement peinte ſur les viſages de ſes jeunes amis, & après avoir touſſé, il commença enfin ſon récit de la manière ſuivante.

Je ſuis fâché, mes enfans, d'être obligé de vous dire d'avance, que le plaiſir que vous vous promettez de mon hiſtoire, pourroit bien être ſouvent mêlé de déplaiſir & de triſteſſe. Je dois vous transporter dans des tems, où les hommes étoient tellement dé-

gé-

generés & devenus ſi ſauvages, qu'on a de la peine à les diſtinguer des Loups, des Tigres, & des autres bêtes farouches. C'eſt-là un affreux ſpectacle à la vérité, & j'aurois bien pu vous en épargner la vue: mais il en peut pourtant réſulter quelque utilité pour vous. Vous ſavez déja qu'à préſent, Dieu merci, les hommes ſont devenus plus humains, parceque aujourd'hui, dans la plus part des pays on reçoit une éducation plus raiſonnable & plus ſoignée, qu'autrefois. Ainſi, bonheur à nous, d'être nés dans un ſiècle, où les moyens de s'inſtruire & de devenir bons, juſtes & humains, *ſont ſi faciles*. Le principal avantage que nous puiſſions retirer de l'hiſtoire de ces ſiècles barbares, c'eſt d'apprendre, à bien ſentir notre bonheur, à en remercier Dieu, & à aimer d'autant plus vivement ces meilleurs hommes avec qui la providence bienfaiſante nous a fait naître.

Voilà, mes enfans, la raiſon pourquoi je veux vous raconter cette affreuſe hiſtoire. —

Velasquez, comme nous le ſavons, s'étoit rendu maitre de l'Isle de *Cuba*. Mais cette

conquête étoit bien audessous de son ambition, parcequ'il s'y trouvoit toujours soumis à l'autorité de *Diege Colomb*, à laquelle il vouloit se soustraire. Il crut que le meilleur moyen d'y parvenir, étoit de faire quelques nouvelles découvertes d'importance qui pourroient lui donner le droit à un gouvernement indépendant.

Dans ce dessein il tourna ses vues du côté de l'Ouest, où l'on avoit toutes les raisons de penser qu'il éxistoit un grand continent, quoiqu'aucun Européen jusqu'alors n'y eut mis le pied. Il équipa donc deux Vaisseaux & un *Brigantin*.

Frédéric. Qu'est-ce qu'un Brigantin?

Le Pere. C'est un bâtiment armé, ou un petit vaisseau de guerre. — Il confia le commandement de cette escadre à un certain *Hernandez de Cordoue*, & celui-ci mit en mer.

Voici, mes enfans, une Carte de ces parties de l'Amérique où il va aller maintenant. Dès à présent il nous faut l'avoir toujours sous les yeux. Il n'est pourtant pas besoin que je vous dise, quel pays est représenté sur cette carte?

Tous.

Tous. Oh! le *Méxique*, le *Méxique*, ou *la Nouvelle Espagne*.

Jean. Celui-là audessous, c'est le *Vieux Méxique*.

Nicolas. Et celui-là audessous, le *Nouveau Méxique*.

John. Ici à gauche est la presqu'Isle de *Californie*.

Théophile. Et là à droite, la *Louisiane*, & une partie de la *Floride*.

Le Pere. Cette Mer-ci à gauche est une partie de la grande —

Tous. *Mer du Sud*, ou de l'*Océan Pacifique*.

Chrêtien. Et de ce côté-là à droite vous voyez une partie du *Golphe de Méxique*.

Le Pere. Bien. Maintenant, je vais pendre ici la Carte à cet arbre, pour l'avoir toujours sous les yeux.

Hernandez ceingla de ce côté de la terre ferme, qu'on appelle *Yucatan*, & lorsqu'il eut atteint la côte, il la suivit toujours en montant, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la *Baye de*

Campêche. Voyez, ici *(il montre ſur la Carte l'endroit avec une baguette.)*

JOHN. Où croit le *bois de Campêche* dont-on ſe ſert pour la teinture?

LE PERE. Juſtement. — *Hernandez* aborda à pluſieurs endroits de la côte, où il eut avec les naturels, quelques rencontres ſanglantes, au détail deſquelles je ne puis m'arrêter préſentement, parce que je me hâte d'arriver à de plus grands événements. On trouva partout les habitans de cette contrée, beaucoup plus civiliſés & en même tems plus guerriers, que tous les Inſulaires qu'on avoit connus juſqu'alors. Ils portoient des habits piqués d'étoffes de coton; ils avoient pour armes des épées de bois garnies d'un caillon aigu, des lances, des arcs, des flèches & des boucliers. Ils avoient le viſage peint de différentes couleurs, & la tête ornée d'un panache. D'ailleurs ils étoient les ſeuls Américains chez qui on trouva des maiſons déja régulières, de pierres & de chaux. Dans pluſieurs combats avec ces gens, les Eſpagnols eurent plus d'une fois du déſavantage. Dans l'un, ils prirent deux

deux garçons Indiens, qui furent bâtifés dans la fuite, & reçurent le Nom de *Julien* & de *Melchior*. Ils devinrent tous deux des perfonnages d'importance, parce qu'on s'en fervit avec les Méxicains comme de truchements & de Médiateurs.

Un jour qu'on étoit defcendu à terre, pour remplir les jarres d'eau fraiche, cinquante Indiens s'approchèrent, & demandèrent aux Efpagnols, s'ils venoient de l'endroit où fe lève le foleil? Ceux-ci leur ayant répondu que oui, les Indiens les conduifirent dans un temple bâti de pierres, où l'on voyoit plufieurs idoles d'une figure difforme, & arrofées d'un fang encore tout frais. Auffitôt s'avancèrent deux hommes en manteaux blancs, avec de longs cheveux noirs roulés par derrière; ils tenoient dans leurs mains de petits réchaux de terre, dans lesquels ils jettoient une certaine réfine; ils en chaffoient la fumée vers les Efpagnols, & avec cette cérémonie ils leur ordonnèrent de quitter le pays fous peine de mort. Les Efpagnols, qui ne trouvèrent pas fur, de s'engager plus loin avec ces gens, obéirent,

rent, & retournèrent à bord de leurs vaiſſeaux.

Jean. Que pouvoit-bien ſignifier cet encenſement des ſauvages?

Le Pere. C'étoit, chez les Américains ſuperſtitieux un moyen accoutumé, par lequel ils penſoient ſe mettre à l'abri des effets des ſortilèges, dont toutes les nations ſauvages ſont ordinairement antichées. Sans doute la remarque qu'une fumigation odoriférante, chaſſe l'odeur des *Vapeurs infectes*, les avoit conduits à l'opinion ingénieuſe qu'ils pouvoient auſſi par le même moyen chaſſer *les mauvais eſprits* de leur création.

Dans une autre contrée-ici, près de *Pontonchan* — étant également deſcendus à terre, ils furent attaqués avec tant de fureur, par une grande troupe d'Indiens qui fondirent ſur eux de tous les côtés, qu'ils laiſſèrent ſur la place 47 des leurs, & que les autres tous chargés de bleſſures, eurent aſſez de peine à regagner leurs vaiſſeaux. Du nombre des bleſſés dangereuſement ſe trouva le chef, *Hernandez* lui-même.

Après

Après cette terrible défaite, on se hâta, autant qu'on put, de retourner à *Cuba*; où *Hernandez*, après avoir rendu un compte circonstancié de toute l'expédition au *Gouverneur Velasquez* mourut de ses blessures.

Velasquez ressentit beaucoup de joye des nouvelles découvertes faites en son nom, & il résolut de les continuer. On équipa donc de nouveau trois vaisseaux & un Brigantin, dont le commandement fut confié à *Grijalva*, officier très-expérimenté & d'un grand courage. Mais il lui fut expressément enjoint, de se borner aux découvertes, sans faire absolument aucun établissement dans les pays découverts.

Celui-ci dirigea également son cours tout droit vers *Yucatan:* mais les courans sans qu'ils s'en aperçussent, les firent un peu dériver vers le Sud, de sorte qu'ils atteignirent la terre dans un endroit, qui est ici une coupure de notre Carte. Il y découvrit, pas loin de la côte Orientale de *Yucatan*, l'Isle de *Cosumel*, qui est encore aujourd'hui sous la domination espagnole. Delà il suivit la côte jus-

contre eux, avoient déja mis dans l'étonnement, tombèrent dans une plus grande surprise, à cette déclaration. Quelques-uns de leurs chefs hazardèrent pourtant de s'avancer seuls. *Grijalva* les traita avec la plus grande affabilité, & leur fit déclarer par son interprête: que lui & ses gens étoient sujets d'un grand Roi, souverain absolu de tous les pays, où le soleil se lève, qu'il l'avoit envoyé, pour les sommer, de reconnoître également sa supériorité; & là-dessus il attendit leur résolution.

Comme à ces mots, il s'éleva un murmure confus parmi les Indiens: un de leurs chefs demanda silence à toute la troupe, & au nom de tous il répondit d'une voix ferme: „qu'il leur paroissoit singulier, qu'on leur parlât de paix, & qu'on vint en même tems leur demander qu'ils se reconnussent dépendants. Qu'il leur falloit aussi s'étonner, qu'on leur offrit un nouveau maître, sans s'être informés auparavant, s'ils étoient mécontents de celui auquel ils avoient obéi jusqu'alors. Que pourtant, puisqu'il étoit question de guerre & de

paix;

paix; il ne lui appartenoit pas à lui, de donner une réponſe déciſive. Qu'il alloit communiquer leurs propoſitions à ſes ſupérieurs.

Après avoir dit ces derniers mots il quitta les Eſpagnols, qui n'étoient pas peu ſurpris de cette réponſe ferme & raiſonnable.

Il revint peu après & dit à *Grijalva:* „que ſes ſupérieurs ne craignoient pas, s'il leur falloit avoir la guerre avec eux, malgré qu'ils fuſſent inſtruits de ce qui étoit arrivé à *Pontonchan.* Qu'au reſte ils croyoient que la paix valoit mieux, que la guerre; & que pour leur prouver la ſincérité de ce ſentiment, il avoit apporté beaucoup de vivres, dont on lui faiſoit préſent. "

Auſſitôt après parut le *Cacique* lui-même; il étoit déſarmé & peu accompagné. Après s'être ſalués amicalement de part & d'autre, le Cacique tira d'une corbeille qu'on avoit apportée toutes ſortes d'armures ſuperbes d'or garnies de pierres & ornées de belles plumes peintes, & dit à *Grijalva*: „qu'il aimoit la paix, que pour preuve de cela il le prioit d'accepter ces préſents. Mais qu'auſſi pour

éviter tout ſujet de mésintelligence entre eux, il le ſupplioit en même-tems, de quitter ce pays auſſitôt qu'il le pourroit.

Le général Eſpagnol repondit aux honnêtetés du Cacique par différents préſents qui lui furent très-agréables, & qui conſiſtoient en habillements & autres choſes; & lui promit, que conformément à ſes deſirs, il alloit auſſitôt remettre à la voile, & c'eſt ce qu'il fit effectivement auſſi.

On continua toujours d'avancer en ſuivant la côte, & on aborda à une isle, peu éloignée de la terre, où il y avoit de même des maiſons de pierres & un temple. Au milieu de ce temple ouvert de tous les côtés, on voyoit toutes ſortes d'idoles horribles, ſur un autel élevé de quelques degrés. Près d'elles étoient étendus les cadavres de ſix hommes, qui, ſelon les affreux uſages qui y régnoient, ſembloient avoir été ſacrifiés la nuit dernière. Pleins d'horreur à cette vue effroyable, les Eſpagnols donnèrent à cette isle le nom *d'Isle des ſacrifices*. Vous pouvez la voir ſur notre carte. De plus en plus on fut confirmé dans l'opinion que l'uſage

l'uſage inhumain de ſacrifier des hommes à l'honneur des idoles, régnoit par tout chez ce peuple. Car peu après être parti de là, on alla jetter l'ancre dans une autre isle, apellée *Kulva* par les naturels, où l'on vit un plus grand nombre encore de cadavres nouvellement égorgés; à la vue d'une telle abomination, il n'y eut pas même jusqu'aux ſoldats Eſpagnols, tout groſſiers qu'ils étoient, qui ne ſe ſentiſſent friſſonner d'horreur. *Grijalva* ajouta au nom de cette isle, celui de *Juan* qu'il portoit, en françois *Jean*, d'où s'eſt formé peu à peu le nom de *St. Juan D'ulua*, qu'elle porte à préſent. Voyez *(la leur montrant ſur la Carte)* la voici.

Partout où l'on mit pied à terre, on trouva de l'or en abondance. Cette vue & celle de tant de fertiles contrées, qu'on apperçut en paſſant, inſpirèrent à pluſieurs le déſir de pouvoir ſe fixer ſur cette riche côte. Mais *Grijalva* obſerva éxactement les ordres que lui avoit donnés le Gouverneur *Velasquez*, & ſe contenta de prendre poſſeſſion au nom du Roi d'Eſpagne, de tous les pays où il aborda.

Il ſuivit ainſi toute la Côte, jusqu'à la province de *Panuco*, qui de ce côté eſt la dernière de la *Nouvelle Eſpagne*, ou du *Mexique*. Là, à l'embouchure d'une rivière il fut attaqué par un gros d'Indiens avec une telle impétuoſité, qu'on ſe vit contraint, d'en faire une affreuſe boucherie. Il vouloit enſuite continuer de viſiter la côte, mais effrayé par de forts courans contraires, il fut forcé enfin de reprendre le chemin de *Cuba*.

A ſon arrivée, l'injuſte & bizarre *Velasquez* lui fit les reproches les plus amers, de ce qu'il n'avoit pas mis à profit, la belle occaſion qu'il avoit eue, de fonder une Colonie dans un pays ſi riche, quoique à ſon départ, il lui eut fait les défenſes les plus poſitives d'en rien faire.

Théophile. Eh! Voilà qui étoit bien ſot de la part de *Vélasquez!*

Le Pere. Sans doute il agiſſoit bien ſottement; mais, enfans, — je ſuis faché d'être obligé de vous le dire! — cela va ſouvent ainſi dans le monde. Souvent même des gens bizarres & inſenſés nous font des crimes

de

de notre fidélité & de notre ſcrupuleuſe éxacti-tude à remplir nos devoirs, mais bonheur à nous, quand c'eſt à cauſe de notre honnêteté que nous ſouffrons! Alors, pour dédomage-ment, nous jouiſſons de la douce récompenſe, que nous donnent notre propre cœur & la joyeuſe certitude, que Dieu, l'éternel rému-nérateur du bien & du mal, ſera ſatisfait de cette même conduite que blâment les inſenſés, & qu'eſt-ce que le blâme des ſots en compa-raiſon de l'approbation de Dieu & de notre propre conſcience!

Demain je continuerai.

Nicolas. *Je croyois, que le cher père, vouloit nous dire quelque choſe de Cortez; mais nous n'en avons pas entendu un mot!*

Le Pere. Quand on veut repréſenter une pièce de théatre, quelle eſt la première choſe qui doive ſe faire?

Nicolas. Il faut lever la toile.

Le Pere. Juſtement; eh bien, vois-tu? je n'ai voulu aujourd'hui que lever la toile de mon hiſtoire: demain *Cortez*, notre héros, paroîtra lui-même ſur la ſcène.

Pierre. Je voudrois que nous fuſſions déja à demain!

VINGT ET UNIÈME RÉCIT.

Le Pere.

Eh bien, mes enfans, la ſcène eſt ouverte, la toile eſt levée; vous allez bientôt voir paroître notre héros lui-même. *Velasquez* — ambitieux, à la fois, défiant & inconſtant — réſolut de continuer les grandes découvertes faites en ſon nom, & d'en tirer les avantages, qui ſembloient s'offrir en ſi grande abondance. Il équipa donc dans la plus grande hâte dix navires de quatre vingt à cent tonneaux. —

Charles. De quels tonneaux?

Le Pere. C'eſt bon, que par ta queſtion tu me donnes l'occaſion, de vous expliquer un terme, dont on a coutume de ſe ſervir, dans les gazettes & partout où l'on parle de navigation. Par le mot *tonneau* les marins entendent en ce ſens, non une tonne, ou bari-

que

que quelconque, mais un poids de 2000 livres, ou vingt quintaux, à compter le quintal à cent livres, ainſi un navire de cent tonnaux, ſignifie dans leur langue, la même choſe, qu'un navire qui peut contenir, cent ~~mille~~ fois deux mille, c'eſt à dire, 200,000 ₶.

Mathias. Quelle eſt bien la raiſon pourquoi on nomme tonneau un poids de 2000 livres?

Le Pere. Parcequ'on a trouvé, qu'un navire, chargé de ce poids, tire autant d'eau, ou fait, en s'enfonçant, reſſortir juſtement autant d'eau, qu'il en faudroit pour remplir un tonneau d'une certaine étendue. —

Il s'agiſſoit alors de ſavoir, à qui *Velasquez* donneroit le commandement de la flotte qu'il équipoit? lui-même n'avoit pas le courage, d'aſſiſter à une expédition, qui ſembloit devoir être accompagnée de ſi grandes fatigues & de tant de dangers: il ſe vit donc forcé de donner cette commiſſion à un autre. Mais à qui? l'un lui paroiſſoit trop poltron, l'autre trop brave, celui-ci trop borné, celui là trop aviſé.

Chrêtien. Pourquoi donc trop aviſé & trop brave?

Le Pere. Il penſoit, qu'un homme brave & aviſé, après avoir pris poſſeſſion de pays conſidérables, ſe ſeroit aiſément laſſé de la dépendance, & auroit ſongé à ſecouer le joug de ſa domination; & c'eſt à quoi ſon ambition s'oppoſoit trop vivement. Il déſiroit donc de trouver un homme, qui joignit aux talens & au courage néceſſaires, un entier dévouement à ſa perſonne, & une obéiſſance aveugle à ſes ordres, par le moyen duquel il éxécuteroit de grandes choſes, mais qui lui en laiſſeroit, à lui ſeul, tout l'honneur & tout le profit.

Ferdinand. Cela n'eſt pas bête de Mr. *Velasquez!*

Henri. Non? & moi, je trouve qu'il agiſſoit d'une manière bien inſenſée.

Ferdinand. Pourquoi?

Henri. Parcequ'il ſe montre tout à la fois intéreſſé, ambitieux & timide. S'il vouloit jouir lui ſeul de l'honneur & des avantages de l'entrepriſe, il devoit auſſi s'expoſer ſeul

aux

aux difficultés & aux dangers qui s'y rencontreroient.

Le Pere. Il me ſemble, mes enfans, que Henri a raiſon. Au lieu de chercher un homme d'un caractère ſervile, il auroit du s'efforcer d'en trouver un d'une probité éprouvée, il auroit du alors partager avec lui tous les avantages de l'entrepriſe. Et alors auſſi il eut été ſur de la réuſſite & en même tems de la durée de ſon pouvoir. La fortune lui amena véritablement auſſi un homme qui ſembloit préciſément fait pour une ſemblable expédition; mais il ne ſut pas s'en ſervir.

Thieri. Qui donc?

Le Pere. Celui, qui dès à préſent va devenir le héros de notre hiſtoire —

Quelques-uns. Ah! *Cortez! Cortez!*

Le Pere. Lui-même. Mais il faut que je commence par vous faire un peu mieux connoître cet homme remarquable.

Il étoit d'origine noble, né à *Médellin* petite ville d'Eſpagne, dans l'*Eſtremadure*. Dès ſa première jeuneſſe il avoit montré un courage extraordinaire, une patience infatigable

à souffrir toutes les fatigues, un esprit toujours actif, & un désir brulant, de se distinguer un jour par des actions, tel est le coin auquel est marqué un jeune homme, qui un jour se distinguera de ses semblables.

A peine étoit-il sorti des Ecoles, qu'il se sentit la plus forte envie d'entrer dans une carrière, qui pourroit le conduire un jour à quelque but glorieux. Dans ce tems tous les yeux étoient tournés vers les Indes Occidentales. Les siens aussi étoient tournés de ce côté; & il résolut de devenir le compagnon de ces hommes hardis, qui alors méprisoient & fatigues & dangers, pour enrichir leur patrie de nouvelles possessions, & s'acquérir à eux-mêmes un nom glorieux.

Il étoit justement dans sa vingtième année, lorsqu'il fit voile de l'Espagne, pour *St. Domingue*; & déja dans ce premier voyage la fortune mit son courage & sa fermeté à une rude épreuve. Il s'accumula dangers sur dangers, fatigues sur fatigues: mais le jeune homme fort & courageux, dont les forces du corps & de l'esprit n'étoient point affoiblies,

par

par la pareſſe, la moleſſe & les honteux excès, les mépriſa tous. Travailler, c'étoit pour lui un plaiſir; veiller, ſouffrir la faim & la ſoif, c'étoit une bagatelle; mourir, s'il l'avoit fallu, c'étoit une choſe indifférente. Et que peuvent toutes les traverſes de la vie ſur un tel eſprit, renfermé dans un tel corps?

PIERRE. Cher Père, eſt-il encore tems, que je puiſſe devenir ainſi?

QUELQUES UNS. Moi auſſi?

LE PERE. Je crois, qu'oui. Mais il eſt haut tems. Car quand l'arbriſſeau, eſt une fois courbé, il n'aura jamais un tronc droit & fort, qui porte ſa tête juſqu'aux nues. Il en eſt de même du jeune homme, dont le corps & l'ame ont déja pris dans l'enfance quelque mauvais pli, quelque habitude vicieuſe! ce ſera envain que par la ſuite il voudra travailler à s'élever à quelque choſe de grand; ce ſera envain qu'il voudra combattre les malheureuſes habitudes une fois adoptées: elles garderont le deſſus, & il retombera miſérablement de chaque degré de perfections, auquel il ſe ſera efforcé d'atteindre dans la foule ignoble de

ces

ces hommes ſans mérite, qui laiſſent le monde précifément dans le même état, où ils l'ont trouvé, ſans avoir contribué en rien à ſon amélioration.

MATHIAS. Si ſeulement on n'oublioit pas toujours, ce qu'on s'eſt propoſé!

QUELQUES-UNS. Oui, c'eſt cela!

MATHIAS. Bien cent fois je me ſuis déja propoſé, de devenir un grand homme: mais avant que je m'en doute, je l'ai de nouveau oublié.

LE PERE. Eh bien, on peut trouver un remède à cela. Je veux préparer une choſe, qui vous fera reſſouvenir tous les jours à différentes fois, de votre réſolution.

NICOLAS. Oh! quoi donc?

LE PERE. Je veux faire peindre ſur une planche en grandes lettres d'or, ces mots: *Penſez au but!* je la ferai pendre à la muraille de notre chambre d'étude, tout droit vis à vis la porte. Chaque fois donc que vous entrerez dans cette chambre, ces mots vous frapperont les yeux. Mais il faut auſſi que vous me promettiez, que vous n'y jetterez

jamais

jamais les yeux, sans penser en même tems: „mon but est, de devenir un bon, brave & honnête-homme; je dois donc encore aujourd'hui, encore à cette heure, travailler de toutes mes forces, à apprendre quelque chose de convenable & à éviter tout ce qui pourroit me détourner de ce grand but. Aide moi, grand Dieu, à rester fidèle dans ma résolution!" — Si donc tous les jours vous y pensez en vous mêmes plusieurs fois: j'ose vous répondre, que vous avancerez beaucoup en tout bien & que vous pouvez devenir d'excellents hommes, utiles & très-habiles.

Théophile. Je voudrois bien que la planche pendît déja là!

Le Pere. Dans quelques jours cela sera fait —

Cortez arriva *St. Domingue* dans le tems qu'*Ovando* en étoit encore gouverneur. Sa figure seule faisoit déja concevoir de lui une opinion favorable. Il étoit bien fait, d'un visage agréable, & d'une affabilité naturelle envers tout le monde. Mais il plaisoit bien d'avantage encore par les qualités de son caractère.

ractère. Il étoit ouvert, ſans détour, plein de condeſcendance & de généroſité; mais auſſi, ſenſé, prévoyant & diſcret. En compagnie il étoit gai, & ne parloit jamais mal de perſonne. Il ſavoit l'art d'employer toujours à propos la complaiſance, mais il ne pouvoit ſouffrir qu'on en parlât beaucoup.

Ces belles qualités le firent bientôt aimer de chacun. *Ovando* lui-même le prit en affection, & ſouhaita de le garder près de lui: mais comme ſon jeune eſprit plein de courage, l'excitoit à quelque choſe de plus élevé, il obtint la permiſſion d'accompagner *Velasquez*, dans ſon expédition à *Cuba*.

Là, il trouva bientôt l'occaſion, de donner des preuves de ſon courage & des autres capacités de ſon ame. Il s'éleva ſi rapidement, qu'en peu de tems on lui confia l'emploi important *d'Alcade*, ou Juge ſupérieur de *St. Jago*, Capitale de *Cuba*.

Tel fut le perſonnage, qu'on propoſa alors à *Velasquez*, pour mettre à la tête de la flotte qu'il équipoit. La propoſition eut ſon approbation, & il fut choiſi. Tous ceux qui voulurent

lurent prendre part à l'expédition prochaine, furent on ne sauroit plus réjoui, d'avoir pour chef, un homme si capable, si courageux & si généralement aimé. *Cortez* lui-même fut ravi, d'avoir une occasion de développer ses talens; & donna avec plaisir tout son bien, pour procurer une plus grande provision de munitions de guerre, à ceux qu'il avoit sous son commandement, & pour subvenir aux fraix de l'équipement, ce qu'ils ne pouvoient faire à cause de leur pauvreté. Cette générosité employée à propos, le rendit le maitre absolu des cœurs de tous ceux qui devoient l'accompagner.

Enfin la flotte se trouva entièrement équipée à *St. Jago*. Tout l'équipage se montoit à trois cents hommes, auxquels se joignirent encore une couple de centaines d'hommes des environs de *Cuba* & quelques volontaires des familles les plus distinguées. Tous gens dont la tête n'étoit remplie que d'actions glorieuses, & de l'idée des trésors immenses, qu'ils espéroient acquérir dans cette expédition. Le vent & la saison étoient favorables;

Cor-

Cortez donna le ſignal pour lever l'ancre, & la flotte mit à la voile, le dix huit Décembre de l'année 1518.

FERDINAND. Ainſi, vingt ſix ans après la première découverte de l'Amérique.

LE PERE. Tout juſte. — Le premier endroit où la flotte devoit toucher, étoit à la *Trinité*, delà, elle devoit faire voile pour la *Havane*, pour y embarquer encore quelques gens, & quelques proviſions de guerre & de bouche. Ces deux endroits ſont des ports de l'Isle de *Cuba*, éxaminez là encore une fois, ici, ſur notre première Carte du *Golphe de Mexique*, jusqu'au moment que *Cortez* mit à la voile, *Velasquez* parut toujours content de ſon choix, quoique pluſieurs envieux euſſent déja tenté, de lui inſpirer de la défiance. Mais à peine le vit-il parti, qu'il ſe repréſenta les choſes tout différemment. Quoi? penſa-t-il alors en lui-même, ſi *Cortez* alloit abuſer du pouvoir, qui lui eſt confié? S'il alloit ceſſer, de t'être ſoumis, & qu'il ſe rendît indépendant dans le pays, qu'il va conquérir en ton nom? — à cette penſée le ſang

lui

lui monta à la tête, & ſes regards inquiets trahirent, ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Un eſſaim de ſecrets envieux & d'ennemis de *Cortez*, dont il étoit environné, remarquèrent d'abord, ce qui l'agitoit. Ils s'efforcèrent le plus méchamment du monde, d'attiſer le feu de la jalouſie ſoupçonneuſe qui couvoit dans le cœur de cet homme. C'en fut fait; le chagrin, le repentir & la jalouſie s'emparèrent de ſa petite ame, avec une telle force qu'il ne put y réſiſter.

Sur le champ on dépêcha à la *Trinité* un ordre à l'Alcade, de reprendre à *Cortez* ſes proviſions, auſſitôt qu'il ſeroit arrivé.

Frédéric. Qu'eſt-ce que cela veut dire, *Proviſions?*

Le Pere. Quand on charge quelqu'un d'un emploi, on lui donne une lettre ouverte, où ſe trouve écrit tout ce dont il eſt chargé, & tout ce qu'on lui accorde. Et cette lettre s'appelle, *Proviſion.*

Frédéric. Ah! ah!

Le Pere. L'Alcade de la *Trinité* déclara à *Cortez* les ordres qu'il avoit reçus mais celui-

ci, qui ne se sentoit coupable en rien, ne crut pas devoir s'y conformer, il assura l'Alcade, qu'il falloit qu'un malentendu fût la cause d'un changement si subit dans les sentiments du Gouverneur; & lui persuada d'en différer l'exécution, jusqu'à la réponse à une lettre qu'il alloit envoyer sur le champ au Gouverneur. L'Alcade qui n'étoit pas en état, d'éxécuter sa commission par la violence, consentit au délai; *Cortez* écrivit donc au Gouverneur, & mit immédiatement à la voile pour la *Havane*.

Il fut obligé de s'y arrêter quelque tems, tant pour y prendre le renfort qu'il y attendoit, que pour embarquer encore différentes choses qui sembloient indispensables pour une entreprise de cette nature.

C'étoit surtout une espèce de cuirasses, composées d'un pourpoint doublé de Coton. A la vérité *Cortez* ne les fit faire ainsi, que faute de fer: mais dans la suite il apprit par expérience, que le coton entre deux toiles & légérement piqué, garantit bien mieux que le fer, des fléches & des javelots Américains. Car

non

non ſeulement-ils y perdent toute leur force, mais ils y reſtent attachés par la pointe.

Au contraire les Cuiraſſes de fer les repouſſent, & ils vont bleſſer l'homme qui ſe trouve à côté. Cette expérience & la circonſtance, que cette légère armure, étoit moins embarraſſante à porter, qu'une de fer, dans un climat ſi chaud, firent que dans la ſuite, ce fut ordinairement celle dont ſe ſervirent en Amérique les guerriers Européens. C'eſt ainſi que le beſoin a déja donné naiſſance aux inventions les plus ſpirituelles & les plus utiles.

Alors tout fut prêt. L'Eſcadre entière conſiſtoit en onze vaiſſeaux; le plus grand de cent tonneaux — pas plus gros qu'aujourd'hui un petit Navire marchand à deux mats — fut choiſi pour le vaiſſeau Amiral; trois autres étoient de ſoixante & dix à quatre vingt tonneaux, & le reſte n'étoit que des petites barques ouvertes.

JOHN. De combien de tonneaux ſont bien ordinairement les Navires marchands qu'on voit à préſent dans notre port?

Le Pere. Depuis cent jusqu'à cinq cent; mais il y en a de mille, même de 1100 tonneaux qui vont aux *Indes orientales*, & qui font auffi gros, que des vaiffeaux de guerre. — L'équipage de *Cortez* s'étoit alors accru jusqu'à fix cent dix fept hommes, dont cent & quelques étoient matelots & gens de Métiers, & le refte foldats.

Dans tout ce nombre, il n'y en avoit que treize armés de Moufquets, trente deux d'arbalêtes, & tous les autres n'avoient que des épées & des lances. Tant étoit encore borné alors l'ufage des armes-à-feu! la partie principale de l'armement, confiftoit en feize chevaux, dix petits canons, qu'on appelle pièces de campagne, & quatre fauconnaux ou Couleuvrines, qui font une efpèce de canons très-longs & très-minces, dont aujourd'hui on ne fe fert ordinairement plus. C'eft avec ce chetif armement que *Cortez* faifoit voile pour une terre inconnue, pour y faire la guerre à un roi puiffant, dont le royaume floriffant, allié avec fes voifins, étoit beaucoup plus vafte, que tous les pays pris enfemble, qui

étoient

étoient alors ſous la domination du Roi d'Eſpagne.

Ce Roi étoit celui de *Mexique*, de la puiſſance & de la Magnificence duquel vous ſaurez bientôt d'avantage.

CONRAD. Qu'avoit-donc fait ce Roi aux Eſpagnols, pour qu'ils lui fiſſent la guerre?

LE PERE. Rien.

CONRAD. Mais pourquoi donc lui faire la guerre?

LE PERE. Pour ſe rendre maitres de ſes tréſors, de ſes villes, de ſon peuple & de ſon pays.

CONRAD. *Ils* étoient donc des brigands!

LE PERE. Pas autre choſe, mon cher Conrad.

CONRAD. Oh! fi! je n'aime pas *Cortez* non plus; je penſois que c'étoit un ſi brave homme!

LE PERE. Il l'étoit auſſi à pluſieurs égards, & en même tems un brigand, mais ſans le ſavoir, — écoutez moi, mes enfants, je vous dirai comme tout cela s'accorde. En ce tems régnoit encore l'affreuſe ſuperſtition, que tous

ceux, qui ne professoient pas la réligion chrétienne, n'étoient pas de vrais hommes, mais des créatures dignes de haine, rejettés par Dieu même, & destinées à des tourments éternels, de là on ne regardoit pas comme un crime mais au contraire comme une action tout à fait pieuse, & très-agréable à Dieu, de persécuter ces gens, de les dépouiller, de les mettre sous le joug, & de les contraindre, d'embrasser la réligion chrétienne. Notre *Cortez*, tout sensé qu'il étoit d'ailleurs, étoit aussi aveuglé de cette affreuse superstition. Il se regardoit comme l'instrument dont Dieu vouloit se servir, pour punir les infidèles Américains, & les forcer à devenir Chretiens. Qu'y-a-t-il donc d'étonnant, qu'il allât faire la guerre la plus injuste qui ait jamais été faite, avec la même facilité, qu'on va aujourd'hui à la chasse tuer un Liévre ou un Renard? —

Voilà, mes enfants, comme il est possible, qu'un même homme puisse être en même tems, un héros & un brigand, généreux & cruel, pieux & inhumain; c'est un effet ordinaire de la superstition.

Il ne lui vint point du tout en idée, que ce pouvoit bien être une injuſtice, de faire la guerre à un peuple, qui n'avoit jamais fait aucun mal aux Européens, puisqu'il ne ſavoit pas même qu'il y eut des Européens au monde. Le malheur de ce pauvre peuple, étoit de n'avoir jamais oui dire, qu'il y eut eu un Jeſus Chriſt: cela ſuffiſoit, pour les perſécuter & les ſubjuguer!

O ſi ſeulement il y eut eu alors un ami de l'humanité, éclairé & courageux, qui eut deſſillé les yeux à l'aveuglé *Cortez*, en lui diſant:

„Que fais-tu, malheureux? que t'ont fait ces innocents, pour vouloir tremper tes mains dans leur ſang? qu'ont-ils fait à ton Roi ou à tes compatriotes? eſt-ce un crime, de ne pas croire, ce qu'on croit en Europe ſi l'on n'a jamais ouï dire qu'il y eût une Europe au monde? Ou ces innocents ne ſont-ils pas des hommes, parcequ'ils ne ſont pas chrétiens? barbare! ouvre les yeux! regarde leur figure; n'eſt ce pas celle de l'homme? vois leurs corps nuds, tremblants à la vue de tes armes aſſaſſi-

nes; ne font-ils pas la chair de ta chair & les os de tes os?"

"Examine leur vifage, n'y reconnois-tu aucun trait de famille? quand tu les terraffes, & que tu les foules aux pieds, ne fens-tu aucun battement de cœur, & n'entends-tu pas la voix intérieure de l'humanité, qui te crie: cruel! c'eft ton frère, que tu foules aux pieds! & toi même, qui es-tu donc? Chrétien te nommes-tu? toi, Chrétien? toi, difciple du doux Jefus, lui, dont toute la doctrine, toute la vie ne refpiroit qu'amour? toi, adorateur du Dieu le plus miféricordieux, le plus bienfaifant, qui fait luire fon foleil fur les bons & les méchants, & pleuvoir fur les juftes & les injuftes? penfes-tu, infenfé, que fi la toute puiffance de Dieu, vouloit punir ce peuple d'une ignorance dont il n'eft pas la caufe, il auroit befoin pour cela de ton bras? ou t'auroit-il peut-être, vraiment chargé de remplir cette fonction à fa place? T'a-t-il ordonné d'être le bourreau, le Meurtrier de tes frères? — Va miférable, & avant de vouloir convertir les autres au Chriftianifme, l'Epée à la main, ap-

apprends auparavant toi-même, à connoître l'esprit pacifique de cette doctrine qui ne nous a pas été donnée, pour mettre la discorde parmi les hommes, pour favoriser le meurtre & la guerre; mais pour unir les hommes de toutes les nations, par le lien étroit de la bienfaisance & de l'amour fraternel. "

S'il se fut trouvé quelqu'un qui lui eut ainsi parlé avec vigueur; qui sait, si le nuage de la superstition, qui enveloppoit sa grande ame d'ailleurs, ne se fut peut-être pas dissipé? qui sait, si avec ce même zèle, qu'il employoit maintenant à vouloir courir sur ce peuple innocent, il n'eut pas alors brisé son épée, ou ne se fut pas même déclaré protecteur des pauvres Américains, contre tous les autres brigands Européens? mais comme il n'y avoit personne qui ne fut tout aussi aveuglé, que lui; sa conscience ignorante se tut, & le sort de tout un peuple innocent, fut décidé.

Cependant c'étoit avec le plus grand dépit que *Velasquez* avoit appris, que malgré ses ordres envoyés à la *Trinité*, on avoit pourtant laissé partir *Cortez*. Il accusa de trahi-

 son

ſon l'officier, qui avoit été chargé, de lui reprendre ſa commiſſion; & comme alors ſes ſoupçons ne connoiſſoient plus de bornes, il ſe hâta, de prendre les arrangements les plus précis, pour que *Cortez* ne put une ſeconde fois lui échapper & partir de la *Havane*, en conſéquence il envoya au plus vîte, une perſonne affidée au ſous gouverneur de l'endroit, avec l'ordre abſolu, de ſe rendre maitre ſur le champ de la perſonne de *Cortez*, & de l'envoyer à *St. Jago* enchaîné, & ſous bonne eſcorte.

Heureuſement *Cortez* fut averti de l'orage, qui alloit fondre ſur lui, encore aſſez à tems, pour ſe mettre en ſureté. Auſſitôt il aſſembla tout ſon équipage, de l'affection duquel il étoit certain; il leur découvrit le péril, qui menaçoit ſa tête, il les pria, de lui déclarer leurs ſentiments à cet égard. D'une voix unanime tous s'écrièrent: qu'il ne devoit pas s'embaraſſer de l'injuſte inconſtance du Gouverneur, ni dépoſer le commandement qu'il avoit reçu légitimement, ni ſe livrer lui-même dans les mains d'un juge auſſi inique, que ſoup-

ſoupçonneux. Ils le prièrent, le ſupplièrent, le conjurèrent, de ne pas les priver au moment de l'expédition la plus importante d'un Chef, en qui ſeul ils avoient mis toute leur confiance, & qu'ils étoient prêts à ſuivre jusqu'à la mort, au milieu des fatigues & des dangers de la guerre. —

Cortez fut bientôt prêt, à leur accorder une choſe, où il étoit déja porté par ſa propre inclination, il remercia donc les ſoldats de leur affection pour lui; ordonna ſur le champ de lever l'ancre, & mit à la voile. —

Et la deſſus le Pere leva auſſi l'ancre, & conduiſit la troupe de ſes jeunes auditeurs, qui dans des occaſions comme celle-ci, tendoient ordinairement toutes les voiles, vers le pavillon, pour y prendre le ſouper champêtre, qui les y attendoit.

VINGT-DEUXIÈME RÉCIT.

THIERI.

Quelle étoit proprement la partie de l'Empire du *Méxique* vers laquelle *Cortez* tournoit ſes voiles?

LE PERE. Il avoit réſolu, de ſuivre éxactement la même route, que *Grijalva* avoit déja priſe avant lui; ainſi ſon premier but étoit l'isle de *Coſumel*.

Il y eut occaſion, de mettre en liberté un Eſpagnol, qui autrefois avoit été jetté ſur cette côte par le naufrage, & qui depuis ce tems étoit demeuré eſclave des Indiens. Ce pauvre miſérable ſe nommoit: *Aquilar*. Dans un eſpace de huit années qu'il avoit paſſées parmi ces ſauvages il s'étoit entièrement défait de tout ce qui eſt Européen, & au contraire il avoit tellement pris la figure, la couleur, la langue & les mœurs des naturels, qu'on eut beaucoup de peine à le reconnoître pour un Eſpagnol. Il alloit nud comme eux; la

cou-

couleur de ſa peau étoit baſanée, & il avoit à la manière du pays les cheveux treſſés autour de la tête. Il portoit une rame ſur les épaules, il avoit à la main un arc, & ſur le dos un bouclier & des flèches. D'ailleurs tout ſon avoir ne conſiſtoit qu'en une bourſe tricotée, où il portoit ſes vivres, & en un vieux livre de prières, où il liſoit beaucoup. Il avoit déja tellement oublié ſa langue maternelle, qu'à peine on pouvoit encore le comprendre.

Selon ſon rapport, ils avoient d'abord été dix neuf qui avoient fait naufrage aux environs de cette côte. Mais ſept étoient morts enſuite de faim & de fatigues; les autres tombèrent entre les mains du Cacique du pays, homme cruel, qui auſſitôt en ſacrifia cinq à ſes idoles & les mangea; pour les autres il les fit enfermer dans une eſpèce de cage, pour les engraiſſer. Ils avoient eu enſuite le bonheur de s'échapper. Alors ſans ſecours & déſeſpérés ils errèrent dans les forêts, ſe nourriſſant d'herbes & de racines, & enfin tombèrent ils dans les mains de quelques Indiens, qui les conduiſirent à un bon Cacique, en-

ennemi du premier. Celui-ci les traita aſſez humainement, ſi non qu'il leur impoſa un travail journalier très-pénible. Bientôt après ils moururent presque tous, à l'exception de deux, *Aquilar* & *Guerrero* qui reſtèrent en vie. Ils eurent dans peu l'occaſion de rendre au Cacique de grands ſervices dans la guerre, d'où il prit pour eux une affection extraordinaire. *Guerrero* ſe maria à une des principales Indiennes, & fut quelque tems après élevé à un commandement, & peu à peu, il ſe transforma tellement en un Américain, qu'à l'arrivée des Eſpagnols, il ne jugea pas à propos de changer d'état. Il ne ſe montra pas même une ſeule fois à eux, peut-être de honte, parceque, au rapport d'*Aquilar*, comme un véritable Indien, il s'étoit percé le nez, & s'étoit peint, à la manière des ſauvages, différentes parties du corps.

Cortez embraſſa le pauvre *Aquilar* & couvrit ſa nudité de ſon propre manteau. Comme, pendant ſon long ſéjour dans cette contrée, il avoit appris la langue du pays; *Cortez* ſe réjouit de la trouvaille, qu'il avoit faite en

lui,

lui, eſpérant avec raiſon, qu'il lui ſeroit d'une grande utilité, dans ſes négociations avec les Indiens.

De *Coſumel* il s'avança vers la province de *Tabaſco*, vers l'endroit où le fleuve de *Grijalva* ſe jette dans la Mer. Il eſpèra y trouver le même accueil, qu'avoit reçu ſon prédéceſſeur, dont le fleuve portoit le nom; mais c'eſt en quoi il ſe trompa, à la vue de ſon vaiſſeau, les naturels accoururent en foule, paroiſſant réſolus, de s'oppoſer à ſa deſcente. Il leur envoya *Aquilar*, pour leur faire des propoſitions de paix; mais inutilement! on ne le laiſſa point parler, & il fut obligé de s'en revenir ſans avoir rien fait.

Cet incident, fut à notre *Cortez* auſſi déſagréable qu'il étoit inattendu. Son intention n'avoit point du tout été, de commencer par là ſes conquêtes; il ſouhaitoit au contraire, d'arriver au plus vîte, aux côtes les plus voiſines du centre du grand empire de *Méxique*, pour y commencer l'attaque qu'il avoit projettée. Mais alors il ſe voyoit dans la déſagréable néceſſité, ou de plier aux menaces des ſauvages,

ges, ou de commencer par faire, dans cette province reculée, une guerre qui, quelqu'heureuſe qu'elle pût être, lui couteroit au moins du tems & des gens, deux choſes dont-il n'avoit pas plus à perdre de l'une que de l'autre. Prenoit-il le parti de ſe retirer, il devoit craindre avec raiſon, que les Indiens ne priſſent ſon départ, pour une marque de lâcheté, & n'en devinſſent encore plus inſolents.

Après une mûre conſidération, ce dernier motif lui ſembla d'une telle importance, qu'il regarda comme abſolument indiſpenſable d'attaquer les ſauvages. La nuit qui alloit commencer l'empêcha de mettre ce deſſein auſſitôt à éxécution. L'attaque fut donc différée jusqu'au lendemain matin, & *Cortez* employa cet intervalle, aux préparatifs néceſſaires.

Au point du jour tout étoit diſpoſé pour le combat. *Cortez* rangea ſon Eſcadre en demi-cercle, & dans cette poſition, que les bords étroits du fleuve, rendoient néceſſaire, il commença à remonter le courant. Mais avant d'en venir aux mains, il voulut encore

une

une fois tenter un accommodement, il envoya devant *Aquilar*, pour annoncer aux ſauvages, qu'il ne dépendroit que d'eux, de paroître comme amis, ou comme ennemis. *Aquilar* ſe mit en devoir d'éxécuter ſa commiſſion, mais les Indiens au lieu de l'entendre, donnèrent le ſignal de l'attaque, & dirigèrent leurs canots au devant de la flotte Européenne.

Alors le combat s'engagea; les Indiens le commencèrent par une grèle de fleches & de pierres, qui incommodèrent extrêmement les Eſpagnols. Jusqu'alors ceux-ci les avoient laiſſé faire, mais enfin *Cortez* donna auſſi le ſignal de la défenſe. Une ſeule bordée de ſon artillerie mit fin à l'action. Les Indiens, étourdis de ce tonnerre inattendu, qui grondoit contre eux, & effrayés des effets qu'il produiſoit, ſautèrent avec précipitation dans l'eau, & employèrent toutes leurs forces à ſe ſauver à la nâge, les vaiſſeaux Eſpagnols gagnèrent le rivage, & *Cortez* débarqua ſans obſtacle avec ſon monde.

Mais il s'en falloit bien que tout fut fait alors. Les Indiens échappés de leurs canots

s'enfuirent dans le taillis, où s'étoient rassemblés une bien plus grande quantité de ces sauvages guerriers. Pendant que *Cortez* étoit occupé à ranger son monde en bataille, ils s'avancèrent sur lui. Leur attaque avec des flèches, des javelots & des pierres, mêlée d'un cri de guerre barbare, étoit réellement formidable. Mais *Cortez*, sans se troubler, continua, d'arranger ses lignes, jusqu'à ce que tout son corps fut en ordre de bataille. Alors il s'avança courageusement à leur rencontre; & avec une audace admirable, il perça à travers des marais profonds & des bois touffus jusqu'aux essaims innombrables des ennemis; l'effroi & la mort le précédoient & lui frayoient le chemin. La vue d'une troupe de guerriers en ordre de bataille avec des armes Européennes, étoit pour les Indiens quelque chose d'aussi nouveau que de terrible; ils n'osèrent l'attendre, & prirent promptement la fuite.

Cortez combattoit à la tête des siens avec un courage héroïque, auquel rien ne pouvoit résister. Dès le commencement, il avoit

laissé un de ses souliers dans le marais profond par lequel il lui avoit fallu passer, & il ne s'apperçut de cette perte, que lorsque la bataille fut finie. Tant il s'étoit oublié lui-même en cette occasion. Les Ennemis s'en fuirent alors à *Tabasco*, place fortifiée.

JEAN. Fortifiée?

LE PERE. Oui; mais cette fortification ne consistoit, qu'en un rang de pieux enfoncés dans la terre, comme nos palissades, qui entouroient la ville comme un cercle. Les deux bouts de ce rang remontoient l'un sur l'autre, & entre eux il y avoit un seul petit chemin étroit, qui conduisoit en serpentant à la ville.

Malgré le péril qui parraissoit éminent, *Cortez* n'hésita pas un moment, à passer par ce chemin tortueux; mais en entrant dans la ville même, il en trouva l'entrée ainsi que les rues barricadées de pieux, & les habitans disposés à lui tenir tête une seconde fois. Ce nouveau combat fut aussi bientôt décidé. Les Indiens furent encore repoussés. Mais on n'étoit pas au bout. Ils se rallièrent sur la

place de la ville; essayèrent encore la plus opiniâtre résistence; & furent encore mis en déroute. Ils s'en fuirent alors dans les forêts; *Tabasco* fut pris, & la bataille fut entièrement finie.

Maintenant, mes enfans, dites-moi un peu, quelles sensations ce récit vous a faites.

Pourqui avez-vous tenu? à qui souhaitiez-vous la victoire? à notre brave *Cortez*, ou aux Américains?

QUELQUES-UNS. O au premier!

D'AUTRES. O fi! Non, aux derniers!

LE PERE. Voyons vos raisons, toi, Ferdinand, & vous autres qui êtes de son sentiment, parlez, pourquoi donc prenez-vous le parti de *Cortez?*

FERDINAND. Parcequ'il s'est montré si brave.

JOHN. Et parcequ'il auroit volontiers gardé la paix, si les sauvages l'avoient seulement voulu.

THIERRI. Et parcequ'il est notre compatriote.

CHRÊ-

Chrétien. Et parceque vraiſemblablement l'hiſtoire ſeroit finie, ſi *Cortez* avoit été battu ou tué.

Henri. Voilà en vérité de charmantes raiſons! Les Américains ne ſe ſont-ils pas auſſi conduits avec aſſez de bravoure?

Jean. Et étoient-ce eux, qui étoient venus tomber dans le pays des Eſpagnols; ou n'étoient-ce pas plutôt les Eſpagnols qui étoient venus fondre dans le leur?

Nicolas. Et les Américains ne ſont-ils pas tout auſſi bien nos compatriotes, que les Eſpagnols?

La Mere. Bravo, Nicolas! dès qu'il s'agit de droit & de juſtice, tous les hommes ſont nos compatriotes.

Mathias. C'eſt auſſi une drôle de raiſon, que Chrétien vient d'alléguer! faut-il tuer ces pauvres Américains, pourque le cher Père ait quelque choſe à nous raconter d'eux?

Théophile. Oh! je voudrois que les Eſpagnols euſſent été repouſſés, quand même le cher Père n'auroit jamais plus rien à nous raconter!

Le Pere. Fort bien, mes enfans, vous avez bien réparé l'erreur de vos amis. Mais je dois aussi dire un mot à votre justification, je gage, que pendant la bataille, & avant d'avoir eu le tems de consulter la raison nous tous, aussi bien que vous, étions du parti de *Cortez*; & sans doute il nous arrivera encore à tous souvent la même chose dans la suite. Nous oublierons encore cent fois, que nos compatriotes Européens sont des brigands & des oppresseurs, & qu'au contraire les pauvres Américains, sont la partie innocente, & opprimée; & que si chaque fois nous avions la victoire en notre pouvoir, surement nous la mettrions le plus souvent, & sans y penser aucun mal, du côté de cet homme, pour qui nous nous sommes déja pris d'une si grande affection. Que cela ne vous surprenne pas, mes enfans, le principe, d'où cela vient, n'est pas précisément mauvais. Il est dans la nature de notre ame, de nous intéresser pour ceux, en qui nous remarquons un courage & des efforts extraordinaires.

Il eſt vrai que nous ne devrions pas oublier, de conſidérer chaque fois, à quoi eſt employé ce courage, & quel eſt le but de ces efforts? mais dans la chaleur de notre admiration, nous n'y faiſons pas ordinairement attention, & delà vient que ſouvent-nous prenons un parti, que nous ſommes forcés d'abandonner avec horreur, dès que nous ſommes de ſang froid, & que nous refléchiſſons raiſonnablement. Voilà, mes enfants, comme il eſt arrivé tout à l'heure, que vous vous intéreſſiez pour la troupe de brigands de *Cortez*.

Il n'y avoit que le courage extraordinaire & les efforts audacieux de ces gens, à ſurmonter les obſtacles qu'ils rencontroient, qui vous ſautoient aux yeux. Vous étiez bien éloignés de penſer, à l'innocence des Américains, & à leur droit manifeſte, de repouſſer de leurs frontières, des étrangers avides & qui s'y préſentoient à mains armées. Maintenant, qu'on vous a fait remarquer tout cela, je ſuis aſſuré, que vous en jugerez tout autrement; n'eſt-il pas vrai, Chrêtien?

Chrêtien. Oh oui; ce que j'ai dit, n'étoit aussi que pour badiner.

Le Pere. Je le pensois bien. — N'oubliez donc pas, mes enfans, cette considération, & maintenant retournons à *Tabasco.*

Cortez ne permit pas, qu'on poursuivit les Indiens dans leur fuite; & en cela je reconnois l'homme, que la soif du sang n'engageoit pas à être l'oppresseur d'un peuple innocent, mais qui y étoit poussé, par la fausse pensée, qu'il faisoit bien en cela. Le butin des Espagnols fut audessous de leur attente; car tout ce que les Indiens possédoient de précieux, ils l'avoient presque tout emporté avec eux dans les bois. Ils n'avoient laissé qu'une provision de vivres, qui vint fort à propos aux Espagnols las & affamés.

Au commencement de la nuit *Cortez* plaça tous ses gens dans trois temples situés dans les endroits les plus élevés de la ville; & eut soin d'établir des sentinelles, pour être à l'abri de toute surprise nocturne. Il fit lui-même plusieurs fois la *ronde*, c'est à dire, il alla voir lui-même si les sentinelles, qu'il avoit posés, fai-

faiſoient leur devoir. Vers le matin il fit viſiter les bois des environs; mais on ne vit ni on n'entendit d'Indiens. Cela lui parut ſuſpect. En conſéquence il envoya des eſpions, dans les contrées plus éloignées, ils lui rapportèrent la déſagréable nouvelle, qu'ils avoient apperçu à quelque éloignement une quantité innombrable de naturels, qu'ils eſtimoient au moins à quarante mille & qui, à ce qu'il parraiſſoit, s'apprêtoient à recommencer le combat.

Dans la ſituation où étoit *Cortez*, cette nouvelle auroit eu de quoi effrayer, l'homme même le plus courageux. Car que ne doit-on pas attendre, d'une troupe presque cent fois ſupérieure en nombre, compoſée d'hommes pouſſés à l'extrêmité, & réduits à la néceſſité, de combattre, pour leur patrie, pour leurs temples, pour leur vie & pour leur liberté? Il ſentoit tout le danger de ſa ſituation; mais Maitre de lui-même & de ſes paſſions, il prit un air auſſi tranquille & auſſi ſerein, que s'il n'eut été queſtion que d'un ſimple jeu. Son éxemple anima ſa troupe

d'une pareille intrépidité, & ils ſe laiſſèrent joyeuſement conduire dans un endroit, où il put prendre une poſition, qui ſembla être la plus avantageuſe rélativement au petit nombre de ſes gens.

Là, il rangea ſa petite armée en bataille au pied d'une colline, dont la hauteur l'empêchoit d'être pris par derrière, & du ſommet de laquelle il pouvoit faire jouer ſon artillerie avec le plus de liberté & le plus d'effet.

Cortez lui-même ſe jetta avec ſa cavalerie dans un bois adjacent, pour delà tomber ſur l'ennemi à propos & à l'improviſte, & alors dans un ſilence formidable, on attendit ſa prochaine arrivée.

Il parut — mais pour qu'une fois pour toutes, vous puiſſiez vous faire une idée bien vive, de la manière dont ces peuples Américains font la guerre: je vais, avant que la bataille commence, vous faire, & de leur équipage & de leur conduite pendant une bataille, un détail auſſi circonſtancié, qu'on me l'a fait à moi-même de tous deux.

La

La pluspart d'entre eux étoient armés d'arcs & de flèches. La corde de l'arc étoit faite de boyaux de bêtes ou de poils de Cerfs cordelés & les flèches étoient garnies au bout d'os taillants ou de fortes arrêtes. Après cela venoit un javelot, qui tantôt étoit lancé de loin, & tantôt servoit comme d'épée à se battre de près. Mais un de leurs plus terribles instruments de guerre, c'étoit un sabre fait d'une grosse pièce de bois très-dur, dont le taillant étoit composé de pierres aigues qu'on y avoit enchassées, & qui étoit si pesant, que semblable à une hache, il falloit les deux mains pour s'en servir.

Quelques-uns portoient aussi des Massues, d'autres des frondes avec lesquelles ils savoient lancer des pierres assez grosses, très-adroitement & très-efficacement.

Il n'y avoit que les Chefs qui eussent des armes défensives, qui consistoient en une cuirasse de Coton piqué & en un bouclier de bois ou d'écaille de Tortues. Les autres alloient tout nuds, mais pour se donner l'air terrible, ils se peignoient le visage & le corps de toutes sor-

ſortes de couleurs; & pour augmenter leur taille, ils portoient ſur la tête pluſieurs grandes plumes attachées enſemble.

Leur Muſique guerrière s'accordoit avec leur équipement. Ils ſe ſervoient d'une flûte de roſeau & de gros coquillages, pour inſtruments à vent, & d'un tambour fait d'un tronc d'arbre creuſé. L'art de combattre en lignes ſerrées, leur étoit abſolument inconnu, pourtant ils gardoient un certain ordre, en partageant toute leur armée, en petites troupes, dont chacune avoit ſon chef. Ils avoient auſſi cela de commun avec notre manière de faire la guerre en Europe, qu'ils ne conduiſoient pas toutes leurs forces à la fois à la bataille, mais qu'ils en réſervoient une partie pour reſſource, ou, pour parler la langue militaire, pour *Corps de Réſerve*, & pour venir, ſelon que la néceſſité le réquéroit au ſecours de ceux qui étoient avancés.

Leur première attaque commençoit toujours par un cri effroyable & étoit exceſſivement vive; mais arrivoit-il que l'ennemi la ſoutint, & réuſſiſſoit-il alors, à mettre en déſordre

ſeu-

ſeulement les premiers qui ſe préſentoient & à les faire plier: alors, à cauſe de la preſſe & de la confuſion, toute l'armée ſe trouvoit battue, dans quelques moments, & il s'en ſuivoit une fuite générale.

Tel étoit l'ennemi, que le petit corps Eſpagnol voyoit s'avancer contre lui en nombreux bataillons. Ferme comme un mur, la petite armée Européenne attendoit en ſilence leur attaque. Ils ſont déja arrivés à la portée du trait; alors les voilà qui commencent la bataille, par un cri affreux & par une grêle de fléches qui obſcurciſſent l'air. Les Eſpagnols leur répondent par un tonnerre de Canons & de Mouſquets, qui abattent les bataillons épais de l'ennemi; mais les Indiens audacieux n'en ſont pas effrayés. Bien au contraire ils rempliſſent en jettant des cris les brêches qu'on faiſoit parmi eux; ils jettent du ſable en l'air, pour cacher leur perte derrière un nuage de pouſſière, & ſe hâtent, de tirer leurs fléches pour en venir à la mêlée.

Les Eſpagnols réſiſtèrent, tant qu'ils purent, aux forces ſupérieures de l'ennemi: mais leur fu-

fureur & le nombre de ceux qui s'avançoient les uns ſur les autres, étoient trop conſidérables pour qu'on put leur réſiſter longtems. Déja ils avoient été rompus en pluſieurs endroits, & c'étoit l'affreux prélude d'une entière défaite: lorsque tout à coup *Cortez* ſort du bois à la tête de ſa cavalerie, & tombe au milieu de cette nuée d'ennemis. Ce fut une apparition auſſi nouvelle que terrible pour ces pauvres Indiens, qui n'avoient jamais vu d'homme à cheval, ils crurent, comme cela eſt ordinairement arrivé, que les deux ne faiſoient qu'un ſeul; que c'étoit un monſtre moitié homme, moitié cheval, & cette fauſſe idée leur cauſa une telle ſurpriſe, que les armes leur tombèrent des mains. Cela donna le tems aux Eſpagnols, de ſe remettre en ordre, le feu de leur artillerie devint plus vif, & les pauvres Indiens, preſſés de tous les côtés, & à demi-morts de frayeur, prirent la fuite par troupes.

Alors Cortez, content de leur avoir montré une ſeconde fois ſa ſupériorité, ordonna ſur le champ d'épargner les fuyards, il ſe contenta d'en

d'en faire prendre vivants quelques-uns d'entre eux, pour s'en ſervir à conclure la paix avec toute la Nation. Les Indiens avoient laiſſé ſur le champ de bataille huit cent des leurs, & les Eſpagnols n'avoient perdu que deux hommes. Mais il y en avoit, ſoixante & dix de bleſſés. Ceux des Indiens dont les bleſſures n'étoient pas trop griéves, avoient tous pris la fuite: ainſi on ne put pas en ſavoir le nombre.

Le lendemain *Cortez* ſe fit amenner quelques-uns des priſonniers. L'angoiſſe & la frayeur étoient peintes ſur le viſage de ces malheureux; car ils s'attendoient à s'entendre prononcer leur ſentence de mort: mais qu'ils furent joyeuſement ſurpris, lorsque le Général Eſpagnol les reçut avec la plus grande bonté & leur annonça par *Aquilar*, qu'ils étoient libres! Leur raviſſement augmenta bien encore, lorsque *Cortez* ajouta à la grace inattendue qu'on leur annonçoit, un préſent de quelques-bagatelles d'Europe, qu'il ſavoit leur devoir être agréables. Ivres de l'excès de la joye, ils ſe hatèrent d'aller apprendre à leurs

leurs compatriotes, combien on les avoit traités généreusement; & la suite de tout cela fut? — Ce qu'est ordinairement la suite de la générosité & de la bonté. — De gagner tous les cœurs, qui peu auparavant n'étoient remplis que de fureur & de vengeance.

Pleins de confiance & de bonnes intentions, plusieurs Indiens vinrent bientôt après lui apporter des vivres, & ils furent magnifiquement récompensés. Le Cacique lui-même lui envoya des Ambassadeurs avec des présents, pour lui demander la paix. On la lui accorda avec joye; & comme il vint bientôt après lui-même en personne, on la confirma par des présents réciproques, qui furent agréables aux deux partis. Entre autres le Cacique fit amenner vingt jeunes filles, qui savoient faire le pain de blé d'Inde, & il en fit présent à *Cortez*. Une d'elle, qui fut ensuite bâtisée, sous le nom de *Marine*, étoit fille d'un Cacique Indien; elle lui avoit été enlevée dans sa jeunesse, & avoit ensuite été vendue au Cacique de *Tabasco*. Elle réunissoit à une grande beauté des talents extraordinaires; & comme elle

elle apprit en peu de tems la langue Eſpagnole, elle rendit de très-grands ſervices au Général Eſpagnol, dans ſes Négociations avec les Mexicains. On dit que *Cortez*, par reconnoiſſance, l'épouſa enfin & en eut un fils, appellé *Don Martin Cortez*.

Pendant que le Cacique avec les principaux Indiens étoit auprès de *Cortez*, on entendit par hazard hennir les chevaux Eſpagnols. Les Iudiens effrayés demandèrent auſſitôt avec angoiſſe: „ce que pouvoient bien avoir ces puiſſances formidables? (ils entendoient les chevaux.“ On leur répondit: qu'elles étoient courroucées, de ce qu'on n'avoit pas puni plus ſévèrement le Cacique & ſon peuple, de leur audace, de s'être oppoſés aux Chrétiens. A peine eurent-ils entendu cette réponſe, que, pour ſe réconcilier avec ces puiſſances formidables, ils coururent chercher des couvertures, où elles puſſent ſe repoſer, & toutes ſortes de volailles pour leur manger. Ils leur demandèrent auſſi humblement pardon, & les aſſurèrent qu'à l'avenir, ils vouloient toujours demeurer ſoumis aux Chrétiens.

Les Eſpagnols alors firent leurs préparatifs pour le départ, voulant s'avancer toujours plus vers les Côtes occidentales du pays, demain, pour peu que le vent ſoit favorable, nous les verrons partir.

PIERRE. De quel vent ont-ils donc beſoin?

LE PERE. Voyez le ſur la Carte. Ici eſt *Tabaſco*; de ce côté là, eſt *Vera Crux* où ils veulent aller maintenant; quel vent leur faut-il donc?

PIERRE. Le Vent d'Eſt.

LE PERE. Prenez donc bien garde, ſi le vent qui aujourd'hui ſouffle de l'Oueſt, ne ſe tourne pas à l'Eſt, & venez m'en avertir. Dès que j'en aurai la nouvelle, les Eſpagnols mettront auſſitôt à la voile. Jusqu'alors ils reſteront à l'ancre.

VINGT-

VINGT-TROISIÈME RÉCIT.

Le Vent resta longtems Oueſt, malgré que les petites perſonnes allaſſent ſouvent voir à la girouette, ſi le vent ne ſeroit pas tourné à l'Eſt.

„Voilà juſtement ce qui nous arriva à *Copenhagen!*" (*) dit Jean, à quelques-uns d'en-

(*) Le Père avoit fait quelques mois auparavant, un voyage par Mer à Copenhagen avec deux de ſes élèves, & lorsqu'ils voulurent revenir, il leur fallut attendre quelques jours à cauſe du vent contraire. „Et voilà juſtement ce qui vous arrivera ſouvent dans le monde!" ajouta le Père. Si ce n'eſt pas toujours après un vent favorable, que vous attendrez; il ſe trouvera pourtant tantôt ceci, tantôt cela, que vous déſirerez ardemment, & après quoi vous ſoupirerez ſouvent & longtems en vain. Soyez donc toujours ſatisfaits, que le hazard vous procure l'occaſion de vous exercer à la patience, vertu

d'entr'eux, qui commençoient à murmurer, que le vent ne voulut point du tout changer. Il ſe paſſa encore pluſieurs jours, pendant lesquels le vent d'Oueſt ſouffla ſans interruption; jusqu'à ce qu'enfin un matin entre cinq & ſix heures, que le Père venoit juſtement de ſe lever, il entendit dans l'avant-Cour de grands

vertu bien néceſſaire. Car, croyez-moi, mes enfants, vous en aurez ſouvent, mais ſouvent beſoin dans votre vie: & malheur à celui, qui ne voudra l'acquérir, qu'au moment où il doit la mettre en pratique! Ainſi patience, patience! jeunes Citoyens du monde qui devez naviger ſur l'Océan de la vie humaine, & qui n'êtes pas encore loin du rivage! tenez vous aſſurés: qu'il y aura beaucoup de calmes, de tempêtes & de vents contraires, qui retarderont votre navigation, vous détourneront de votre route ou même feront échouer votre barque ſur des bancs de ſable dangereux, & la feront briſer entre des rochers Ainſi encore une fois: patience! & puiſſe la petite affliction, que vous cauſe à préſent la durée du Vent d'Oueſt, ſervir à vous préparer tous à de plus grandes!

grands cris de joye, qui dans un inſtant retentirent dans toute la maiſon. Ils venoient de ce que quelques-uns de ceux, qui étoient les plus empreſſés d'entendre la continuation de l'hiſtoire, s'étoient pendant tous ces jours levés de bon matin, pour éxaminer le vent; & c'étoient eux, dont les acclamations ſe faiſoient entendre dans toutes les chambres de la maiſon. *Vent d'Eſt! vent d'Eſt!* crioient-ils de toutes leurs forces; & éxactement comme s'ils euſſent craint, que la nuit dernière le père ne fut devenu ſourd, ils ſe précipitèrent tous les uns ſur les autres dans ſa chambre, pour lui corner dans les oreilles, *vent d'Eſt! vent d'Eſt!* lui, tout étourdi, ſe tenoit les deux oreilles bouchées, & rien n'étoit ſi pitoyable, que de voir, comment, d'un air à inſpirer la compaſſion, il les prioit d'épargner le tympan de ſes oreilles, pour lequel il ſembloit être très-ſérieuſement en peine. Mais nulle pitié! les petits barbares ne diſcontinuèrent point de crier, de ſauter de joye & de rire, jusqu'à ce qu'enfin le Père au déſeſpoir ſe hazarda à faire un ſaut hardi au milieu d'eux, & s'enfuit avec

la perte d'une de ſes pantouffles, dans la ſalle d'aſſemblée, pour y mettre, s'il le falloit, ſes promeſſes à éxécution.

Et il le fallut bien, puisque tous coururent après lui, & qu'il n'y en avoit pas un ſeul, qui après une ſi longue attente, fut diſpoſé, à le tenir quitte de ſa parole.

Il fallut donc ſe mettre en devoir de remplir leurs deſirs, & après s'être frotté les yeux, qui n'étoient pas encore bien ouverts, ſans ſe donner le tems de rien prendre, il commença de la manière qui ſuit:

Joyeux du ſuccès de cette guerre, qui auroit pu avoir les ſuites les plus triſtes, & plein d'eſpérance d'un pareil bonheur pour ſes autres entrepriſes, *Cortez* quitta avec ſa troupe victorieuſe la province de *Tabaſco*, pour continuer ſa carrière périlleuſe. Tout fut alors rembarqué; on leva l'ancre, un bon vent d'Eſt enfla les voiles, & l'Eſcadre cingla à l'Oueſt. —

Ici le Père fit une profonde révérence & s'en retourna, ſans dire un mot, à ſa chambre, ache-

achever de s'habiller. Il eſt vrai qu'on cria après lui, que quelques-uns même coururent après lui, pour le ramener: mais inutilement! Vous aviez, leur répondit-il, le droit de m'obliger à l'accompliſſement ponctuel de ma parole; mais je ne vous avois promis autre choſe, que de laiſſer partir les Eſpagnols, auſſitôt que nous aurions le vent d'Eſt, maintenant j'ai tenu ma promeſſe, & vous n'êtes pas en droit d'éxiger de moi d'avantage. Qu'il me ſoit permis d'être auſſi ponctuel dans l'accompliſſement de ma promeſſe, que vous l'avez été dans le ſoutien de vos droits. A ce ſoir d'avantage!

Il les quitta en diſant ces derniers mots; & comme le droit le plus étroit, étoit viſiblement de ſon côté: perſonne n'eut le courage, d'y rien répondre. Chacun prit donc le parti de la patience, & attendit l'arrivée du ſoir.

Il vint ce ſoir, le Père auſſi: & au grand contentement de ſon jeune auditoire, il continua ſon récit, ſans aucun préambule, en ces termes:

Cortez, dans cette seconde course, visita tous les lieux où *Grijalva* avoit été avant lui.

Enfin il arriva aussi à l'Isle de *St. Juan de Ulua*, dont je vous parlai dernièrement; & il y mit son escadre à l'ancre entre l'Isle & la terre ferme. Il ne dura pas longtems, qu'on vit venir de terre deux *Piroques*, ou grandes barques longues, faites d'un seul tronc d'arbre. Les Indiens qui s'y trouvoient, & qui sembloient être des gens de considération, ne montrèrent ni défiance ni crainte; & *Cortez* les reçut à bord de son vaisseau, avec la plus grande amitié. Là-dessus ils commencèrent à parler, & *Cortez* s'attendoit d'apprendre leurs propositions par le moyen de son interprète *Aquilar*; mais il fut trompé dans son attente. *Aquilar* tout confus, lui avoua; qu'il n'entendoit pas un mot de la langue de ces gens. Ils parloient la langue Méxicaine; & il n'avoit appris que celle du *Yucatan*; & ces deux langues étoient tout à fait différentes. C'étoit là un contre-tems bien facheux!

Cependant *Cortez* remarqua, avec beaucoup de joye, qu'une des Esclaves de *Tabasco*, *Ma-*

Marine, celle dont nous avons parlé plus haut, étoit en grande converſation avec quelques-uns de ces Indiens; & il ſe trouva, que cette perſonne, née dans une province de l'Empire du *Méxique*, & qui après ſon enlèvement avoit été menée à *Yucatan*, parloit également bien la langue de ces deux pays. Auſſitôt commencèrent les Négociations, il falloit que *Marine* parlât aux *Méxicains* dans leur propre langue; le contenu de ce qu'ils diſoient, étoit communiqué à *Aquilar* en *Yucatan*, & ce qu'*Aquilar* apprennoit de cette manière, il falloit, qu'il l'expliquât au Général en Eſpagnol. On ſe vit donc obligé des deux côtés, de faire expliquer ſa penſée en trois différentes langues, avant qu'elle fut rendue intelligible.

Cortez apprit enfin heureuſement par cette route détournée: que *Pilpator*, Gouverneur de cette contrée, & *Teutile* Général du Grand Empereur *Montezume*, lui avoient envoyé ces Indiens, pour s'informer, dans quelle intention il étoit venu ici? Et pour lui offrir, les ſecours dont-il pourroit avoir beſoin, pour la continuation de ſon voyage.

Il n'eſt pas néceſſaire que je vous diſe de faire attention, que cette façon de parler dénote un peuple, qui devoit être bien différent de toutes les peuplades ſauvages des Indes Occidentales, qu'on connoiſſoit jusqu'alors.

Cortez ſentit cette différence & répondit dans les termes les plus polis & les plus gracieux: qu'il étoit venu dans les intentions les plus amicales, pour apporter au chef de leur nation des nouvelles, qui intéreſſoient vivement tout le pays. Là-deſſus il renvoya les ambaſſadeurs chargés de préſents, & dès l'inſtant, ſans attendre de reponſe, il commença à débarquer, ſon monde, ſes chevaux, ſes canons & tout ſon train de guerre. Les pacifiques habitants de ce pays accouroient par troupes, pour prêter une main ſecourable à leurs prochains oppreſſeurs, & pour leur bâtir des cabanes de feuillages. Les malheureux! oh! que leur Ange tutélaire ne leur a-t-il découvert l'avenir, & montré, combien ils payeroient cher un jour cet empreſſement ſerviable & hoſpitalier! Comme ils auroient tremblé devant ces Tigres déguiſés en brebis!

Com-

Comme ils auroient fait tous leurs efforts, & répandu avec joye jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour repousser de leurs frontières ces dangereux étrangers! Mais la Providence dont les vues sont impénétrables, avoit décidé, que ce malheureux peuple devoit plier sous le joug de la puissance Européenne. Le *Pourquoi?* n'est connu, que de celui qui gouverne tout l'univers avec une sagesse & une bonté éternelles, & qui tolère un petit mal, pour en faire résulter tôt ou tard un grand bien. C'est à nous, qui connoissons notre petitesse, de garder un silence respectueux.

Le Lendemain *Pilpator* & *Teutile* parurent en personne, avec une suite nombreuse de *Méxicains* armés. Leur équipage étoit magnifique & conforme à la Majesté de leur puissant souverain. *Cortez* crut qu'il étoit utile, de faire aussi de son côté autant de parade, que les circonstances pouvoient le lui permettre, pour inspirer aux Méxicains une bien grande opinion de lui-même & de celui dont il vouloit se donner pour l'Ambassadeur.

En

En conséquence il ordonna à ses guerriers de se tenir à ses côtés, avec toute la pompe militaire, & dans un silence respectueux. Après quoi il reçut les seigneurs *Méxicains* avec un air de hauteur, qui devoit leur inspirer du respect. Aux questions qu'ils lui firent, il répondit avec une briéveté & une hauteur affectées: „Qu'il venoit au nom de *Charles d'Autriche*, grand & puissant Empereur d'Orient. Que ce grand Monarque l'avoit chargé pour l'*Empereur Montezume* de propositions, qui demandoient un entretien personnel avec lui. Qu'il demandoit donc d'être conduit à lui."

Comme quelques-uns d'entre vous n'ont pas encore appris l'histoire moderne: il faut que je vous dise d'abord, qui étoit *Charles d'Autriche*, que notre *Cortez* appelle ici Empereur d'Orient. Vous vous souvenez pourtant encore, qu'au tems de *Colomb*, *Ferdinand* surnommé le *Catholique* régnoit en Espagne?

Ce *Ferdinand* n'avoit point de fils, mais une fille nommée *Jeanne*, mariée avec un prince Autrichien, qui s'appelloit *Philippe*.

Elle

Elle eut un fils à qui on donna le nom de *Charles*; & c'eſt celui-là même, dont il eſt ici queſtion.

Car lorsque *Ferdinand*, Roi d'Eſpagne vint à mourir: ſon petit fils, dont le père ne vivoit plus, ſe trouva le plus proche héritier de ſa couronne. Il la reçut effectivement, & y réunit la ſouveraineté des Pays-bas, qu'il poſſédoit déja depuis un an. On le créa même enſuite Empereur d'Allemagne, de ſorte qu'il fut un des plus puiſſants princes, qui ayent jamais régné en Europe. On l'appelle ordinairement *Charles-Quint*, parcequ'avant lui il y avoit déja eu quatre autres Charles qui avoient poſſédé l'Empire d'Allemagne.

Vous ſavez maintenant, de qui il eſt queſtion à préſent, & je puis continuer ma narration.

Les ſeigneurs Méxicains tombèrent dans un embarras viſible, à cette déclaration réſolue du Général Eſpagnol. Ils ſavoient, que le déſir de *Cortez*, d'avoir une entrevue avec leur maitre, l'Empereur *Montézume*, ſeroit extrêmement déſagréable à ce dernier.

JEAN.

Jean. Pourquoi donc?

Le Pere. Depuis la première apparition des Européens aux Côtes du Méxique, *Montezume* étoit agité des penſées les plus inquiétantes.

Car il régnoit dans ce pays une ancienne tradition, que vers l'orient habitoit un peuple puiſſant & formidable, qui tôt ou tard viendroit fondre ſur l'empire du Méxique & s'en rendroit maitre. Ce n'eſt pas une choſe aiſée de découvrir, ce qui avoit pu donner naiſſance à ce bruit: mais il eſt certain, que cette ancienne prophétie avoit plongé les Méxicains ſuperſtitieux & *Montezume* lui même dans la crainte & l'effroi à la première apparition des Européens ſur leurs côtes. C'étoit donc la raiſon, pourquoi la demande de *Cortez*, d'être conduit à la Capitale de l'Empereur, mettoit ſes deux envoyés dans le plus grand embarras.

Cependant avant de répondre à une demande ſi déſagréable: ils tâcherent de gagner la bienveillance du Général par des préſents conſidérables. *Cortez* leur en témoigna ſa ſatisfaction; & alors ils prirent le courage, de lui

lui déclarer, qu'il étoit impoſſible d'acquieſcer à ſa demande. Mais quel fut leur étonnement, lorsque *Cortez* prenant un air ſevère, leur répondit d'un ton de Maitre, qu'il étoit abſolument obligé de perſiſter dans cette demande, parcequ'il ne pouvoit retourner vers le grand & puiſſant monarque, dont il étoit Ambaſſadeur, avant d'avoir éxécuté les ordres dont il étoit chargé!

C'étoit plus qu'ils n'avoient attendu; & ils ne ſçurent d'autre parti à prendre, que celui de prier *Cortez*, de vouloir bien attendre, jusqu'à ce qu'ils euſſent informé de ſes intentions l'Empereur *Montezume*, & qu'ils euſſent appris ſa volonté là-deſſus. Il y conſentit.

Mathias. Les Méxicains donnoient-ils effectivemens à *Montezume* le nom d'Empereur?

Le Pere. Non, Mathias; car alors ils auroient parlé françois. Ils l'appelloient dans leur langue leur ſouverain ſeigneur, leur maitre & Roi abſolu: mais comme c'étoit un prince ſi grand & ſi puiſſant, les Eſpagnols lui don-

donnèrent le titre d'Empereur, auquel ils étoient accoutumés depuis quelque tems, parceque *Charles-Quint* leur Roi, étoit, comme nous l'avons appris, aussi Empereur. —

Pendant cette conversation il y avoit des peintres de la suite de ces seigneurs Méxicains occupés, à dessiner sur des toiles blanches de Coton toutes les choses remarquables, qu'ils eurent occasion d'observer ici aux Européens. *Cortez* ayant entendu, que ces peintures devoient être envoyées à l'Empereur; résolut de leur offrir des objets encore plus intéressants, dont la représentation pourroit faire sur le cœur de *Montézume* une impression encore plus forte. Dans ce dessein il fit ranger tout son corps en ordre de bataille; & donna aux Américains étonnés l'effrayant & magnifique spectacle d'une bataille à la manière d'Europe. Tous les Indiens spectateurs furent saisis d'une telle frayeur, que les uns prirent la fuite, les autres tout troublés se jettèrent à terre, & qu'on eut bien de la peine à persuader aux autres, que ce qu'ils voyoient & entendoient, n'étoit qu'un jeu pour les amuser.

C'est

C'eſt alors que les peintres eurent de quoi éxercer leur art, pour repréſenter avec leurs pinceaux tout l'effrayant & le deſtructif de la Tactique Européenne, dont ils venoient d'être témoins oculaires. Ils le firent d'une main tremblante; & lorsque tout fut prêt, toute la relation & quelques préſents de bagatelles Européennes furent portés par d'agiles coureurs à *México* la ville capitale pour être remis à l'Empereur. On avoit fait dans ce pays le ſage réglement, que ſur tous les grands chemins depuis les provinces les plus éloignées jusqu'à la Capitale il y eut en tout tems à des diſtances réglées des coureurs bien éxercés, par le moyen desquels l'Empereur put-être en très-peu de tems informé, de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon vaſte domaine.

Pierre. Combien pourroit-il y avoir de l'endroit où ſont maintenant les Eſpagnols, jusqu'à *México?*

Le Pere. Plus de cènt dix-huit milles anglois; — combien cela feroit-il bien en milles d'Allemagne?

Pierre. O cela n'eſt pas fort difficile à compter! quatre fois quatre en dix-huit, reſte deux; cinq fois quatre en vingt — quarante cinq milles Allemands!

Théophile. Ainſi il faut quatre milles anglois pour un Allemand?

Pierre. Bien, mon fils, mais remarque bien que c'eſt, l'un portant l'autre, en prenant les milles Allemands auſſi bien que les milles Anglois de moyenne grandeur. Autrement on en compte ordinairement cinq.

Théophile. Comme cela vous parle ſavamment!

Jean. Mais Monſieur ſauroit-il auſſi ce que fait un *Mille françois.*

Pierre. C'eſt à dire une lieue?

Jean. Oui.

Pierre. (*réfléchiſſant.*) Une lieue — o il n'eſt pas queſtion de cela ici! une autrefois.

Jean. Défaite, pure défaite! — apprennez, Monſieur le petit ſavant, qu'il faut une lieue & demie pour un mille d'Allemagne.

Pierre. Oui, oui, comme je diſois, ou plutôt comme je ne diſois pas: une lieue eſt

un

un peu plus d'un demi-mille Allemand. Parfaitement juſte, mon enfant.

Ferdinand. Oh! les bavards éternels! paix donc!

Le Pere. Les Coureurs partirent donc; & peu de jours après on eut déja la réponſe de l'Empereur. Elle étoit négative, comme on s'y étoit attendu, mais pour adoucir ce que ce refus pouvoit avoir de déſagréable, *Montezume* l'avoit fait accompagner de préſents, vraiment dignes d'un Roi. *Pilpator & Teutile* étoient chargés de cette commiſſion déſagréable; mais ils commencèrent ſagement par livrer les préſents, pour préparer, s'il étoit poſſible, l'eſprit de *Cortez* à prendre ce refus en bonne part.

Les préſents étoient portés avec beaucoup de ſolemnité par cent Indiens & furent étendus ſur des nattes aux pieds de *Cortez*. Comme les Eſpagnols y attachèrent leurs regards avides! Comme ils furent ſurpris, à la vue de ces échantillons d'une richeſſe, audeſſus de tout ce que leur eſpérance exceſſive leur avoit repréſenté des tréſors de ce pays! ici étoient des

étoffes de coton égales à la ſoye par la fineſſe & le brillant; là étoient des repréſentations d'animaux, d'arbres & d'autres objets naturels, faites de plumes de différentes couleurs & avec tant d'art, qu'on les prenoit pour des tableaux; on voyoit d'un autre côté des bracelets, des coliers & d'autres bijoux précieux, entièrement d'or & travaillés avec beaucoup d'art & d'élégance. Mais comme le ſoleil obſcurcit tous les autres aſtres: de même toutes ces ſomptuoſités furent éclipſées par deux grands ronds, dont l'un d'or maſſif repréſentoit le ſoleil, & l'autre d'argent repréſentoit la Lune. Et comme ſi l'on avoit eu l'intention, de ne rien oublier, de ce qui pouvoit enflammer la cupidité des Eſpagnols: il ſe trouva auſſi parmi ces préſents quelques caiſſes remplies de pierres précieuſes, de Perles & d'or en grains, tel qu'on le trouvoit dans les rivières du pays ou dans les Mines.

Cortez prit ces magnifiques préſents avec un grand reſpect pour celui qui les faiſoit; & alors les Ambaſſadeurs s'acquittèrent de la partie déſagréable de leur commiſſion. Ils dé-

déclarèrent au nom de leur maitre, qu'on ne pouvoit accorder l'entrée de la Capitale à des troupes étrangères, ni leur permettre un plus long séjour dans l'Empire du Méxique. Qu'on les prioit donc de hâter leur départ.

Quelque juſte & raiſonnable que fut cette demande: *Cortez* n'en prit pas moins un air offenſé, & il affirma encore plus orgueilleuſement & plus impérieuſement qu'auparavant, qu'il ne pouvoit abſolument accepter ce refus, parceque ſon propre honneur & celui de ſon ſouverain ne permettoient pas, qu'il s'en retournât, avant d'avoir eu avec l'Empereur l'entrevue qu'il demandoit. Vous auriez du voir alors, quels grands yeux étonnés ouvroient ces Méxicains accoutumés à la plus grande ſoumiſſion envers leurs princes, de voir devant eux un homme, qui inſiſtoit ſur une choſe que leur ſouverain abſolu avoit une fois refuſée! une telle déſobéiſſance étoit à leurs yeux, une abomination ſi inouie, qu'il leur fallut du tems, pour revenir de leur ſurpriſe. Enfin ils ſe remirent, & prièrent cet Européen audacieux, qui leur paroiſſoit de plus en plus

 re-

redoutable, de leur accorder encore un délaî de quelques jours, pour donner avis dans la Capitale de ſa perſévérance inattendue dans ſa prétention. *Cortez* conſentit de nouveau à ce retard, mais ſous la condition, qu'on ne le feroit pas attendre plus longtems après une réponſe.

Quelque réſolution & quelque courage qu'il ait fait paroître dans toute cette négociation: il s'en faut bien qu'au fond il fut ſans inquiétude. Tout le convainquoit, qu'il avoit à faire à un état puiſſant & bien gouverné; & il ſembloit que ce fut la plus grande témérité du monde, de vouloir renverſer un empire ſi formidable avec une poignée d'aventuriers Eſpagnols. Pourtant il n'en perſévéra pas moins dans ſon plan, de hazarder cette audacieuſe entrepriſe, quoiqu'il en pût couter. Il y étoit pouſſé par deux raiſons principales. La première étoit ſon zèle pour la réligion, qui lui perſuadoit, que c'étoit rendre au ciel un grand ſervice, que de ſoumettre ces idolâtres, & d'en faire des Chrétiens; la ſeconde venoit de la ſituation critique où il ſe trouvoit lui même.

Car

Car après ce qui s'étoit paſſé entre le Gouverneur *Velasquez* & lui à ſon départ de *Cuba*, il n'oſoit eſpérer, de reſter impuni à ſon retour. Comme il voyoit donc une fois ſa vie en danger: il aima mieux la hazarder dans l'éxécution d'une entrepriſe inouie, que de s'expoſer au péril, de la perdre à ſon retour, par la main du bourreau.

Par malheur quelques-uns de ſon armée avoient fait ces mêmes réfléxions inquiétantes; & c'étoient juſtement des gens, qui dans le fond de leur cœur, tenoient plus pour *Velasquez*, que pour lui, ils ſe donnérent toutes les peines imaginables, pour inſpirer à toute l'armée, leurs mortelles inquiétudes, pour exciter, s'il étoit poſſible, un ſoulèvement général, & forcer leur Commandant à retourner à *Cuba*.

Mais la pluspart d'entr'eux étoient trop vivement poſſédés, de l'idée de ces tréſors immenſes, qu'ils eſpéroient, pour que toute autre conſidération pût faire une profonde impreſſion ſur eux. D'ailleurs ils croyoient avoir raiſon d'attendre de *Mexico* une réponſe conforme à leurs deſirs.

Elle arriva cette réponſe; mais elle n'étoit rien moins, que ce qu'on l'avoit ſouhaitée. Car quelqu'effroi qu'ait cauſé à *Montézume* & à ſon conſeil l'opiniatreté du Général Eſpagnol: ils prirent pourtant enfin la réſolution mâle, de perſiſter dans leur refus, & d'éloigner ces Européens importuns. *Teutile* fut le porteur de ce meſſage déſagréable, qui fut encore accompagné des préſents les plus conſidérables.

Cortez trouva bon, de prendre cette fois un air un peu moins fier; & répondit avec beaucoup de tranquillité: „que les Chrétiens ſe croyoient obligés, d'inſtruire leur prochain d'une réligion, qui nous montre le chemin du bonheur. Que le grand monarque ſon ſouverain l'avoit envoyé, pour tirer l'Empereur du *Mexique* & ſes ſujets d'une erreur, où on ne pouvoit ſans pitié, les voir croupir plus longtems, mais que pour cela il falloit une entrevue entre lui & l'Empereur: & qu'en conſéquence il ne pouvoit ſe diſpenſer d'inſiſter encore, à ce que cette entrevue eut lieu.“

Teu-

Teutile bouillant d'impatience n'attendit qu'avec peine la fin de cette explication. Il se leva enfin plein d'indignation, & dit d'un air courroucé: que puisqu'il voyoit, que les représentations amicales ne pouvoient rien sur eux: on alloit être obligé de s'y prendre d'une manière plus efficace, pour faire valoir les ordres de son maitre. En disant ces derniers mots il se retira précipitamment; toute sa suite & tous les Méxicains qui se trouvoient dans le Camp des Espagnols le suivirent aussitôt; & en peu de tems tout le pays autour d'eux se trouva abandonné de ses habitants.

C'étoit plus, que *Cortez* n'avoit cru. Il se trouva consterné; mais ses compagnons l'étoient encore plus. Ils voyoient avec un grand serrement de cœur les suites que cet incident pouvoit entrainer après soi; & le moindre mal, qu'ils en attendoient, c'étoit une disette totale de vivres, dont les bons habitants les avoient jusque-là pourvus abondamment. Les mécontents de l'armée profitèrent de ce découragement universel, pour forcer le Général, s'il étoit possible, à reprendre le che-

min de *Cuba*. Ils osèrent alors, parler hautement contre lui; l'accuser de folle témérité, & exciter leurs compagnons, à ne pas se laisser conduire plus avant dans le chemin de leur perte.

Cortez qui réunissoit à un courage étonnant la prudence la plus circonspecte, qui souvent dégénéroit en ruse, fit sonder par ses confidens les sentimens du gros de l'armée, & ayant appris avec plaisir que les discours de séditieux des partisans secrets de *Velasquez*, ne faisoient pas une grande impression sur la plus grande partie de ses soldats, il fit assembler les principaux auteurs de la révolte, entre lesquels se distinguoit un certain *Ordaz*; il parut devant eux avec un air serein & affable, & leur demanda leurs sentiments, sur le parti qu'il y avoit à prendre dans les circonstances présentes? Ceux-ci ne déguiserent pas ce qu'ils pensoient, ils insistèrent au contraire unanimement, à ce qu'on s'embarquât le plutôt possible, pour retourner à *Cuba*.

Cortez, les écouta avec une grande tranquillité. Alors il leur répondit: que lui pour

sa

ſa part ne voyoit pas tous ces dangers, dont ils ſe laiſſoient effrayer; que pourtant ſon intention n'étoit pas, de les forcer à le ſuivre; & qu'ainſi ce qu'ils ſouhaitoient, devoit ſe faire.

Auſſitôt il fit publier par tout le Camp: que chacun devoit ſe préparer, à ſe rembarquer, & à reprendre immééditament le chemin de *Cuba*. Il avoit bien prévu qu'elles ſeroient les ſuites de cette publication; & ce qu'il avoit préſumé, arriva éxactement. Les Eſpagnols, qui depuis leur deſcente ſur cette côte n'avoient rêvé que de tréſors, furent comme frappés de la foudre, lorsqu'ils entendirent qu'il falloit renoncer pour cette fois à une eſpérance ſi flatteuſe, & que ſans avoir recueilli la moindre récompenſe pour toutes les fatigues qu'ils avoient eues jusqu'ici, il leur falloit s'en retourner chez eux, plus pauvres qu'ils n'en étoient partis. Ils ne purent ſupporter cette penſée, quelque grand qu'ait été peu auparavant leur découragement; & un murmure de mécontentement ſur l'inconſtance de leur chef ſe répandit bientôt dans tout le camp.

Cortez étoit ravi des reproches, qu'on lui faisoit, parcequ'il voyoit, qu'ils lui ferviroient, à venir à bout de fon deffein. Il s'y prit même de façon, par le moyen de fes confidents, que la mauvaife humeur des foldats dut encore en être augmentée; ceux-ci eurent ordre de fe plaindre encore plus haut qu'eux, qu'on voulut les arrêter, par pure poltronerie, dans le plus beau du chemin, des honneurs & des richeffes. Il réfulta de cette maneuvre un tumulte dans tout le camp, & tous demanderent avec une fureur orageufe, que leur Général parut devant eux. C'étoit tout ce que *Cortez* avoit défiré.

Il parut auffitôt, & même avec l'air du plus grand étonnement. Tous unanimement lui firent des reproches, de ce que par pur découragement il doutoit de la réuffite d'une entreprife, qui vifiblement étendroit la vraie réligion, & procureroit à leur patrie un grand honneur & de grands avantages. Ils ajoutèrent: que pour eux ils étoient fermement réfolus, de marcher jusqu'au bout dans la carrière glorieufe dans laquelle ils avoient une fois

fois mis le pied; & qu'ils ſe choiſiroient un autre chef, ſi, par poltronnerie il vouloit les abandonner.

Quelques choquantes que fuſſent ces expreſſions dans la bouche de ſubalternes envers leur ſupérieur: elles furent cependant bien douces aux oreilles de celui, pour qui elles étoient employées. Il étoit là comme tombé des nues; & il ſembla qu'il lui falloit d'abord revenir de ſa ſurpriſe inexprimable. Enfin il commença de parler, pour témoigner ſon étonnement ſur ce qu'il venoit d'entendre: il aſſura qu'il ne lui ſeroit jamais venu en penſée, de renoncer à des eſpérances, qui paroiſſoient auſſi grandes que fondées. Mais que comme on lui avoit repréſenté, que toute l'armée étoit tombée dans le découragement, & inſiſtoit ſur le retour, il avoit pris malgré lui la réſolution, de ſatisfaire leurs deſirs. — Ses ſoldats enflammés de ce diſcours, l'interrompirent en cet endroit, & lui crièrent tous d'une voix: qu'on l'avoit trompé! que quelques poltrons en petit nombre avoient fauſſement ſuppoſé leur lacheté à toute la troupe: mais

mais qu'eux tous étoient bien éloignés, de reconnoître pour leur propre ſentiment la puſillanimité de ces lâches; que bien loin delà ils étoient prêts, à répandre leur ſang & à expoſer leur vie, pour venir à bout de leur grand deſſein; qu'il pouvoit donc les conduire, où il voudroit; qu'ils étoient bien réſolus, de ſoutenir avec lui toutes ſortes de fatigues, & à le ſuivre jusqu'à la mort, à travers tous les périls, quelques grands qu'ils puſſent être.

C'étoit juſtement là tout ce que demandoit *Cortez.* D'un air, qui exprimoit la joye, la confiance & le courage, il loua là conſtance de ſes ſoldats, & promit d'agir conformément, à leurs déſirs, puisqu'ils étoient entièrement conformes aux ſiens. Qu'il alloit donc, ajouta-t-il, faire auſſitôt tous les préparatifs, pour former un établiſſement, dans l'endroit où ils étoient alors, pour pénétrer enſuite avec la plus grande partie de ſon armée, dans le cœur du pays. Un cri de joye univerſel exprima la ſatisfaction des ſoldats ſur cette réſolution.

Il reſtoit encore le dernier acte de la Comédie, que *Cortez* trouva bon de jouer ici

avec

avec ſes gens. Il étoit & reſta à la vérité leur Commandant. Mais il ne tenoit toute ſon autorité que de la ſeule bonne volonté de ceux qui lui étoient ſoumis. Ce même pouvoir, que s'étoient arrogé les ſoldats, de le déclarer maintenant une ſeconde fois leur Général, pouvoit auſſi dans d'autres circonſtances lui réprendre toute ſon autorité. C'eſt ce cas très-poſſible qu'il cherchoit à prévenir; & voici la ruſe dont il ſe ſervit pour cela.

Il nomma une cour de juſtice pour la Colonie qu'il fondroit, mais compoſée de gens, qu'il ſavoit lui être entièrement dévoués. A peine fut-elle établie; à peine les nouveaux magiſtrats s'étoient-ils aſſemblés, que *Cortez* fut le premier à paroître devant eux dans la poſture la plus reſpectueuſe, ſon bâton de commandement à la main.

Après avoir demandé la permiſſion de propoſer quelque choſe, il parla à peu près en ces termes.

„Dès aujourd'hui, Meſſieurs, je vous conſidère comme repréſentant notre grand Monarque. Vos arrêts parconſéquent ſeront toujours

jours pour moi des loix ſacrées. Vous ſentez ſans doute, combien il eſt néceſſaire, que notre armée ſoit commandée par un Général, dont l'autorité ne dépende pas de la volonté inconſtante du ſoldat. Or la mienne en dépend abſolument. Depuis que le Gouverneur a revoqué la commiſſion dont il m'avoit chargé, la validité de mes prétentions au commandement peut être révoquée en doute. Je me crois donc obligé, de remettre entre vos mains, mon commandement, qui n'eſt fondé que ſur un droit ſi douteux, & vous prier, de nommer pour commandant au nom du Roi, & ſelon le pouvoir que vous en avez maintenant, celui qui vous paroitra le plus digne de ce poſte important.

Moi pour ma part je ſuis prêt à donner, à mes compagnons, comme ſimple ſoldat, la lance à la main, l'éxemple d'obéiſſance, due à celui que vous avez légitimement élu pour leur Général."

En diſant ces derniers mots il baiſa ſon bâton de Commandement; le préſenta reſpec-

tueuſement au Préſident; poſa ſes proviſions ſur la table, & ſe retira.

Les Juges continuèrent alors la farce commencée. Ils reçurent en apparence la démiſſion de *Cortez*, feignirent une longue délibération; procédèrent enfin à une nouvelle élection, & *Cortez* pour la ſeconde fois fut élu Général d'une voix unanime. Là-deſſus on aſſembla les troupes, la Cour de juſtice leur annonça le choix qu'on avoit fait, & il fut ratifié avec l'approbation générale.

Voyons, ſi vous lui donnerez auſſi vos voix, pour ſavoir, ſi j'oſe le laiſſer marcher aux entrepriſes les plus périlleuſes, qui ayent jamais été réſolues. — Mais pour cela vous avez beſoin d'y réfléchir jusqu'à demain.

VINGT-QUATRIÈME RÉCIT.

JOHN.

Nous nous ſommes conſultés, cher père!

LE PERE. Et quoi réſolu?

JOHN. Que *Cortez* doit reſter Général.

LE PERE. Et les pauvres Mexicains?

JOHN. Oui, mais nous ne pouvons les aider en rien, quelques diſpoſés même que nous ſoyons en leur faveur. Nous avons réfléchi qu'il n'y avoit abſolument plus moyen de les ſauver, puisque les Eſpagnols ſavent, qu'ils ont tant de tréſors. Ainſi ſi ce n'étoit pas *Cortez* qui les ſubjugue maintenant: ce ſeroit bientôt un autre; & ce dernier peut-être les traiteroit encore plus inhumainement. —

LE PERE. Malheureux pays! le ſort eſt donc jetté ſur toi, & moi, qui n'ai que mes deux mains, & qui d'ailleurs ſuis venu au monde plus de deux ſiécles & demis trop tard — je ne puis rien faire pour toi. Prépare-toi donc à ta ruine; elle eſt réſolue; car *Cortez* ſe trouve

trouve maintenant Général légitime à la tête de ſix cens Loups affamés, devant lesquels les troupes innombrables de tes enfants nuds ſeront comme autant de troupeaux de faibles brebis. —

La Nouvelle Cour de juſtice donna à l'endroit où l'on vouloit fonder une Colonie, avant de s'avancer plus loin dans le pays, le nom de *Villa Rica de la Vera Crux*; c'eſt à dire en françois: *la ville riche de la vraie croix*. Ils nommoient *riche* cette ville naiſſante, parceque là ils avoient eu l'occaſion de connoître les richeſſes des *Mexicains* par les préſents qu'ils leur avoient envoyés, & parce qu'ils eſpéroient, que les tréſors de ce peuple riche pour ſon malheur couleroient bientôt tous enſemble en ce lieu. Ils ajoutèrent de la *Vraie croix*, parce que le jour même qu'ils avoient débarqué, étoit celui où Jeſus Chriſt avoit été crucifié.

Cette ſingulière dénomination de la première Colonie Européenne au *Mexique* eſt un monument, qui montre les deux paſſions principales qui gouvernoient alors les aventuriers

Eſpagnols, *l'avarice & l'entouſiaſme réligieux.* Ils brûloient également du déſir de remplir d'or leur bourſe & le Ciel de Chrétiens. C'eſt ainſi qu'ordinairement la ſuperſtition pernicieuſe ſait allier les choſes terreſtres avec les céleſtes, la cruauté avec une humanité apparente, l'aſſouviſſement des paſſions honteuſes avec une pieté prétendue. O puiſſent-ils ne pas être éloignés les heureux tems, où tout ce qu'on appelle ſuperſtition & fanatiſme (*) ou entou-

(*) La ſuperſtition conſiſte, à croire de Dieu ou des choſes ſpirituelles, quelque choſe qui n'eſt fondé ſur aucun principe raiſonnable, & dont la perſuaſion peut-être nuiſible à nous ou aux autres hommes; p. Ex. la folle croyance aux ſoi-diſants fantômes qui n'a pour ſoi aucun fondement raiſonnable, & qui dans mille circonſtances inévitables, ne cauſe que de l'angoiſſe & de l'effroi, à celui qui en eſt imbu. Le fanatiſme au contraire ou l'entouſiaſme eſt le zèle aveugle, avec lequel on répand de telles penſées ſuperſtitieuſes, & avec lequel on veut forcer les autres hommes à les croire.

entoufiafme réligieux, fera déraciné de tous les cœurs humains.

(Ici le Père eut une longue converfation avec fes petits, pour éclaircir convenablement leurs idées, fur ce qu'on appelle fuperftition & fanatifme. Il prie les parents & les maitres intelligents, qui liront cette hiftoire avec leurs enfants, d'en faire de même; les bornes de fon ouvrage ne lui ayant pas permis, de mettre ici cette converfation.)

NICOLAS. Cette ville, que les Efpagnols bâtiffent à préfent, n'eft-elle pas la même dont nous avons parlé dans la Géographie fous le nom de *Vera Crux?*

LE PERE. Non, Nicolas! nous entendrons bientôt, que Cortez lui-même trouva bon, de transporter cette colonie dans une autre contrée, qui lui parut jouir de plus de commodités. Voyez un peu fur la carte; — là où fe trouve écrit *ancienne villa rica de la Vera Crux,* étoit l'endroit, où il avoit réfolu de fixer l'établiffement; mais enfuite il fut avancé de quelques milles vers le Sud, où vous lifez fim-

plement *Vera Crux.* — Mais nous en parlerons enſuite.

On ſe prépara alors au départ; & un heureux hazard leur applanit le chemin. Voici ce que c'eſt: cinq Indiens envoyés, comme Ambaſſadeurs d'un certain Cacique, dont le pays n'étoit pas fort éloigné, demandèrent à être conduits au Général Eſpagnol. On leur accorda leur demande; & *Cortez* apprit d'eux par le moyen de ſon interprête la nouvelle ſuivante, qui lui fut très-agréable:

„Le Cacique de *Cempoalla*, leur maitre, avoit appris les grandes actions que les Eſpagnols avoient faites à *Tabaſco*. Il faiſoit cas de la valeur, & en conſéquence il déſiroit faire une alliance avec eux.“

En faiſant encore pluſieurs queſtions à ces Ambaſſadeurs, *Cortez* vint à bout de tirer d'eux, une choſe qu'il fut extraordinairement charmé d'entendre: „c'étoit, que *Montezume*, dont le Cacique de *Cempoalla* étoit client, étoit autant haï que craint de ſes vaſſaux, à cauſe de ſon orgueil, & de ſa cruauté; qu'on étoit las de porter ſon joug, & qu'on n'attendoit

doit qu'une occasion favorable pour le secouer."

Cortez eut peine, à cacher la joye, que lui causa cette nouvelle. Il savoit combien il est aisé, de renverser l'empire même le plus puissant, dès qu'une fois il s'est élevé des mécontentements entre le souverain & ses sujets; & il ne douta plus aucunement de la réussite d'une entreprise, qui sans cette heureuse circonstance, n'eut été qu'une folle temérité. Les Ambassadeurs furent comblés d'amitié pour eux & pour leur maitre, & renvoyés avec l'assurance, que *Cortez* feroit au plutôt une visite chez eux.

Pour remplir cette promesse, en même tems aussi pour pouvoir éxaminer une certaine contrée, qu'on lui avoit vantée comme un endroit bien plus commode pour un établissement, il se mit aussitôt en marche avec toute son armée, après avoir ordonné à la flotte, de longer la côte jusqu'à cette même contrée. A la fin du premier jour on arriva à un village Indien, entièrement abandonné de ses habitants, toutes les maisons & les temples étoient

 vides,

vides, à l'exception de quelques Idoles, de quelques restes d'hommes sacrifiés & de quelques livres, les premiers, qu'on eut trouvés jusqu'alors en Amérique.

MATHIAS. De véritables livres?

LE PERE. Non pas tels sans doute, que sont les nôtres; mais pourtant quelque chose, qui pouvoit tenir lieu d'un livre. Ils étoient faits de parchemin ou de peaux enduites de gommes & pliées en forme de feuillets. Toutes sortes de figures & de traits significatifs, tenoient lieu de lettres; & on soupçonna, que leur contenu regardoit le culte abominable des Idoles méxicaines.

Le Lendemain *Cortez* continua sa marche; mais à son grand étonnement, il trouva tous les lieux abandonnés de leurs habitans & n'apperçut aucun homme, quoiqu'ils fussent déja sur le territoire du Cacique de *Cempoalla.* Cela parut suspect. Mais vers le soir on vit arriver douze Indiens chargés de vivres, qui leur étoient envoyés par le Cacique. Ils prièrent le Général Espagnol, au nom de leur maitre, de s'avancer jusqu'à sa demeure, qui n'étoit éloi-

éloignée, diſoient-ils, que d'un ſeul ſoleil, (cela vouloit dire d'un ſeul jour de marche). Que là il trouveroit pour lui & pour les ſiens tous les rafraichiſſements, qu'il pourroit déſirer. On leur demanda, pourquoi le Cacique n'étoit pas venu lui-même à leur rencontre? Ils répondirent, qu'il en avoit été empêché par une certaine incommodité. *Cortez* renvoya ſix de ces Indiens avec de grands remerciments, & garda les autres pour lui ſervir de guides.

Le Jour ſuivant on apperçut la ville où demeuroit le Cacique. Elle étoit ſituée dans un pays agréable & fertile, & étoit d'une belle apparence. Quelques-uns des ſoldats, qui faiſoient l'avant-garde, revinrent en courant pleins de joye, annoncer, que les murailles de cette ville étoient toutes d'argent.

QUELQUES-UNS. O ho!

LE PERE. Mais elles n'en étoient vraiment point; elles n'étoient qu'enduites d'une chaux ſi blanche & ſi brillante, que le ſoleil donnant deſſus, des gens qui jour & nuit ne rêvoient qu'or & argent, avoient bien pu s'y mépren-

dre. En entrant dans cette ville, on en trouva les rues & les places remplies d'une prodigieuſe quantité de gens, que la curioſité y avoit fait accourir de toutes parts; mais ils étoient déſarmés, & ils ſe tinrent plus tranquilles qu'on ne pouvoit l'attendre d'un peuple rude & groſſier & en ſi grand nombre.

On approchoit alors de la demeure du Cacique, & enfin ſon Alteſſe Indienne parut. On apperçut à la première vue, en quoi conſiſtoit l'incommodité, qui ne lui avoit pas permis, de venir au devant de ſes hôtes. Il étoit d'une groſſeur ſi monſtrueuſe, qu'il avoit peine, à ſe remuer de la place, & que quelques-uns de ſes officiers étoient obligés de le ſoutenir & de le trainer en avant. Cette groſſeur difforme, jointe à ce qu'il ne pouvoit ni ſe remuer, ni s'aider en rien, avoit quelque choſe de ſi choquant, que *Cortez* eut beaucoup de peine d'empêcher ſes gens d'éclatter de rire, & de ſe tenir lui-même dans les bornes de la gravité. Au reſte ſon habillement étoit magnifique. Il conſiſtoit en un Manteau de Coton, tout couvert de pierres précieuſes, ſon nez &

ſes oreilles percés d'outre en outre, en étoient également ornés.

Le diſcours, qu'il tint à *Cortez* en l'abordant ne s'accordoit abſolument en rien avec ſa figure ridicule. Il étoit au contraire très-obligeant & très-ſenſé, & il le termina par la prière qu'il fit à ſon hôte, de venir chez lui, pour diſcourir plus à l'aiſe & ſans être interrompu, de leurs intérêts communs. Le reſte du jour fut employé au repos & à ſe rafraichir au moyen des fruits du pays, qu'on leur fournit en abondance.

Dans l'entretien, que *Cortez* eut avec le Çacique, il lui fit entendre à deſſein, qu'il avoit été envoyé par le grand Empereur d'Orient en partie, pour détruire toute oppreſſion & mettre fin à la tirannie dans cette partie du monde. Cette explication donna au Cacique le courage, d'exhaler des plaintes amères contre l'orgueil & les injuſtices de *Montezume*, qu'il nomma un tiran orgueilleux & cruel, dont le joug étoit devenu depuis longtems inſupportable à lui & à d'autres de ſes vaſſaux. En faiſant ce recit, le ſentiment

ment de sa douleur devint si vif, qu'il en versa des larmes.

Cortez s'efforça de le tranquilliser, & l'assura de sa protection. Il ajouta, que la puissance du tiran étoit ce qui l'inquiétoit le moins, parcequ'il savoit, qu'on ne pourroit résister à la sienne, qui avoit le Ciel même pour appui.

Le Lendemain Cortez se remit en marche avec toute son armée, pour gagner *Quiabislan*, qui étoit la contrée, qu'il avoit choisie, pour y faire un établissement. On traversa des plaines fertiles & des forêts charmantes, & après une petite journée on vit la ville de *Quiabislan* située sur une hauteur environnée de rochers. Les habitants avoient pris la fuite. Mais comme on fut arrivé sur la grande place, on vit sortir d'un temple environ quinze Indiens, ils vinrent saluer les Etrangers qui arrivoient & les assurèrent, que leur chefs & tous les habitants reviendroient sans délai, si on leur promettoit, qu'on ne feroit de mal à qui que ce soit. Cortez leur en donna les assurances les plus sacrées, & dans

quel-

quelques moments le Cacique revint, ſuivi de tous les habitants de la ville que la crainte avoit fait fuir.

On vit avec plaiſir, qu'il étoit accompagné du Cacique de *Cempoalla*. Tous deux étoient portés ſur des brancards. A peine l'entretien fut-il commencé, que tous deux firent éclatter les plaintes les plus amères contre la tirannie de *Montezume*. *Cortez*, qui entendoit ces plaintes réitérées avec un nouveau plaiſir, les conſola, & leur renouvella les aſſurances de ſa puiſſante protection.

Tout à coup au milieu de cette conférence on vit entrer quelques Indiens d'un air troublé. Ils dirent à l'oreille des deux Caciques quelques mots, qui les jettèrent dans la plus grande conſternation. Ils ſortirent effrayés, & tremblants. On les ſuivit, incertains de la cauſe d'une frayeur ſi ſubite, & auſſitôt on apprit le mot de l'énigme. Six officiers de *Montezume* ſuperbement vêtus, & accompagnés d'un cortège conſidérable d'eſclaves, dont quelques-uns portoient audeſſus de leurs têtes des paraſols de plumes, traverſoient le quartier des Eſpa-

Eſpagnols. En paſſant devant *Cortez* & ſes officiers, ils jettèrent ſur eux des regards pleins de mépris. Cette fierté courrouça ſi fort les ſoldats, qu'on eut bien de la peine à les empêcher de ſe jetter ſur ces Mexicains.

Marine, qui avoit été envoyée aux informations, revint avec la nouvelle: que ces officiers avoient ſommé les deux caciques à comparoitre devant eux & leur avoient fait les reproches les plus amers, de ce qu'ils avoient pouſſé la perfidie jusqu'à recevoir des étrangers, ennemis déclarés de leur monarque. Que pour punition de ce crime de Leze-Majeſté ils devoient, outre le tribut ordinaire, livrer encore vingt Indiens, pour un ſacrifice aux divinités offenſées.

Cortez étoit courroucé; mais la prudence lui ordonnoit de mettre un frein à ſa colère. Il ſe contenta donc de faire venir les Caciques, & d'éxiger d'eux, que bien loin d'éxécuter les ordres ſanguinaires du tiran, ils arrêteroient au contraire les porteurs de ce commandement inhumain, & il leur dit qu'il prenoit le tout ſur lui. Les Caciques accoutumés

tumés à une obéissance absolue envers leurs souverains hésitèrent; mais *Cortez* sans leur donner le tems de la réfléxion, réitéra ses ordres d'une manière si énergique, qu'ils n'eurent pas le courage d'y faire la moindre objection. Les officiers furent donc arrêtés, sans qu'en apparence, les Espagnols y eussent la moindre part. Alors ces Caciques une fois enflammés voulurent aller plus loin, & sacrifier ces officiers arrêtés, à la place des vingt Indiens que *Montezume* avoit voulu qu'ils le fussent: mais *Cortez* s'opposa à cette barbarie, avec une grande horreur, & ordonna, que les prisonniers seroient gardés par ses propres gens.

Il souhaitoit, d'éviter, autant qu'il seroit possible, d'en venir à des hostilités ouvertes avec le puissant *Montezume*. Et la ruse lui fournit un moyen, de faire croire à ce prince qu'il lui étoit obligé & qu'il n'avoit eu aucune part, à ce qui étoit arrivé à ses gens.

Dans ce dessein il se fit amener pendant la nuit deux des prisonniers; leur annonça leur liberté; & leur ordonna, de dire à leur maitre,

tre, qu'il s'efforceroit, de procurer aussi la délivrance aux autres prisonniers; surquoi il les laissa aller. Le lendemain on fit accroire aux Indiens, qu'ils s'étoient échappés.

La Mere. Fi! c'étoit là agir bien petitement & bien faussement.

Le Pere. Tout à fait. Aussi *Cortez* n'auroit vraisemblablement pas été capable, de faire usage d'un tel artifice, s'il n'eut été aveuglé par l'erreur grossière, qu'il est permis, d'employer toutes sortes de moyens, mêmes les plus injustes, pour la propagation de la réligion Chrétienne.

Cependant il se trouva encore d'autres Caciques des Montagnes voisines animés d'une semblable haine contre leur Empereur, & d'un même désir de secouer sa puissance tirannique. Tous ces Chefs d'autant de races Indiennes, qui tous ensemble portoient le nom commun de *Totonaques,* firent alors avec *Cortez* une alliance dans les formes, renoncèrent à la souveraineté de *Montezume*, & rendirent hommage au Roi d'Espagne, comme à leur unique seigneur.

Alors

Alors on travailla à la fondation d'une Colonie Eſpagnole, dans un endroit qui ſe trouvoit entre *Quiabislan* & la mer, & qui à cauſe de la fertilité du ſol, de ſes belles forêts & du voiſinage de la mer fut trouvé très-propre à un établiſſement. On lui laiſſa le nom déja inventé de *Villa Rica de la Vera Crux*; mais aujourd'hui on la nomme ordinairement, par abréviation, *la Vera crux*. Avant de paſſer outre, jettez encore une fois les yeux ſur notre carte, pour bien vous en imprimer la ſituation.

Tous les Eſpagnols furent obligés de mettre la main à l'œuvre, & de travailler à la conſtruction des murs & des bâtiments de la nouvelle ville. Perſonne n'en fut éxempt; & *Cortez* lui-même ſe crut obligé de ſe mettre à la tête des travailleurs, pour animer tous les autres par ſon éxemple. Auſſi les travaux avancèrent avec une viteſſe incroyable, & dans peu de tems la place fut fermée & aſſez forte pour réſiſter à toutes les machines de guerre des Indiens.

Pendant-ce tems là les deux Indiens relachés étoient arrivés dans la Capitale, & avoient

vanté à *Montézume* les bons offices, que *Cortez*, à ce qu'ils croyoient, leur avoit rendus. Cette nouvelle appaiſa en quelque ſorte la colère de leur maitre, qui dans la première chaleur avoit déja donné l'ordre de mettre une puiſſante armée ſur pied, pour exterminer par le fer & par le feu ces étrangers ainſi que les Indiens leurs adhérants. Alors la peur fit encore pancher la balance dans ſon eſprit & il réſolut encore une fois d'eſſayer la douceur, pour ſe débarraſſer en paix, s'il étoit poſſible, de ces étrangers incommodes & terribles.

On fit donc partir une nouvelle ambaſſade avec des préſents d'une très-grande valeur, & on chargea même du ſoin de les remettre, deux jeunes princes, parents de l'Empereur. Ils arrivèrent dans le Camp Eſpagnol juſtement, dans le tems que les fortifications de la nouvelle ville venoient d'être achevées. Ils s'acquittèrent de leur commiſſion, remirent les magnifiques préſents, remercièrent le Général de ſon aſſiſtance envers les miniſtres de l'Empereur, & finirent enfin par le prier, de vouloir bien quitter les états de leur Maitre.

Cor-

Cortez rendit de grands honneurs aux Ambaſſadeurs, & avant de leur donner aucune réponſe, il fit amener les quatre priſonniers. Il commença par les mettre en liberté; alors par la bouche de *Marine* il fit aux Ambaſſadeurs la réponſe ſuivante:

„Qu'il étoit fâché de ce qu'on avoit cauſé du déplaiſir à l'Empereur, par l'empriſonnement de ſes officiers. Mais qu'il étoit forcé d'avouer, que ces gens s'étoient attiré cette disgrace par une prétention inhumaine, qu'il penſoit bien, avoir été faite à l'inſçû de l'Empereur. Mais qu'il étoit obligé de déclarer, que la réligion des Chrétiens, regardoit le barbare uſage, de ſacrifier des hommes, comme une ſi grande abomination, qu'il ſe ſentoit forcé, de l'abolir où & comme il le pourroit. Qu'au reſte il réparoit l'offenſe; qui avoit été faite à l'Empereur, en lui rendant les priſonniers; & que comme il étoit de ſon devoir de prendre les intérêts de ſes alliés, il ſe flattoit, que l'Empereur, à ſa prière, voudroit bien pardonner au Cacique de *Cempoalla* & à celui de *Quiabislan*, de s'être échap-

 pés

[illegible] Qu'il étoit obligé, de prendre [illegible] l'Empereur, [illegible] ils [illegible] à son esprit. Qu'enfin pour ce qui regardoit son [illegible], il avoit déja eu l'honneur, de faire [illegible] à l'Empereur, qu'une Commission de la dernière importance lui imposoit l'obligation de ne retourner dans sa patrie, qu'après avoir eu une entrevue avec lui. Qu'au reste les guerriers Européens ne connoissoient aucun danger, qui pût les empêcher de faire ce que leur maitre leur avoit ordonné."

Les Ambassadeurs furent surpris du *sang froid* & de l'air majestueux avec lesquels *Cortez* leur fit cette réponse, & ils s'en retournèrent pleins d'admiration de sa résolution courageuse, & d'un mépris secret pour leur propre maitre, à qui ils allèrent faire un rapport [illegible]ct de tout ce qu'ils avoient vu & entendu.

[illegible]a nouvelle ville Espagnole se trouvoit [illegible] en état de défense, & *Cortez* se prépara sé-

férieufement à fe rendre dans la capitale, comme il l'avoit réfolu. La fortune fembloit décidément s'être déclaré pour lui; pourtant il s'en fallut peu, que fon zèle inconfidéré de réligion, ne gâtât tout à la fois. On lui rapporta que dans un temple de fes alliés, il devoit fe faire un facrifice humain. Irrité de la fuperftition barbare, qui ofoit commettre fous fes yeux une telle abomination, il fe rendit au temple fuivi de quelques gens armés, & menaça de tout mettre à feu & à fang, fi dans l'inftant on ne mettoit en liberté les malheureufes Victimes.

Charlotte. Mais il avoit pourtant raifon en cela, Papa?

Le Pere. En cela fans doute; mais cela ne fuffifoit pas pour contenter fon zèle. Il vouloit encore, que les prêtres brifaffent leurs idoles & renonçaffent pour jamais à leur fauffe réligion, quoiqu'ils n'en connuffent pas encore de meilleure; & en cela, à ce qu'il me femble, il avoit tort.

Charlotte. Oui, en cela fans doute.

Le Pere. Les prêtres tombèrent à ſes pieds, avec des cris & des gemiſſements, & le Cacique préſent trembloit. Mais en vain! Comme on refuſoit, de renverſer ces affreuſes idoles, il donna ordre à ſes ſoldats, de le faire par force. Les prêtres crièrent aux armes, & dans peu de moments *Cortez* & ſa petite troupe ſe trouvèrent environnés d'une ſi prodigieuſe quantité d'Indiens, qu'il y avoit de quoi faire perdre courage au plus réſolu. Mais *Cortez* ſans s'étonner & d'un air terrible cria à la multitude aſſemblée, que la première flèche, qu'on oſeroit tirer, couteroit la vie à leur Cacique, & à eux-mêmes leur ruine & celle de tout le peuple. *Marine* leur rendit ces mots dans la langue du pays, & les ſoldats coururent exécuter les ordres de leur Général. Dans le moment on vit rouler à bas de l'eſcalier la plus grande & la plus affreuſe de ces Idoles; toutes les autres, ainſi que les autels & les vaſes ſacrés, prirent le même chemin; on mit tout en piéces, on nétoya le temple, on lava les taches de ſang humain, dont la muraille étoit toute ſouillée, & on mit à

la

la place des Idoles — une image de la Vierge.

Les Indiens étourdis & effrayés s'attendoient, à voir tomber dans le moment le feu du Ciel, pour venger cette profanation faite à leurs idoles. Mais on ne vit pas même la moindre étincelle, & les audacieux destructeurs du temple se promenèrent à leurs yeux sains & saufs & en triomphe. Cela les troubla dans leur croyance; ils réfléchirent, & à force d'y rêver, ils vinrent à penser, que les Espagnols avoient aussi eux-mêmes une sorte de divinité, qui devoit être plus puissante que leurs idoles. Et alors sans autre délibération, ils se mirent aussi de la partie & ramassant les débris de ces Idoles, qui leur sembloient auparavant si sacrées, ils les jettèrent au feu avec mépris. Le temple fut aussitôt transformé en une église Chrétienne; & ce même jour encore, en présence de beaucoup d'Indiens, on y célèbra l'office divin selon le rit romain, que les Indiens admirèrent à la vérité, mais sans y rien comprendre.

Nicolas. Notre père disoit dernièrement, que nous ne pouvions savoir, pourquoi le Bon Dieu avoit permis la destruction de l'Empire du Mexique.

Le Pere. J'ai dit cela, Nicolas.

Nicolas. Mais à présent on peut bien en pénétrer la raison.

Le Pere. Et que penses-tu donc qu'elle soit?

Nicolas. Eh, c'est parceque les Mexicains avoit un culte réligieux si abominable, & qu'il y falloit toujours sacrifier des hommes. Et pour cela vraisemblablement Dieu a voulu qu'il fût aboli, & alors il a bien fallu qu'il permît, que tout l'Empire fut soumis aux Espagnols.

Le Pere. Tu ne parois pas mal juger, cher Nicolas, mais sans doute la divine providence avoit encore d'autres raisons, que nous ne pouvons pas encore connoître. Peut-être ne seront-elles développées qu'après des siècles, peut-être seulement dans l'éternité. Si cette raison n'est donc pas suffisante pour nous, attendons ce développement éloigné, & soyons assu-

aſſurés d'avance, que Dieu a en ceci, comme en toute autre choſe, agi par des motifs ſouverainement ſages & bons.

A peine *Cortez* fut-il hors du danger, où l'avoit précipité ſon zèle exceſſif de réligion; qu'il s'élevoit déja un autre orage ſur ſa tête, qui le menaçoit également de l'éclat le plus dangereux. Quelques ſoldats & quelques Matelots, las d'errer çà & là depuis ſi longtems, & effrayés de la vue des périls, qu'ils couroient, pour arriver à la Capitale, avoient fait un complot, c'eſt-à-dire, une liaiſon illicite contre leur Commandant, pour ſe rendre maitres d'un vaiſſeau & s'enfuir à *Cuba*, où il porteroient au Gouverneur courroucé des nouvelles de *Cortez*. Par bonheur cette conſpiration fut découverte, avant qu'elle ait réuſſi. *Cortez* en fit arrêter le chef & le fit punir comme il le méritoit: mais en même tems, il voyoit bien, que la ſédition n'étoit pas appaiſée pour toujours dans ſa petite armée. Pour en couper la ſource, il y réfléchit ſi longtems, qu'enfin il trouva un moyen, ſur à la vérité, mais en même tems ſi dangereux, que toute

autre ame, moins grande que la ſienne, en auroit été ſaiſie d' effroi. Je vous donne à deviner, quel peut bien être ce moyen? — Mais non, vous vous caſſeriez la tête inutilement. Car, quoique vous ayiez déja reconnu *Cortez* en pluſieurs occaſions pour un homme hardi & courageux: Cependant il vous ſeroit difficile de trouver, que ſa hardieſſe n'alla à rien moins, qu'à s'ôter avec mûre réfléxion à lui-même & à tous ſes gens toute eſpérance poſſible de retour, & à ſe mettre lui-même & les ſiens dans la néceſſité indiſpenſable, ou de détruire l'Empire du Mexique, ou de mourir, & c'étoit là en effet le projet audacieux, qu'il rouloit alors dans ſa tête. Il réſolut donc, de détruire entièrement toute ſa flotte, pour convaincre les plus lâches mêmes de ſon armée, que maintenant il ne leur reſtoit plus aucun moyen de fuir, & qu'il falloit ou être victorieux ou périr.

Mais autant il falloit de courage, pour concevoir un tel projet, autant il falloit auſſi d'adreſſe, pour le faire agréer de toute l'armée. Par bonheur *Cortez* poſſédoit dans un degré

égal

égal ces deux qualités d'un grand génie; delà ce que ſon courage avoit réſolu, ſa prudence venoit à bout de l'éxécuter heureuſement. Il commença, par faire dégréer ſes vaiſſeaux.

Frédéric. Qu'eſt-ce que cela veut dire, cher père?

Le Pere. Cela veut-dire, qu'il fit ôter tous les cordages du Vaiſſeau ainſi que les mats, qu'il fit porter à terre, avec tous les Canons & tout ce qui pouvoit ſe transporter. Alors il fallut que les Charpentiers éxaminaſſent en quel état ſe trouvoit le corps de chaque vaiſſeau, & déclaraſſent enſuite, qu'ils étoient tous ſi endommagés, qu'ils regardoient leur radoub comme impoſſible. Alors *Cortez* ſurvint, il enflamma ſes ſoldats d'une telle ardeur guerrière, qu'eux-mêmes, comme de leur propre mouvement, coururent — détruire — ces vaiſſeaux, leur unique reſſource en cas de malheur dans leur expédition, & trainèrent à terre les planches & les poutres qui s'y trouvoient.

On ne garda entier qu'un ſeul de ces vaiſſeaux, & pour l'uſage ſuivant; *Cortez* avoit à la vérité été confirmé, dans ſa dignité de Général,

néral, par la chambre de juſtice, qu'il avoit établie lui-même, mais dans le fond cela ne ſignifioit guères autre choſe, ſinon qu'il s'étoit donné à lui-même cette confirmation. Il déſiroit donc de voir ſon droit au commandement établi ſur un fondement plus aſſuré, & pour ce deſſein il réſolut, d'envoyer un vaiſſeau directement en Eſpagne, pour engager la Cour, d'approuver toutes ſes démarches précédentes, de le rendre indépendant de *Velasquez* & de le déclarer Gouverneur de l'Empire qu'il alloit conquérir. Il ſavoit un moyen ſur, de réuſſir en cela, c'étoit d'envoyer au gouvernement un échantillon conſidérable des tréſors, dont-il vouloit le mettre en poſſeſſion. Mais, pour que cet échantillon fut de quelqu'importance, il falloit y deſtiner tous les préſents reçus de *Montezume*, & en ce cas ſoldats, officiers & Matelots devoient conſentir, à ſe déſiſter de leur part. C'étoit là éxiger une choſe bien dure! Cependant *Cortez* s'y hazarda, & ce qui eſt encore plus, il réuſſit. Chacun apporta ce qui lui étoit revenu du partage, pour acheter la permiſſion, de répandre ſon ſang,

&

& de hazarder ſa vie dans mille Dangers effroyables; événement, qui, ſi l'on conſidère l'avidité de ces gens trouveroit difficilement ſon pareil dans toute l'hiſtoire, & qui prouve en même tems, quel étoit l'aſcendant de *Cortez* ſur les cœurs de ſes ſoldats.

Alors il ſe prépara à partir. Toute ſa troupe étoit compoſée de cinq cents fantaſſins, de quinze Cavaliers & de ſix pièces de campagne. Le reſte qui n'étoit que d'environ cinquante hommes, presque tous invalides, & deux chevaux, reſtèrent ſous le commandement *d'Eſcalante* pour la garniſon de *Vera Crux*. Les Caciques alliés lui offrirent toutes leurs forces pour troupes auxiliaires, mais il ſe contenta de quatre cents hommes, avec deux cents *Taménes*, c'eſt-à-dire, porte-faix, pour leur faire porter les fardeaux néceſſaires & les proviſions ou vivres de toute l'armée. Car dans ce pays, où on ne connoiſſoit ni chevaux, ni aucune autre bête de ſomme, on ſe ſervoit pour transporter les choſes d'un endroit à un autre, d'une certaine claſſe d'hommes, qui portoient le nom que nous venons

de

de dire. Pour la fureté de ceux qu'il laiffoit en arrière, *Cortez* choifit parmi les Indiens qui l'accompagnoient, cinquante des plus confidérés du pays, qui, fans le favoir, devoient lui fervir d'otâges.

CHARLES. Otâges?

LE PERE. Oui, Charles. On appelle ainfi des gens, qu'on garde ou de leur plein gré ou malgré eux, pour contraindre par là leurs compatriotes, à fe conduire, de la manière qu'on le defire, ou à faire ce à quoi ils fe font engagés. —

C'eft donc maintenant que la grande expédition contre le Mexique va commencer. Nous fuivrons ces audacieux, pour voir, ce qu'ils deviendront. Mais il nous faut pour cela de nouvelles forces, & mes poumons demandent du repos. Ainfi à demain, pour le préfent c'eft affez.

Toute la Compagnie chanta fon ô! ô! ô! accoutumé, & ainfi finit le récit de ce jour.

VINGT-CINQUIÈME RÉCIT.

LE PERE.

Ce fut le ſeize d'Août de l'année 1519 que la petite armée de notre aventurier partit de *Cempoalla*. Les premiers jours de leur marche, il ne leur arriva rien de grande importance. Ils traverſoient des pays, dont les Caciques alliés des Cempoalliens, étoient én même tems les leurs. Ils en furent donc reçus amicalement, & on leur fournit des vivres en ſuffiſance. De cette manière ils arrivèrent aux frontières de Tlaſcala, où il faut bien nous arrêter quelque tems avec eux. Pendant ce tems-là éxaminons ſur notre carte la ſituation de ce pays. —

Le territoire de Tlaſcala avoit environ cinquante milles de tour. La chaîne de montagnes qui le traverſent, ſont regardées comme une ſuite des plus hautes Montagnes du monde, qui s'étendent le long de l'*Amérique Méridionale*, & qu'on appelle en Eſpagnol —

PIER-

PIERRE. Cordilleras.

JEAN. En françois: les *Cordilières.*

LE PERE. Et aussi la *Cordilière des Andes;* & delà souvent on les nomme simplement en Allemand les Andes. —

Les habitants de ces Montagnes se distinguoient sensiblement de tous les autres Américains par un courage extraordinaire & un amour excessif pour la liberté. Ils avoient hardiment secoué le joug des Mexicains; & formoient déja depuis longtems une république invincible. Chaque habitation de ce pays guerrier avoit ses députés, ou représentants (c'est ainsi qu'on nomme ceux, qui portent la parole au nom de tout un pays ou de toute une province) dans *Tlascala* la ville capitale; & l'assemblée de ces Députés composoit le Conseil supérieur & la puissance législative de la nation entière. Ainsi la forme de leur gouvernement étoit *Aristocratique* — sais-tu bien encore, Conrad, ce que cela veut dire?

CONRAD. O oui; c'est quand la puissance souveraine est entre les mains des principaux.

LE

Le Pere. Fort bien. C'eſt peut-être là le ſeul éxemple d'une parfaite Ariſtocratie parmi des peuples, qui à cauſe de leurs mœurs groſſières ſeroient encore comptés parmi les ſauvages.

L'orgueil & l'amour de la liberté, le courage & le déſir de la vengeance formoient les principaux traits du caractère de cette nation petite mais formidable. Envain *Montezume* avoit tâché de les aſſujettir, envain des ambitieux entreprenants s'élevèrent au milieu d'eux & voulurent s'ériger en tirans: ils ſçurent courageuſement réſiſter aux uſurpateurs, & ſe maintinrent dans la poſſeſſion de ce que l'homme, a de plus précieux la liberté, & jusqu'alors ils étoient toujours reſtés invincibles.

Cortez auroit bien voulu compter au nombre de ſes alliés une nation ſi eſtimable & ſi formidable. En conſéquence dès qu'il fut arrivé ſur leurs frontières, il réſolut, de leur envoyer une ambaſſade de paix à la manière Indienne, & avec toutes les cérémonies uſitées chez eux.

Mathias. O en quoi conſiſtoient-elles?

Le Pere. C'eſt ce que je vais vous décrire. On choiſit pour cette ambaſſade quatre des principaux *Cempoalliens*, & *Marine* ſe chargea, de leur compoſer un diſcours ſolemnel, qu'il leur fallut apprendre par cœur. Alors on les para de la manière ſuivante. On les revétit d'un long manteau d'étoffe de Coton; au bras gauche ils portoient une grande Coquille en place de bouclier, & dans la main droite ils avoient une large flèche ornée de plumes blanches, dont la pointe étoit tournée en bas. Cela marquoit des intentions pacifiques, au contraire une flèche avec des plumes rouges ſignifioit la guerre. Ainſi parés ils partirent ſans la moindre crainte, ſurs, que quique ce ſoit ne leur feroit le moindre mal; mais il leur falloit auſſi bien faire attention, à ne ſe pas détourner du grand chemin, parceque c'étoit là ſeulement que ces ornements d'ambaſſadeurs les garantiſſoient d'inſultes. Les Indiens confirmoient cet uſage par une dénomination, qui dans notre langue, revient à notre *Droit des gens*.

Dès

Dèsque les quatre Ambaſſadeurs furent arrivés à *Tlaſcala*, on les mena dans une maiſon particulière, pour y être traités convenablement. Le lendemain ils furent mandés devant le conſeil ſupérieur, aſſemblé, pour entendre leurs propoſitions. Tous les membres du conſeil étoient aſſis, ſelon leur âge, ſur des blocs faits d'un certain bois rare. Les Ambaſſadeurs entrèrent avec les marques du plus profond reſpect, c'eſt à dire, la tête couverte de leur manteau, & en tenant la flèche haute; & Meſſieurs du Conſeil ſe levèrent un peu de leur ſiége. Alors ils firent à chacun une revérence à leur manière, s'avancèrent à pas meſurés jusqu'au milieu de la ſalle, s'y jettèrent à genoux, & attendirent les yeux baiſſés la permiſſion de parler. Après qu'on la leur eut accordée, ils s'aſſirent à terre les jambes croiſées, & ceux d'entr'eux, qui avoient appris le diſcours par cœur, parlèrent en ces termes: (*)

Nobles

(*) Comme ce diſcours a été appris par cœur, on a pu le copier mot pour mot dans les hiſtoriens.

Nobles états libres! peuples courageux & puissants! Vos amis & alliés, le Cacique de *Cempoalla* & les Caciques des Montagnes, vous saluent; vous souhaitent une riche moisson & la ruine de vos ennemis. Ils vous font aussi savoir, que des gens tout à fait extraordinaires, venus de l'orient sont arrivés dans leur pays. Ils sont plus semblables à des Dieux, qu'à des hommes; ils sont arrivés ici par Mer dans de grands palais, & ont en main les mêmes armes, dont le Ciel seul a coutume de se servir, le tonnerre & les éclairs. Selon leur rapport ils sont serviteurs d'un Dieu plus grand, que les nôtres, qui ne peut souffrir ni la tirannie, ni les victimes humaines. Leur Capitaine est l'envoyé d'un monarque très-puissant, qui par principe de réligion, veut anéantir les abus & les violences que *Montezume* a mis en vogue parmi nous. Ce dit Capitaine nous a déja affranchis nous mêmes de l'oppression, dans laquelle nous languissions. Il se voit obligé maintenant, de traverser votre territoire pour se rendre à *Mexico*, & il désire de savoir, quel est le genre d'offense dont vous avez à vous

plain-

plaindre du tiran, pour qu'il puiſſe défendre vos droits, en même tems que les ſiens, & les compter parmi les autres motifs de ſon voyage. — Il vient donc dans des intentions amicales, & ne déſire de vous, que la liberté du paſſage. Croyez donc fermement, qu'il ne cherche que votre propre intérêt; que ſes armes ne ſont que des inſtruments de juſtice, & que ceux qui les portent, ſont naturellement doux & pacifiques, & n'uſent de rigueur qu'envers ceux qui les ont attaqués ou offenſés les premiers."

Cette harangue finie les Ambaſſadeurs ſe remirent à genoux, firent en cette poſture une profonde inclination, puis croiſant de nouveau les jambes, ils attendirent la réponſe. On leur répondit d'abord préalablement & en peu de mots: qu'on les remercioit des nouvelles qu'ils avoient apportées; qu'on prendroit la choſe en délibération, & qu'enſuite on leur donneroit une réponſe en forme. Là-deſſus on fit retirer les Ambaſſadeurs, & on commença à délibérer.

Les opinions furent partagées. Quelques-uns étoient pour la paix, d'autres pour la guerre. A la tête des derniers étoit le Général *Xicotencatl*, jeune ſeigneur ardent & courageux, mais trop prêt à tirer l'épée. Son parti peu à peu prit le deſſus, & il fut décidé, qu'on retiendroit les Ambaſſadeurs ſous toutes ſortes de prétextes, pour gagner du tems & ſe mettre en état de défenſe.

Huit jours ſe paſſèrent ainſi; & *Cortez*, & ſes alliés commencèrent à ſoupçonner les raiſons de ce retard. Il fut en conſéquence réſolu d'avancer, pour apprendre, ce qu'étoient devenus les Ambaſſadeurs & ſavoir à quoi s'en tenir touchant leurs propoſitions.

Ils n'étoient pas bien loin encore, qu'ils rencontrèrent une troupe de naturels armés, qui s'oppoſèrent hardiment à leur paſſage. On en vint donc aux mains, & il en couta aſſez de ſang aux Indiens, tandis que les Eſpagnols, garantis par leurs cuiraſſes de coton, n'eurent que quelques-uns des leurs légèrement bleſſés quoique le nombre des ennemis fut dix fois plus grand que le leur. Mais que pouvoit le

ſeul

ſeul courage ſans ordre & ſans de bonnes armes contre la ſcience militaire des Européens à qui rien ne peut réſiſter & contre les effets deſtructeurs de leurs armes à feu?

Après cette première victoire, *Cortez* pénétra dans le pays; & le lendemain il eut le plaiſir, de voir arriver deux de ſes Ambaſſadeurs accompagnés de quelques *Tlaſcaliens*. Ceux-ci rejettèrent la cauſe de l'évènement de la veille ſur un peuple leur allié, appellé *Otomiés*, qui à l'inſçu des *Tlaſcalans*, avoient de leur propre mouvement commencé les hoſtilités, & qui auſſi avoient été punis comme ils le méritoient par la perte de leurs chefs les plus braves. Après cette courte excuſe ils s'en retournerent, ſans s'être expliqués plus clairement ſur leurs propres ſentiments.

Mais on eut bientôt la clef de cette conduite myſtérieuſe. Car les Eſpagnols ayant continué de marcher vers *Tlaſcala*, ils rencontrèrent le jour ſuivant les deux autres Ambaſſadeurs, & dans un état déplorable. Ils tombèrent aux pieds de *Cortez* en pleurant; ils embraſſèrent ſes genoux & ſe plaignirent avec

 les

les gestes de la plus vive agitation, que les perfides Tlascaliens oubliant le droit sacré des gens les avoient chargés de fers, pour les sacrifier à leurs Dieux. Mais que pendant la nuit ils avoient trouvé le moyen de s'échapper; & qu'ils savoient que les *Tlascalans* avoient destiné toute l'armée espagnole à être immolée à leurs Dieux.

Cortez sçut alors, à quoi s'en tenir, & il résolut de se présenter courageusement au péril, quelque grand qu'il pût être. Dans ce dessein il continua d'avancer; & dans peu il se vit environné d'une troupe innombrable de *Tlascalans* armés & d'autres peuples leurs alliés, à la tête desquels étoit le belliqueux *Xicotencatl*, qui les commandoit en chef. La bataille se donna, & elle fut dés plus furieuses; un événement de nulle importance en lui même, faillit à causer la ruine totale de l'armée espagnole. Un Cavalier de cette nation s'enfonça tellement dans les bataillons épais des ennemis, qu'il fut entièrement coupé des siens, & on l'environna de toutes parts. Il reçut plusieurs blessures & son cheval fut percé de tant

de

de coups, qu'enfin il tomba mort à terre. Auſſitôt les Indiens coupèrent la tête du Cheval, la mirent au bout d'une lance & la portèrent partout en triomphe, pour montrer à tous, que ce monſtre n'étoit pas invincible, comme ils l'avoient cru, mais pouvoit être tué.

Cet incident inſpira aux Indiens un courage inexprimable, & ils combattirent alors avec une telle ardeur, qu'inſenſiblement les Eſpagnols ne pouvoient plus réſiſter. C'eſt alors qu'on crut voir le moment affreux d'une entière défaite, lorsqu'au grand étonnement des Eſpagnols, qui plioient, l'effroyable cri de guerre de leurs ennemis & toutes les hoſtilités ceſſèrent tout d'un coup. On entendit leurs cors qui ſonnoient la retraite, on vit leur nombreuſe armée, s'en retourner en ſilence, par des raiſons incompréhenſibles.

Théophile. Eh! Voilà qui étoit bien ſingulier! que pouvoit-il leur être arrivé?

Le Pere. Voici, ce qu'on apprit enſuite des priſonniers; c'eſt que leurs principaux

Chefs avoient été tués; & que leurs places ne pouvoient être auſſitôt remplies. Que d'ailleurs ils regardoient la tête de cheval, comme la plus grande marque de leur victoire. *Xicotencatl* l'emporta de ſa propre main & l'envoya enſuite au Conſeil ſupérieur.

Cortez choiſit une poſition avantageuſe & s'y fortifia. Il tâcha encore une fois d'amener les *Tlaſcalans* à un accord amical. Dans ce deſſein, il envoya à leur général quelques-uns des priſonniers, avec la commiſſion de l'exhorter à la paix, & de lui faire de ſa part les plus terribles menaces en cas qu'il oſât continuer à lui réſiſter. *Xicotencatl* entra tellement en colère à cette propoſition, qu'il fit cruellement traiter ceux qui étoient venus la lui faire, & que couverts de bleſſures, il les fit renvoyer au camp des Eſpagnols, pour annoncer à leur général: que le lendemain au point du jour il paroitroit accompagné d'une armée innombrable, pour le prendre priſonnier lui & tous ſes gens & enſuite les ſacrifier tous à ſes Dieux.

Cette

Cette nouvelle à la vérité n'avoit rien de bien consolant; mais elle étoit accompagnée de quelque chose, qui pouvoit en quelque sorte en adoucir l'amertume. *Xicotencatl* lui envoyoit en même tems trois cents Poules d'Inde & une quantité d'autres vivres, afin que ses ennemis, avant qu'il les fit immoler, pussent s'en donner à cœur joye.

MATHIAS. Pourquoi donc cela?

LE PERE. Pour que leur chair, dont il vouloit faire un grand festin, en fut de meilleur gout. — Les Espagnols ne firent que rire de cette rodomontade, & se régalèrent de ce qu'on leur avoit envoyé, afin d'acquérir de nouvelles forces pour le combat du lendemain. *Xicotencatl* tint vraiment parole. Il parut au point du jour avec une armée formidable, & la bataille s'engagea avec une fureur extraordinaire des deux côtés. Le succès en parut longtems douteux; mais enfin la science militaire des Européens l'emporta encore cette fois, malgré la quantité innombrable d'ennemis & malgré leur courage opiniatre. Les

Tlasca-

Tlaſcalans ſe retirèrent & les Eſpagnols reſtèrent maitres du champ de bataille.

. Mais cette troiſième défaite ne ſuffiſoit pas encore pour abattre tout à fait le courage de cette nation guerrière. Il eſt vrai qu'apréſent ils étoient convaincus, que les Européens tous en général & chacun en particulier étoient des ſorciers, qui ne pouvoient être vaincus par les moyens ordinaires, mais ils eſpéroient pourtant toujours, que l'art de leurs propres ſorciers confondroit le ſortilège de leurs ennemis.

Charlotte. Avoient-ils donc des ſorciers?

Le Pere. Ils avoient des prêtres, qui étoient des trompeurs & feſoient accroire au peuple, que par toutes ſortes de preſtiges ils pouvoient découvrir l'avenir & faire pluſieurs choſes, qui paſſent la puiſſance humaine. Ceux-ci furent conſultés, & voici quel fut leur ſentiment:

„Que les Eſpagnols étoient enfans du ſoleil. Que pendant le jour fortifiés par l'influence de ſes rayons, ils étoient invincibles. Mais

Mais que pendant la nuit, lorsque le ſoleil leur retiroit ſon influence paternelle, leurs forces ſurnaturelles diminuoient, & ils tomboient dans l'état de foibleſſe commun aux autres hommes. "

Les Tlaſcalans ſuperſtitieux ne doutèrent pas un moment de la vérité de cette aſſurance, & ſe hâtèrent, de faire uſage d'une découverte ſi importante, par une attaque nocturne. Mais *Cortez* étoit trop prudent & trop ſur ſes gardes, pour qu'un tel ennemi put l'attrapper par ruſes. Il avoit ſi bien diſpoſé ſes ſentinelles & ſes poſtes avancés qu'il devoit toujours être averti aſſez à tems des dangers qui le menaçoient, pour pouvoir prendre toutes les meſures convenables. Lors donc que les *Tlaſcalans* s'avancèrent, ils trouvèrent les Eſpagnols déja ſous les armes, & quoique leur attaque fut extrêmement courageuſe & opiniâtre: ils furent pourtant encore repouſſés avec grande perte.

C'eſt pour le coup que ces pauvres gens ſe trouvèrent au bout de leurs ſciences, il étoit tout à fait décidé que les Eſpagnols étoient plus

plus que des hommes: Car comment expliquer autrement, que dans tous les combats, où les Tlafcalans étoient tombés par milliers, il n'y eut pas eu de tué feulement un feul de ces étrangers? Mais quelle forte d'Etres étoient-ils donc, — des divinités bienfaifantes ou malfaifantes — c'étoit pour eux une énigme indéchiffrable. La première chofe, qu'ils firent dans leur incertitude, ce fut de facrifier à leurs Dieux quelques-uns de ces forciers qui leur avoient menti. Enfuite ils envoyèrent une Ambaffade folemnelle, pour demander la paix.

Les Ambaffadeurs, compofés des principaux de la nation, s'approchèrent du Camp des Efpagnols dans leurs habits de cérémonies, ornés de plumes blanches, fymbole de la paix, & du plus loin ils donnoient déja les marques ufitées chez eux du plus profond refpect. Ils s'arrêtoient de tems en tems, ils touchoient la terre avec la main, puis ils la portoient à leurs lèvres. Cette cérémonie fut répétée plufieurs fois, jusqu'à ce qu'ils fuffent arrivés aux lignes du Camp Efpagnol, qu'ils eurent bien foin d'en-

d'encenſer, enſuite de quoi ils témoignèrent encore une fois leur reſpect de la manière que je viens de le décrire.

Cortez les reçut avec une dignité affectée, pour leur en impoſer encore par ſon air majeſtueux, ſurquoi il leur ordonna de parler. Ils obéirent; & leur premier diſcours bien remarquable, & qu'on nous a conſervé, fut celui-ci:

„Etes-vous des Divinités cruelles & ennemies: Voici cinq eſclaves que nous vous livrons, pour en boire le ſang & en manger la chair. Etes-vous des Dieux doux, acceptez une offrande d'encens & de plumes de différentes couleurs. Mais ſi vous êtes des hommes, tenez, voici de la viande & du pain, pour vous nourrir.“

Ils ajoutèrent, qu'ils étoient venus, pour demander pardon des hoſtilités qu'avoient commiſes leurs compatriotes, & en même tems pour demander la paix. *Cortez* leur fit là-deſſus avec cette grandeur & cette dignité, qu'il avoit priſes, les reproches les plus amers d'avoir opiniatrêment rejetté ſes offres pacifiques;

ques; que pourtant, ajouta-t-il, il étoit prêt malgré cela, d'oublier tout le passé, si dès à présent ils se tenoient en repos, & lui fesoient satisfaction des offenses qu'il avoit reçues d'eux. Il les congédia avec cette réponse.

Dèsque cette réponse fut arrivée à *Tlascala*, le Conseil fit publier un ordre général à tous les habitans des environs, de fournir de vivres le Camp de ces étrangers extraordinaires, mais qu'ils devoient bien se garder, de prendre d'eux le moindre payement; & cet ordre fut éxécuté avec une promptitude & une ponctualité, qui mirent les Espagnols dans l'étonnement. Deux jours après on vit venir de *Tlascala* vers le camp une grande procession solemnelle. L'habillement de ceux qui la composoient, montra que c'étoit une seconde ambassade de paix; & *Cortez* donna ordre, de les laisser entrer, sans la moindre marque de défiance.

A la tête de cette ambassade se trouvoit le brave *Xicotencatl* lui-même; son Cortège étoit composé de cinquante des principaux de la nation parés magnifiquement? il portoit un

long

long habit blanc, retroussé à la manière des soldats, & garni très-joliment de plumes & de pierres précieuses. Quant à sa figure, il étoit grand & maigre, droit & nerveux, & son air annonçoit la grandeur d'ame & le courage. Après avoir fait au Général Espagnol quelques révérences à la manière du pays, il s'assit, avec aisance sans en avoir demandé auparavant la permission, & d'une voix mâle il dit: „Qu'il étoit lui seul la cause de toutes les hostilités, ayant cru, que les Espagnols étoient du parti de *Montezume*, son ennemi. Que pour cela il se remettoit volontairement entre les mains de son vainqueur, pour l'engager par là, de pardonner à l'Etat, qui n'étoit coupable de rien, & de lui accorder la paix, qu'il avoit ordre de lui demander au nom du senat, au nom de la noblesse & au nom du peuple. Que la ville de *Tlascala* étoit prête, à le recevoir lui & toute son armée & à les traiter amicalement.

La générosité & la manière noble & franche de ce jeune guerrier firent beaucoup de plaisir à *Cortez*, & il ne put s'empêcher, de

lui témoigner ſon eſtime. Mais il ne manqua pas non plus, de lui faire en même tems quelques durs reproches de ſa réſiſtence criminelle, & conclut enfin par l'aſſurance, que conformément à leur invitation, il ſe rendroit dans quelques jours à *Tlaſcala*.

Cependant il étoit encore arrivé une nouvelle ambaſſade de *Montézume* avec de nouveaux préſents, mais auſſi avec de nouvelles repréſentations touchant le deſſein qu'avoit *Cortez*, d'aller à *Mexico*. Le point principal de la commiſſion ſembloit être d'empêcher les Eſpagnols de faire alliance avec les *Tlaſcalans*. Dans ce deſſein les Ambaſſadeurs firent un portrait très-effrayant de la perfidie de cette nation: mais *Cortez* ſans s'embaraſſer de leur avertiſſement, les aſſura, qu'il craignoit tout auſſi peu les menées ſecrètes, que les hoſtilités ouvertes en plein champ.

Les *Tlaſcalans* pendant ce tems-là étoient dans la crainte de ce que *Cortez* ne venoit pas d'abord chez eux, ils en concluoient, que les Ambaſſadeurs de *Montezume* avoient réuſſi, à lui inſpirer de la défiance & des ſoupçons contr'eux.

tre eux. Pour lui en ôter tout ſujet, il fut réſolu, que tout le Conſeil ſuprême ſe tranſporteroit dans le Camp & iroit s'offrir à lui pour ôtage. Et cela ſe fit avec la plus grande pompe. Tous étoient vêtus de ces robes blanches de paix, & chacun d'eux étoit porté par des officiers inférieurs dans une eſpèce de brancard.

Le plus conſidérable de cette Compagnie reſpectable étoit *Xicotencatl* le père, vénérable vieillard, devenu aveugle par l'âge, mais qui avoit encore toute ſa vigueur d'eſprit. Il ſe fit porter près de *Cortez*, l'embraſſa avec une noble franchiſe, lui tâta le viſage & tout le corps, pour ſe faire par le toucher une idée de ſa figure. Le diſcours, qu'on lui fait tenir enſuite eſt ſi énergique & ſi beau, qu'il mérite d'être conſervé comme un modèle d'éloquence mâle. Selon les écrivains Eſpagnols, il étoit conçu en ces termes:

„Généreux Capitaine! que tu ſois de la race des immortels ou non: tu n'en as pas moins à préſent en ta puiſſance le Conſeil ſuprême de *Tlaſcala,* qui par là te donne la plus

grande preuve possible de son obéissance. Nous ne voulons pas excuser la faute de notre nation, mais seulement la prendre sur nous, dans l'espérance que notre sincérité appaisera ta colère. Nous seuls avons pris la résolution de te combattre, mais c'est aussi nous seuls, qui avons résolu, de venir te demander la paix. Nous n'ignorons pas, que *Montezume* tâche de te détourner d'une alliance avec nous. Mais, si tu l'écoutes, il faut que tu te souviennes, qu'il est notre ennemi, si tu ne veux pas encore le regarder comme un cruel, tel qu'il auroit déja du pourtant te le paroître, puisqu'il cherche à te faire commettre la plus grande injustice. Nous ne demandons pas ton assistance contre lui. Nos forces seules sont assez suffisantes contre qui que ce soit, excepté contre toi seul: mais il nous afflige, de te voir ajouter foi à ses promesses, parce que nous connoissons ses artifices. Et maintenant, que je parle, quoique je sois aveugle, il se montre à moi une certaine lumière, à la clarté de laquelle je découvre déja de loin, le malheur dans lequel tu es prèt de tomber.

Tu

Tu nous as accordé la paix, ſi *Montézume* ne t'en détourne. Pourquoi t'en détourne-t-il? pourquoi n'éxauces-tu pas nos prières? pourquoi ne veux-tu pas honnorer notre ville de ta préſence? nous ſommes fermement réſolus, ou de gagner ton amitié & ta confiance, ou de remettre notre liberté entre tes mains. Choiſis des deux, ce qu'il te plaira: car pour nous il n'y a point de milieu. Il nous faut néceſſairement, ou être tes amis, ou tes eſclaves."

Qui auroit pu réſiſter à un tel diſcours, dans la bouche d'un tel vieillard? *Cortez* n'y put tenir; il lui répondit donc, qu'il rempliroit ſes deſirs; & qu'on n'avoit qu'à lui envoyer des gens pour porter le bagage & trainer l'artillerie. Dès le lendemain matin il ſe trouva cinq cents *Taménes*, ou porte-faix, qui ſe diſputoient l'honneur, de porter le fardeau le plus peſant. *Cortez* dirigea la marche, & elle ſe fit avec autant de précaution & les rangs auſſi ſerrés, que ſi l'on alloit à la bataille; précaution, que ce chef prudent obſerva dans toutes ſes marches & qui ne contribua pas peu à la réuſſite de ſes entrepriſes.

Leur entrée à *Tlascala* ressembla à un triomphe. Il y avoit une telle affluence de peuple dans les rues, ils jettoient de tels cris de joye, mêlés aux bruits des tambours & des fifres, qu'on ne pouvoit s'entendre. Les jeunes filles jonchoient de fleurs le passage de ces étrangers, les prêtres dans leurs habits sacerdotaux allèrent au devant d'eux & leur prodiguèrent l'encens, tout le Conseil & les principaux du peuple vinrent humblement les saluer. Partout régnoit la confiance, la joye, l'admiration. Ces hôtes, qu'on appelloit *Teules*, c'est-à-dire, Dieux, furent conduits dans une demeure commode & si vaste, qu'il y eut de la place pour tous; & à peine *Cortez* en eut pris possession, que par une précaution nécessaire, il posa de bonnes gardes dans tous les endroits, par où l'on pouvoit y arriver. Il est vrai que cela ne plaisoit pas trop aux *Tlascalans*, car ils le regardoient comme une marque de défiance; mais dès qu'on leur eut expliqué, que c'étoit la manière des soldats Européens, qui au sein de la paix & dans une entière sureté continuoient l'exercice de la

guerre,

guerre, pour n'en pas perdre l'habitude; ils n'y trouvèrent plus à redire, & *Xicotencatl* se proposa aussi, d'établir cette coutume dans son armée.

Cortez comprit alors de plus en plus, de quelle grande utilité lui pourroit être l'amitié de ce peuple guerrier & en même tems généreux. En conséquence il ordonna à tout son monde, d'agir amicalement & avec justice, & lui-même employa toutes sortes de moyens, pour établir de plus en plus la confiance & le respect qu'on lui avoit témoignés. Et il y réussit; mais son zèle de réligion outré & déraisonnable le changea tout d'un coup, & faillit à lui faire perdre à la fois tous les avantages, qu'il pouvoit se promettre de l'amitié de ces gens.

Il eut avec un des Conseillers un entretien sur la réligion. Il s'efforça, de lui faire comprendre, qu'il devoit renoncer à leurs faux Dieux, & qu'ils ne devoient adorer que le seul Dieu des Chrétiens. Le Conseiller lui répondit, qu'à la vérité ils pouvoient bien être commandés avec les Espagnols par un seul & même

Général qui étoit un homme; mais que leur unique Dieu n'étoit pas ſuffiſant pour eux tous. Que pour leur part à eux il leur en falloit pluſieurs; un qui les protégeat contre les tempêtes; un autre qui les garantît des inondations; un troiſième pour les aſſiſter dans la guerre, & enfin un quatrième pour leurs autres beſoins. Envain *Cortez* lui répartit, que le ſeul Dieu des Chrétiens prenoit ſoin de tout cela, régloit & gouvernoit tout: il parut impoſſible au *Tlaſcalan*, qu'un ſeul Etre pût avoir ſoin de tant de choſes différentes. Là-deſſus *Cortez* fit venir l'Aumonier (*), pour convaincre le Conſeiller & les autres *Tlaſcalans* qui étoient là préſents. Celui-ci fit ſon poſſible; on l'écouta auſſi très-attentivement, mais lorsqu'il eut fini, on pria inſtamment, qu'il ne fut rien parlé de tout cela hors du quartier des Eſpagnols. Car, diſoient-ils, ſi leurs *Teules* en apprennoient quelque choſe: ils ſe vangeroient certainement ſur eux & détruiroient tout leur pays.

Alors

(*) C'eſt ainſi qu'on appelle les Eccléſiaſtiques, qui accompagnent les ſoldats à la guerre.

Alors *Cortes* entra en fureur,' & penſoit déja, à faire la même choſe, qu'à *Cempoalla*, & à detruire avec violence le culte des idoles: mais l'Aumonier — le nom de cet homme reſpectable mérite d'être conſervé; il s'appelloit *Barthelemi d'Olmedo*, l'en empêcha, en lui feſant comprendre toute l'imprudence d'une telle conduite.

On ne doit pas, diſoit cet homme éclairé, étendre la réligion par le fer & par le feu, mais par des inſtructions paiſibles & par l'éxemple d'une ſage conduite; & que pour cela la violence commiſe à *Cempoalla*, ne lui avoit point plu du tout. Qui ne ſeroit pas charmé, d'appercevoir ces principes admirables de tolérance dans un Eccléſiaſtique & dans un tems, où presque tous les Chrétiens, enflammés d'un zèle déraiſonnable de converſion, regardoient comme juſte & chrétien, de perſécuter avec le fer & le feu leurs frères dans l'erreur & de les forcer à croire une choſe, dont-ils n'avoient pas la conviction! C'eſt ainſi que la divine providence, même dans les ſiècles de ſuperſtition, a toujours de

tems en tems ſuſcité des hommes d'une meilleure eſpèce, qui devoient faire leurs efforts pour rendre humains ces hommes dégénérés. Et pour leur inſpirer l'eſprit de tolérance & la charité envers leur prochain. Réjouiſſez vous, mes enfans, d'être nés dans un tems, où les hommes de ce genre ne doivent plus être mis au rang des raretés du ſiècle, & lorsque vous ſerez devenus grands, ô contribuez à répandre toujours de plus en plus parmi vos concitoyens ces ſentiments de tolérance & d'humanité.

VINGT-SIXIÈME RÉCIT.

FERDINAND.

Pour aujourd'hui nous irons bien à Mexico? n'eſt-il pas vrai, cher Père?

LE PERE. Peut-être; nous verrons jusqu'où nous pourrons arriver. L'armée Eſpagnole, renforcée de ſix mille *Tlaſcalans* choiſis d'entre les plus braves, eſt déja prête à partir; mais

mais dans le moment arrive encore une nouvelle Ambaſſade de l'Empereur *Montezume*.

JEAN. Il ne ceſſera donc jamais d'envoyer des Ambaſſades! que veut-il bien à préſent?

JOHN. Sans doute faire dire encore à *Cortez*, qu'il ne doit pas aller à *Mexico!*

LE PERE. Non, pour cette fois les inſtructions dont les Ambaſſadeurs étoient chargés, étoient tout autres. Sans déterminer poſitivement, ſi *Cortez* devoit venir ou non, ils le prièrent ſimplement, de prendre ſon chemin par *Cholula*, parceque l'Empereur avoit donné ſes ordres, pour l'y recevoir convenablement lui & ſa troupe & pour les y pourvoir de toutes les choſes dont-ils pourroient avoir beſoin. Les *Tlaſcalans* trouvérent cette invitation ſuſpecte. Ils étoient perſuadés, que *Montezume* rouloit quelque mauvais deſſein dans ſa tête. En Conſéquence ils prièrent tres-inſtamment leur protecteur Européen, de ne pas s'expoſer aux périls qui les attendoient à *Cholula*.

PIERRE. *Cholula* étoit-il donc ſur la route de Mexico?

Le Pere. Oui; mais on pouvoit auſſi s'abſtenir d'y paſſer. Voyez (leur montrant ſur la carte). Il eſt ici, environ à une journée de *Tlaſcala*, & là eſt *Mexico*.

Cortez remercia les Indiens ſes amis de leur attention; mais il les aſſura, que les guerriers Européens n'étoient pas accoutumés, d'éviter aucun danger, quelque grand qu'il pût être. Il ne laiſſa donc pas de partir & marcha vers *Cholula*.

La réception, qu'on lui fit, fut en apparence, extraordinairement amicale & honorable. Mais on ne permit pas aux *Tlaſcalans* auxiliaires, comme ennemis déclarés des Cholulans, d'entrer dans la ville, il leur fallut ſe contenter, de placer leur camp hors des Murailles. Ils avoient déja appris des Européens leurs amis, la manière de ſe fortifier par des foſſés & des ramparts; & ils furent très-ſoigneux, à mettre cette nouvelle connoiſſance à exécution.

Les premiers jours ſe paſſèrent en repos & en contentement: mais inſenſiblement il arriva quelques circonſtances, qui ne ſemblèrent que

trop

trop confirmer les soupçons des *Tlascalans*. Les vivres furent fournis moins abondamment, les Caciques ou gouverneurs se montrèrent plus froids & les Ambassadeurs de *Montezume* avoient avec eux de fréquentes assemblées. A cela se joignit encore le rapport de deux *Tlascalans*, qui avoient trouvé moyen, de se glisser dans la ville à la faveur d'un déguisement & qui apprirent au général Espagnol: qu'ils avoient vu pendant la nuit une quantité de femmes & d'enfants s'enfuir très-vîte dans les endroits voisins, qu'ils avoient aussi appris, qu'on avoit sacrifié dans le principal temple six jeunes enfants, ce qu'on avoit toujours coutume d'observer, lorsqu'on projettoit quelqu'entreprise militaire. Ils lui conseillèrent là-dessus, d'être sur ses gardes, parcequ'il étoit certain qu'on tramoit contre lui quelque mauvais dessein.

Pendant que *Cortez* faisoit usage de toute sa vigilance & de toute sa pénétration, pour approfondir les desseins cachés des *Cholulans*, un hazard vint lui découvrir toute l'affaire. Une *Cholulane* de distinction avoit conçu une très-

très-vive amitié pour l'interprête *Marine*. Elle souhaitoit, que cette nouvelle amie fut sauvée de la ruine générale, dans laquelle il avoit été résolu d'envelopper tous les Espagnols, elle lui confia donc la résolution meurtriere de ses compatriotes, pour l'engager, à quitter les Européens dont la perte étoit résolue, tandis qu'il en étoit encore tems. *Marine* en fille prudente & toute dévouée aux Espagnols, fit semblant de vouloir profiter de cet avis & engagea par là l'Indienne, à n'avoir aucune réserve pour elle. Elle apprit donc: que le jour destiné au massacre des Espagnols approchoit; qu'un corps de soldats Mexicains étoit caché dans le voisinage de *Cholula*, pour parroître tout à coup au tems destiné; que plusieurs rues étoient déja barricadées & que dans d'autres on avoit creusé des fosses légèrement recouvertes, pour y faire tomber les chevaux, que sur les toits des maisons & des temples on avoit apporté une grande quantité de pierres & d'autres armes propres à être lancées, pour écraser les Espagnols d'en haut; qu'ainsi leur ruine étoit inévitable.

Ma-

Marine se hâta, d'aller rapporter tout cela au Général; & celui-ci ne perdit pas un instant, à se mettre en état, de repousser le péril imminent qui le menaçoit. La première chose qu'il fit, ce fut, d'attirer chez lui la Dame Indienne & trois des principaux prêtres, il les enferma en secret, & il tira d'eux par menaces l'aveu du massacre projetté. Alors il crut, qu'il étoit indispensable, de donner un exemple de vengeance, qui pût détourner à jamais *Montezume* & ses adhérants d'une semblable entreprise contre lui.

Dans ce dessein il fit ranger en ordre de bataille ses gens & les *Cempoalliens* qui se trouvoient avec lui dans la cour du grand bâtiment qu'on leur avoit donné pour demeure; on fit avertir les *Tlascalans*, qu'au premier coup qu'ils entendroient tirer, ils eussent à entrer dans la ville; & sous différents prétextes les principaux chefs des *Cholulans* furent attirés dans le quartier Espagnol & arrêtés; alors *Cortez* donna le signal de la sortie, & commença le massacre résolu.

Les

Les Espagnols & les *Cempoallans* se répandirent dans les rues & les *Tlascalans* entrèrent en même tems dans la ville. Furieux ils percèrent de tous les côtés dans les rues, & des cadavres en quantité innombrable marquoient le chemin de ces exterminateurs. Les habitans privés de leurs chefs étoient, comme frappés de la foudre, & osoient à peine, lever leurs mains tremblantes, pour leur défense. A la vérité la troupe cachée des Méxicains cachés accourut, pour les soutenir; mais elle fut de même défaite avec peu de peine, & se vit obligée, ainsi que beaucoup d'habitants, qui avoient échappés au fer de l'ennemi, de s'enfuir sur les tours & dans les temples. *Cortez* marcha contre eux, & fit crier, qu'il feroit grace de la vie, à tous ceux, qui descendroient & se rendroient volontairement. Mais il n'y en eut qu'un seul qui profita de ce pardon & descendit; tous les autres parurent résolus, d'aimer mieux mourir, que de se rendre. Alors *Cortez* fit enfin une action dont nous, détournerons les yeux avec pitié & avec horreur, pour ne pas souiller notre imagination par la représentation d'une scène,

ſcène, qui doit faire frémir l'humanité. Il fit mettre le feu au temple, & la foule de malheureux qui s'y trouvoient furent la proye des flammes. —

Deux jours entiers ſans interruption, dura cette terrible éxécution; & pendant tout ce tems on ne ceſſa de piller, de brûler & de maſſacrer. Enfin la juſtice parut ſatisfaite, l'avidité du butin raſſaſiée & la ſoif du ſang appaiſée. *Cortez* mit les Magiſtrats priſonniers en liberté; leur reprocha leur perfidie, qui l'avoit contraint, de donner cette ſcène ſanglante, & éxigea que les habitants enfuis fuſſent rappellés & qu'alors l'ancien ordre fut rétabli. Là-deſſus il fit publier un pardon général; & le reſpect idolâtre pour les Eſpagnols, qui s'étoit auſſi emparé du cœur des *Cholulans* qui reſtoient encore, ramena bientôt ceux qui avoient pris la fuite. Quelques jours après la ville fourmilla de nouveau d'habitants, humblement ſoumis & prêts à obéir en tout aux meurtriers de leurs parents, aux deſtructeurs de leurs temples.

Et maintenant, mes enfants, préparez-vous, à ſuivre dans la capitale cet audacieux, que nous avons accompagné jusqu'ici: mais auparavant voyez le faire de cette même main, encore dégoutante du ſang des *Cholulans*, qu'il a égorgés, une action, qui fait également honneur à ſon humanité & à ſa politique. Il établit la paix & l'amitié entre deux nations, qui jusqu'alors avoient été les ennemis les plus irréconciliables. D'après ſes ordres les *Tlaſcalans & les Cholulans* furent obligés de renoncer déſormais à toutes hoſtilités & de jurer avec des cérémonies qui leur ſont ſacrées une amitié, qui d'une part mettoit fin à toute effuſion de ſang, & de l'autre lui procuroit auſſi à lui-même les plus grands avantages. Car maintenant il laiſſoit auſſi dans ce pays, en place d'ennemis ſecrets ou déclarés, de véritables alliés, qui dans le beſoin pouvoient venir à ſon ſecours. Du moins il s'aſſuroit par là le retour en cas, que ſon entrepriſe contre *Mexico* n'eut pas un heureux ſuccès. Ainſi, mes enfants, chaque bonne action, par laquelle nous contribuons à la tranquillité & au bonheur des autres hom-

mes,

mes, ne manque jamais d'avoir pour nous mêmes de bonnes ſuites. —

Et maintenant marchons, & à *Mexico!* Notre première ſtation ſera à *Tezeuco*, une des plus conſidérables villes du royaume, que voici ſur cette petite carte (*), où l'on a tracé le lac, dans les eaux duquel ſe trouvent *Mexico*, & ſeulement les contrées les plus voiſines.

Théophile. *Mexico* ſe trouve-t-il donc au milieu d'un lac?

Le Pere. Comme tu vois! ce grand lac eſt formé de deux autres, qui ne ſont ſéparés que par deux langues-de terre ou chauſſées très-étroites. Mais ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que l'un de ces lacs contient de l'eau douce, l'autre au contraire de l'eau ſalée; phenomêne, dont on ne connoit pas encore tout à fait la vraie cauſe. Cependant l'opinion de ceux, qui croyent, que dans le fond de l'un il y a un grand dépot de ſel, & que c'eſt là ce qui

(*) Cette petite Carte ſe trouve à côté de la plus grande ſur une ſeule & même feuille.

qui rend l'eau salée, est la plus vraisemblable. —

L'Armée Espagnole marchoit donc à grands pas; & plus elle avançoit, plus *Cortez* trouvoit de raisons, de se promettre la meilleure issue, de son entreprise. Partout il n'entendoit que des plaintes du *despotisme* cruel de *Montezume*; partout il trouvoit des gouverneurs, prêts à secouer son joug insupportable. Le Cacique de *Tezeuco* se distingua surtout, il reçut les Espagnols, comme des anges tutélaires, envoyés pour leur délivrance. D'ailleurs on s'apperçut toujours de plus en plus, que le foible *Montezume* avoit perdu tout courage, & que dans sa détresse il ne savoit, quel parti prendre. Tantôt il arrivoit des Messagers de sa part, pour inviter le Général Espagnol, à se rendre à *Mexico*; tantôt il en venoit d'autres, qui contredisoient cette invitation, & lui ordonnoient de s'arrêter, puis encore d'autres, qui lui permettoient de s'avancer. Mais *Cortez* continua sa marche, sans s'embarrasser ni de sa permission, ni de ses défenses. Il se rendit, par un chemin montagneux, de *Tezeuco*

à *Chalco*, (voyez ici ſur notre petite Carte!) & delà à *Iſtapalapa*.

Après qu'ils eurent paſſé les Montagnes de *Chalco*, le payſage qui s'ouvrit devant eux, les mit tous dans l'admiration & le raviſſement. Ils virent une contrée tout à la fois immenſe & riante au ſouverain degré; au milieu de laquelle il y avoit un Lac, reſſemblant à une mer. Dans ce lac on appercevoit pluſieurs villes & bourgs conſidérables, qui ſembloient ſortir du fond des eaux; & au milieu la Reine de tous, la vaſte & brillante capitale, qui ſe diſtinguoit par la quantité prodigieuſe de ſes temples & de ſes tours. A la première vuë de toute cette ſplendeur les Eſpagnols s'arrêtèrent tout étonnés ne ſachant, s'ils rêvoient ou s'ils étoient éveillés. Ils ſe croyoient transplantés dans le pays fabuleux des fées, tant leur paroiſſoient grands, brillants & magnifiques, tous ces objets, que ni leurs yeux, ni leur imagination ne pouvoient embraſſer à la fois. Dès lors ils ſe crurent abondamment récompenſés, de tout ce qu'ils avoient ſoufferts

 jus-

jusque là & se regarderent déja comme en pleine possession de biens immenses; & alors tous ces périls dont l'idée les avoit si fort inquiétés, s'éclipsèrent de devant leurs yeux, comme un léger brouillard se dissipe aux premiers rayons du soleil. Ils étoient prêts à tout; & *Cortez*, qui remarqua avec plaisir cet accord universel, se hâta, de le mettre à profit, & s'avança avec la plus grande confiance sur une des digues du Lac vers la superbe résidence du Roi.

Tout d'un coup ils virent sortir de la ville & venir à leur rencontre une grande multitude de gens. Il leur sembla qu'il y en avoit plus de mille, en apparence, tous gens de condition, parcequ'ils avoient tous des Manteaux de fine toile de Coton & étoient ornés de panaches. Dans un silence respectueux ils s'approchèrent de l'armée Espagnole & chacun d'eux en passant devant le Général le salua avec le témoignage de la plus profonde vénération. Ils lui annoncèrent que *Montezume* lui-même étoit sur le point de venir. Bientôt après on apperçut effectivement l'avant-garde de son

magni-

magnifique cortège. Elle étoit composée de deux cents serviteurs tous habillés de même & aussi ornés de panaches. Ils avoient les pieds nus; & marchoient deux à deux dans le silence le plus profond; ils s'arrêtèrent dès qu'ils eurent atteint la tête de l'armée Espagnole. Ils se rangèrent de chaque côté du mur de la digue, pour laisser libre la vue d'une troupe encore plus brillante d'autres officiers du prince d'un plus haut rang au milieu desquels paroissoit majestueusement *Montezume* lui-même, assis sur une chaise d'or. Quatre des principaux seigneurs de son Empire le portoient sur leurs épaules; d'autres tenoient élevé audessus de sa tête un dais, fait très-artistement de plumes vertes; il avoit l'air d'être d'une étoffe tissue d'argent. A la tête de cette troupe marchoient trois magistrats avec des bâtons d'or à la main, que de tems en tems ils élevoient solemnellement. A ce signal tout le peuple se prosternoit & se couvroit le visage, comme étant indigne, de lever les yeux sur la personne de leur souverain monarque. Lorsque la troupe fut assez

 pro-

proche, *Cortez* defcendit de cheval & s'avança refpectueufement à la rencontre du monarque. Celui-ci fit en même tems pofer fon brancard, & appuyé fur les épaules de deux princes, il daigna auffi marcher à pas lents & majeftueux vers le formidable étranger, tandis que fa fuite étendoit des tapis tout le long du chemin, pour que fon pied royal ne touchât point la terre. *Cortez* l'aborda avec une noble franchife & le falua à la manière Européenne, avec une profonde révérence. *Montezume* répondit à ce compliment par un falut, qui dans fon pays eft le plus refpectueux, & que nous eûmes déja occafion de remarquer dernièrement; ce fut de baifer fa propre main, après en avoir touché la terre. Cette condefcendance de la part du monarque le plus fier, qui ne faluoit même fes idoles que d'un léger branlement de tête, jetta les Mexicains dans la furprife & leur infpira entièrement l'idée, que ces étrangers n'étoient pas des hommes, mais des êtres divins. De là on entendit fréquemment répéter le mot *Teules*. Expreffion, qui, comme je dit, fignifioit *Dieux* dans leur langue.

Cor-

Cortez portoit par deſſus ſon armure une chaine de pierres fauſſes, qu'il avoit deſtinée pour préſent à l'Empereur. Auſſitôt que les compliments furent finis de part & d'autre, il ôta ce faux bijou & le mit au cou de *Montezume*. Il en parut content, & dans le moment il donna ordre, d'aller chercher la pièce la plus précieuſe de ſon tréſor, qui étoit également un collier, fait de coquillages très-rares, d'où pendoient de chaque côté quatre écreviſſes d'or. Il pendit de même cet ornement au cou de ſon hôte, & par cette complaiſance inouie, il augmenta encore l'étonnement de ſes ſujets.

Montezume ſembloit être âgé d'environ quarante ans. Il étoit d'une ſtature médiocre & plustôt maigre que gras. Mais il avoit l'air vraiment majeſtueux, le regard vif & n'étoit pas ſi baſanné que les autres Mexicains. Son habillement conſiſtoit en un long manteau de fine étoffe de coton, garni ou plustôt chargé partout de bijoux d'or, de perles & de pierres précieuſes. Il portoit ſur la tête une couronne d'or, faite presque comme une mître d'évêque,

& ſa chauſſure étoit des plaques d'or maſſif attachées avec des courroyes & des boucles auſſi d'or.

Alors il fit ſon entrée avec ſon hôte. La ville, qui ne s'appelloit pas encore *Mexico*, mais *Tenuchtitlan*, étoit grande & peuplée. Au rapport des hiſtoriens Eſpagnols, elle conſiſtoit en vingt mille maiſons plattes; & elle ſe diſtinguoit par une quantité de temples & de palais, dont la grandeur & la magnificence ſurpaſſoient tout ce qu'on avoit vu jusque là dans toutes les parties du nouveau monde, quoiqu'il ſoit très-vraiſemblable, que les hiſtoriens d'alors ont ſouvent paſſé les bornes de la vérité dans la deſcription qu'ils ont faite de cette belle ville. On aſſigna pour demeure à l'armée Eſpagnole un de ces vaſtes ſoi-diſants palais, qui par ſes murailles & ſes portes reſſembloit à une fortereſſe, & *Montezume* lui-même les y accompagna. Mais il les quitta, auſſitôt qu'ils y furent arrivés, pour leur laiſſer, diſoit-il, le tems de ſe repoſer, & en s'en allant, il les pria, de ſe

re-

regarder pendant leur séjour dans ce lieu là comme chez eux & parmi leurs frères.

Cependant *Cortez*, comme à l'ordinaire, garnit toutes les avenues de sentinelles & de canons, & recommanda aux officiers & aux soldats de garder exactement la même discipline & la même vigilance, qu'ils avoient toujours observées jusqu'alors.

Et maintenant nous les laisserons reposer, selon l'intention de *Montezume*, pendant quelques heures, puis nous passerons plus loin.

VINGT-SEPTIÈME RÉCIT.

LE PERE.

Le même soir encore *Montezume* alla avec son magnifique cortège, rendre la première visite à son très-honoré hôte. Dèsque celui-ci fut instruit de son approche, il alla réspectueusement au devant de lui, jusqu'à la première cour, il l'aborda avec une profonde inclination & le conduisit dans sa chambre. Le Monarque

que s'y affit de lui-même familièrement, & fit donner pareillement un fiége au Général. Pendant-ce tems-là fa fuite fe tenoit de bout contre la muraille, & les Efpagnols qui fe trouvoient dans la chambre en firent de même. Alors on fit venir l'interprête *Marine* & l'Empereur fit un difcours folemnel, où il s'éfforça d'abord, d'éffacer les mauvaifes impreffions, que des bruits défavantageux pouvoient avoir fait fur **Cortez**: „quelques-uns, dit-il, t'auront dit, que je defcends des Dieux immortels; d'autres fe feront efforcés de me calomnier, en me dépeignant à toi comme un tiran orgueilleux & cruel. Le premier de ces bruits mérite auffi peu de foi que l'autre; & la réfutation de l'un fera donc fuffifante, pour prouver le faux de l'autre."

A ces mots il découvrit fon bras & pria **Cortez** de fe convaincre par la vue & le toucher, qu'il étoit vraiment de chair & d'os comme les autres hommes, ce que **Cortez** n'avoit jamais révoqué en doute. Après ce la il continua d'affurer, que le bruit de fa tirannie, par lequel on avoit voulu le rendre odieux,

odieux, étoit tout auſſi peu fondé. Après ce préambule il déclara ſon ſentiment touchant l'origine des Eſpagnols & touchant le but de leur viſite, dans les termes ſuivants:

„Nous ſavons par des traditions qui depuis les ſiècles les plus reculés ſont parvenues jusqu'à nous, que nos ancêtres ſont venus d'une contrée éloignée & ont fait la conquête de ces pays qui ſont encore aujourd'hui ſoumis à ma domination. Leur chef étoit le grand *Quezalcoal*, qui, après avoir fondé cet empire, quitta de nouveau cette partie du monde, pour aller prendre poſſeſſion d'autres pays vers l'orient. Mais il nous laiſſa la prophétie, qu'un peuple, qui deſcendroit de lui, viendroit un jour changer nos lois & tout notre gouvernement. Je vois maintenant par tout ce qu'on m'a rapporté de vous avant votre arrivée, & par les choſes que j'apperçois moi-même, que vous êtes ces deſcendans de notre grand fondateur, qu'il nous avoit lui-même annoncés, & c'eſt pour cela que je ne vous ai pas reçus comme des étrangers, mais comme des parents. J'ai voulu vous en avertir, afin que vous

vous me faſſiez connoître ſans nul détour la volonté du grand Monarque de l'Orient, votre ſouverain, qui ſera une loi pour moi & pour mon peuple.

Cortez reſſentit une joye indicible de cette nouvelle, ſi favorable à ſes vues, & ſe garda bien, d'avancer quoique ce fut, qui pût la rendre douteuſe. Il confirma au contraire le ſuperſtitieux *Montezume* dans le ſentiment, que la prophétie du grand *Quezalcoal* étoit maintenant accomplie, & que lui & ſes Eſpagnols étoient les deſcendans de ceux dont-il avoit annoncé l'arrivée future. „Au reſte ajouta-t-il, quelque viſible qu'il ſoit par là, que le Monarque ſuprême de l'Orient, dont j'ai l'honneur d'être le plus petit ſerviteur, ait les plus juſtes prétentions ſur tous ces pays: il eſt pourtant bien éloigné de vouloir faire valoir ſes droits. Il ne déſire rien de toi & de ton peuple, ſinon que vous renonciez pour votre propre intérêt à vos erreurs, & que vous adoptiez la véritable croyance qu'il vous fait annoncer par moi. Sachez donc, que vous vivez dans une fauſſe réligion; que ce ne ſont que

des

des maſſes inanimées que vous adorez, inventions de vos prêtres & ouvrage de vos propres mains. Il n'y a qu'un ſeul vrai Dieu, qui a créé & qui entretient tout ce qui éxiſte.

Cet Etre unique, ſans commencement & ſans fin, a produit de rien, tout cet univers, tous ces ſoleils brillants qui nous éclairent, la terre avec tout ce qui s'y trouve, & le premier homme dont nous deſcendons tous. Nous ſommes donc auſſi tous obligés, de le reconnoître & de l'adorer, comme le premier principe de toutes choſes. Et c'eſt à quoi grand Empereur, le Roi mon maitre te convie, avec tout ton peuple, par pure charité & ſentimens fraternels. Voilà ce qu'il éxige de vous, pour conclure enſuite avec vous une alliance perpetuelle, qui ne peut-être qu'à votre grand avantage."

Pendant ce diſcours de *Cortez*, *Montezume* étoit dans une agitation viſible, il ne pouvoit ſupporter d'entendre mépriſer ſes Dieux, & il eut de la peine à ſe contenir, jusqu'à ce que *Cortez* eut fini de parler. Alors il ſe leva avec aſſez de précipitation & dit: qu'il recevoit

voit avec grande reconnoſſance la propoſition d'une alliance avec un prince, deſcendu de *Quezalcoal.* Que pour ce qui regardoit les Dieux, celui que les Eſpagnols adoroient, pouvoit être tout ce qu'ils diſoient, ſans que pour cela le mérite des ſiens fut diminué. — A ces mots il rompit l'entretien, & après avoir diſtribué quelques préſents magnifiques, il s'en retourna dans ſon palais.

Le lendemain *Cortez* fut conduit à l'audience en grande pompe accompagné de ſes principaux officiers.

CONRAD. Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LE PERE. Cela ſignifie, que l'Empereur le fit venir, pour parler avec lui. — Cette fois l'entretien dura plus longtems. *Montezume* fit cent queſtions ſur la manière de vivre des Européens, ſur leurs coutûmes & leurs mœurs; & *Cortez*, qui n'avoit rien plus à cœur, que la converſion qu'il avoit projettée, ſaiſiſſoit toutes les occaſions, de faire tomber le diſcours ſur la réligion. Surtout il s'emporta violemment contre l'uſage barbare, de ſacrifier des hommes, & de ſe nourrir de la chair de ceux

qui

qui ſont nos frères. Il ne vouloit pas encore tout à fait inſtruire ſa Majeſté Mexicaine, qu'il faut regarder ſes ennemis mêmes comme ſes frères: mais au moins il réſulta de cet entretien, qu'il fit exclure la chair humaine de ſa propre table.

L'Empereur voulut enſuite montrer à ſes hôtes la ſomptuoſité de ſes temples. Il les conduiſit donc dans le plus grand de tous; & les prêtres ne firent aucune difficulté de les y laiſſer entrer, mais pourtant ſous la condition qu'ils n'y commettroient aucune indécence. *Montezume* lui-même ſe donna la peine, de leur montrer & de leur expliquer tout. Il leur dit les noms des Dieux, dont le plus grand s'appelloit *Vizlipuzli*, & il leur raconta le culte, qui étoit rendu à chacun d'eux.

(Ce nom de *Vizlipuzli* parut ſi drôle aux enfans, qu'il les fit éclatter de rire. Le Père fit pour cela une petite pauſe, & continua enſuite de la manière ſuivante:)

Ce que vous venez d'éprouver, arriva auſſi à quelques Eſpagnols, lorſque *Montezume* leur racontoit les abſurdités du culte des Idoles

Méxicaines. Ils éclatèrent de rire. Mais qu'en penſez-vous, mes enfants; firent-ils bien en cela?

QUELQUES-UNS. *(un peu confus.)* Non!

LE PERE. Et pourquoi pas?

JEAN Parceque nous ne devons point nous moquer de ce que d'autres regardent comme ſacré.

LE PERE. Pourquoi pas?

JEAN. Parcequ'il eſt chagrinant & offenſant, d'entendre rire, de ce que nous regardons comme ſacré?

LE PERE. Mais ſi pourtant c'étoit quelque choſe de vraiment abſurde?

JEAN. Quand même cela feroit; d'autres ne le regardent pas du même œil que nous!

LE PERE. Tu as parfaitement raiſon, cher Jean; jamais, jamais nous ne devons nous permettre de tourner en ridicule quelque choſe, qu'un ſeul de ceux, avec qui nous vivons, regarde comme appartenant à ſa réligion, ni même d'en rire, car que peut-il y avoir de plus chagrinant pour une ame dévote, que de voir mépriſer & tourner en ridicule, les objets

de

de ſa vénération la plus profonde, qui lui procurent de la conſolation dans ſes peines, lui donnent de l'encouragement au bien, & l'eſpérance d'une éternité bien heureuſe? quelque groſſière que ſoit donc l'erreur, quelque choquante que nous paroiſſe l'abſurdité: il nous ſuffit qu'un de nos frères, regarde ces ridicules comme ſacrés, pour qu'au moins nous reſtions en ſa préſence, dans les bornes de la gravité.

Enfans, faites bien attention à ce précepte! car vous vous trouverez auſſi quelque fois parmi des hommes, dont la réligion & le culte différeront de celui de vos pères, & qui auront à vos yeux beaucoup de ridicules. Rappellez-vous chaque fois l'avis que je vous donne aujourd'hui & gardez-vous, de jamais dire ou faire quelque choſe qu'on puiſſe regarder comme une moquerie. C'eſt de la compaſſion que nous devons reſſentir, chaque fois que nous voyons notre prochain dans l'erreur: mais d'en rire, mais d'en railler & d'en badiner — c'eſt une vraie cruauté, dont il faut nous garder toute notre vie. —

 Mon-

Montezume ſe contenta de jetter un regard ſérieux ſur les Eſpagnols qui rioient, pour les rappeller à leur devoir. Mais *Cortez* lui-même mit bientôt après d'une manière tout à fait abſurde ſa patience à une bien plus grande épreuve. Il lui dit, que s'il vouloit permettre, qu'on plantât la croix de Jeſus Chriſt au milieu de ce temple: on verroit bientôt, que ſes faux Dieux ne pourroient en ſupporter la préſence.

J'ai nommé cette propoſition abſurde, tant parcequ'elle n'étoit faite ni en ſon tems ni à ſa place, que parcequ'elle cnotenoit une abſurdité viſible. Car pourquoi les figures inanimées des idoles n'auroient-elles pas pû ſupporter la préſence d'une croix auſſi inanimée qu'elles? Ou *Cortez* penſoit-il peut-être, que dès qu'on auroit planté la croix de Jeſus Chriſt les idoles ſeroient briſées par un miracle ſoudain? Quoi qu'il en ſoit *Montezume* entendit cette propoſition avec indignation & les prêtres avec horreur. Cependant le premier ſut ſe modérer, & ſe contenta, de répondre: qu'il ſe ſeroit attendu au moins à la

con-

confidération que ses hôtes devoient à sa personne, dans le lieu, où ils étoient. A ces mots il sortit en disant aux Espagnols: qu'ils pouvoient s'en retourner dans leur quartier; que pour lui il vouloit encore rester, pour demander à ses Dieux pardon de la patience excessive qu'il avoit eue.

JEANNOT. Bravo, *Montezume!*

LE PERE. Ce renvoi n'étoit que trop bien mérité; mais, enfans, pour qu'il ne vous prenne plus envie de rire, chaque fois qu'il sera question du Culte idolatre de ces pauvres ignorants Indiens: je vais vous faire une petite description de leur fête des sacrifices, — qui est bien le plus affreux spectacle, qu'ait jamais donné la superstition humaine. Cela vous fera dresser les cheveux; & si jamais vous n'aviez eu occasion, de remercier Dieu, de vous avoir fait naître dans un tems où si cet abominable culte des Idoles n'est pas entiérement éteint il est pourtant bien moins étendu: vous le feriez très-certainement à présent.

Les sacrifices humains faisoient la principale partie des usages réligieux des Mexicains.

 Sou-

Souvent-ils faisoient la guerre avec les peuples voisins uniquement, pour faire des prisonniers, qu'ils pussent sacrifier sur les autels de leurs Dieux & ensuite les manger; & dans la bataille, ils n'épargnoient la vie de leurs ennemis, que pour la leur faire perdre d'une manière bien plus cruelle par le couteau de leurs prêtres. Le nombre de ces malheureuses victimes humaines, égorgées le même jour, se montoit souvent à quelques mille; il y a même des écrivains, qui le font monter jusqu'à vingt-cinq mille, ce qui peut fort bien être aussi une éxagération. La nation avoit-elle eu la paix pendant quelque tems, & par-conséquent manquoit-il de prisonniers, pour égorger: les prêtres représentoient à l'Empereur, que leurs Dieux avoient faim. Aussitôt sur un ordre impérial on annonçoit dans tout le pays, que les Dieux avoient envie, de faire un repas; & ce mot étoit le signal de la guerre générale contre tous les peuples voisins. Dès qu'on avoit amené un nombre suffisant de prisonniers: les prêtres sanguinaires procédoient à la fête abominable de la manière suivante.

Les

Les malheureuſes victimes étoient amenées dans le parvis du temple. Bientôt après parroiſſoit un ſacrificateur en robe blanche tenant au bras une petite figure d'idole faite de farine de froment & de Miel, à qui, pour la rendre bien effroyable, on avoit fait les yeux verds & les dents jaunes. Il montoit auſſitôt ſur une haute pierre, qui s'élevoit par deſſus le mur; de là il montroit à chacun des priſonniers la figure monſtrueuſe en leur diſant ces paroles: *Voilà ton Dieu!* alors il deſcendoit, alloit ſe mettre à la tête des priſonniers & marchoit avec eux vers le lieu, où les autres ſacrificateurs les attendoient. Celui de ces barbares, qui avoit la direction de ces infâmes ſacrifices, & qui portoit le titre d'honneur de *Topilzin*, étoit revêtu d'une longue robe bordée de guenilles, couleur de ſang, ayant ſur la tête une couronne de plumes vertes & jaunes, les oreilles & la lèvre inférieure garnies d'anneaux d'or montés en pierres vertes. Le viſage noir comme du jais, & dans ſa formidable main il tenoit un couteau de caillou large & pointu. Cinq autres de ces inhumains

mains dans leurs ornements ſacerdotaux ſe tenoient à ſes côtés, chacun deſquels faiſoit dans cette éxécution la fonction qui lui étoit aſſignée. Les victîmes étoient égorgées ſur une grande pierre.

Alors les malheureux priſonniers s'avançoient nus les uns après les autres. On ſe ſaiſiſſoit du premier & on l'étendoit ſur la pierre. Deux des ſacrificateurs lui tenoient les mains, deux autres les pieds, le cinquième le tenoit par le cou au moyen d'un collier qu'on lui avoit paſſé auparavant, & le ſixième — en vous le diſant, je me ſens friſonner & une ſueur froide me couvre tout le corps! — le ſixième lui appuyant la main gauche ſur la poitrine, de la droite lui ouvroit le corps du haut en bas, arrachoit au malheureux qui ſe débattoit le cœur encore palpitant & le tenoit vers le ſoleil, pour lui offrir les vapeurs qui s'en élevoient.

(Ici la triſteſſe obligea le père de s'arrêter; les enfants ſoupiroient, & il y eut une longue pauſe cauſée par la douleur. Enfin le père reprit la parole:)

Auſſi-

Auſſitôt que cette première ſcène effroyable fut finie: l'horrible *Topilzin* ſe tourna vers l'idole, dont-il ne s'étoit point occupé pendant tout ce tems & il lui frotta ſon affreux viſage avec le cœur de la victime, en murmurant quelques paroles myſtérieuſes. Pendant ce tems-là les autres prêtres prenoient le cadavre & le jettoient en bas de l'eſcalier, où ſe trouvoient ceux, qui avoient amené les priſonniers, & à qui appartenoient auſſi leurs cadavres. Ils ſe ſaiſiſſoient des corps qu'on leur avoit jettés, les portoient chez eux, & — les mangeoient avec leurs amis.

N'eſt-il pas vrai, mes enfants, que cela eſt horrible? Mais préparez-vous à entendre quelque choſe, qui l'eſt encore beaucoup plus. Ces hommes ſi profondément enfoncés dans les plus barbares ſuperſtitions célèbroient dans certains tems une fête encore bien ſingulière, à la quelle ils donnoient dans leur langue un nom, qu'on peut rendre en françois par celui *d'Ecorcherie d'hommes.* La manière dont on célèbroit cette fête, étoit conforme au nom abominable qu'elle portoit. Les prêtres écor-

 choient

choient les prisonniers destinés à être sacrifiés & couvroient de leur peau comme d'un manteau les serviteurs du temple. Ceux-ci couroient çà & là par toute la ville, chantant & dansant devant toutes les maisons, & il falloit que chacun leur donnât quelque chose pour leurs prêtres. Si quelqu'un ne le faisoit pas, ils le frappoient au visage d'un pan de la peau, jusqu'à ce qu'il fut tout barbouillé de sang. Cette extorsion publique, qui enrichissoit les prêtres, duroit jusqu'à ce que la peau commençât à se corrompre.

A présent, mes enfants, remettez-vous des impressions terribles, que cette description a faite sur vous. Je me serois fait scrupule, de vous affliger, par le recit d'un si affreux exemple de l'inhumanité, à la quelle la superstition peut conduire les hommes, s'il ne nous fournissoit en même tems la clef de l'énigme: pourquoi la divine providence a permis, qu'une poignée d'avanturiers étrangers soient venus attaquer un peuple si nombreux, l'ayent vaincu, mis sous le joug, & condamné à une vie pleine de fatigues & de misères? Les différents

fléaux,

fléaux, dont les ambitieux Européens affligeoient les habitants de ce monde nouvellement découvert, étoient ſans doute un tres-grand mal: mais qu'on le compare avec les cruautés que, la ſuperſtition, comme nous venons de le dire, oſoit, commettre impunément dans ce pays avant l'arrivée des Européens, & on ne pourra s'empêcher d'avouer, que ces peuples malheureux en général avoient plus gagné, que perdu par l'impoſition du joug Eſpagnol. Nous nous contenterons donc, de ce faible rayon de lumière, que la providence a déja fait briller à nos yeux ſur les raiſons de ſa conduite d'alors, jusqu'à ce que le jour arrive, où nous voyions clairement cette direction de la providence & tant d'autres avec toutes leurs cauſes & leurs ſuites, qui ſont encore pour nous enveloppées d'épaiſſes ténèbres —

A préſent retournons à *Cortez* à peine les premiers jours de la joye, que lui avoit cauſée jusqu'ici l'heureux ſuccès de ſon audacieuſe entrepriſe, furent paſſés: qu'il ſe repréſenta tout le danger, où l'avoit précipité ſa témérité.

rité. Alors il ne vit que trop clairement, qu'il avoit plus hazardé, qu'il n'auroit du faire, & que son sort & celui de son armée étoient entre les mains d'un prince, dont les vraies dispositions à son égard sembloient encore toujours être très-équivoques.

Dès le commencement les *Tlascalans* n'avoient cessé, de l'exhorter à prendre garde & de lui communiquer leur crainte, que *Montezume* ne s'étoit peut-être enfin résolu à les recevoir dans sa ville, que parcequ'il leur y avoit préparé un piége, dont ils ne pourroient plus se tirer. Le caractère de ce prince & la situation particulière de sa ville donnoient à cette crainte le plus grand degré de vraisemblance. On n'avoit qu'à rompre les ponts, établis sur les digues du lac, & qui étoient les seuls endroits par lesquels on pouvoit arriver à la ville: *Cortez* se voyoit avec sa poignée de monde, entièrement séparé de la terre, environné d'un peuple innombrable, contre la supériorité duquel ni son courage, ni ses armes n'étoient suffisantes pour le mettre en sûreté. A tous ces sujets d'inquiétude vint en-

encore ſe joindre un incident très-facheux, arrivé à la *Vera Crux*, & dont *Cortez* avoit été informé peu avant ſon entrée à *Mexico*; le voici:

Qualpopoca, un des généraux Mexicains, à la tête d'un corps de troupe conſidérable avoit voulu, après le départ de *Cortez*, punir les peuples, qui s'étoient ſouſtraits à la domination de ſon maitre, pour ſe mettre ſous la protection des Eſpagnols. *Eſcalante*, gouverneur de *Vera Crux*, crut qu'il étoit de ſon devoir d'aſſiſter ces alliés. Il ſe joignit donc à leur armée, avec le peu de monde, qu'il avoit & avec les deux chevaux qu'on lui avoit laiſſés, & livra à *Qualpopoca* une bataille, qu'il gagna à la vérité, mais il eut en même tems le malheur, d'y être mortellement bleſſé lui-même, avec ſept de ſes Eſpagnols. Et le pire de tout, c'eſt que non ſeulement un de ſes chevaux fut tué, mais qu'auſſi un de ſes gens tomba vivant entre les mains des ennemis. Ceux-ci n'avoient pas manqué, de mettre leur priſonnier à mort, & de porter ſa tête en triomphe dans différentes villes de l'em-

l'empire, comme une preuve certaine, que les Eſpagnols n'étoient pas immortels. Enfin ils l'avoient envoyée à Mexico.

Cortez, que tout cela inquiétoit avec raiſon, ordonna qu'on le laiſſât ſeul, & paſſa toute la nuit ſuivante à réfléchir, à la manière la plus prudente, dont-il s'y prendroit, pour prévenir le danger, qui ſembloit le menacer. Vers le matin il fit venir quelques fidèles *Tlaſcalans*, pour s'informer d'eux, s'ils n'auroient pas remarqué ou entendu quelque choſe, qui pût développer les deſſeins de *Montezume*, leur rapport le confirma dans ſes ſoupçons & en même tems dans la réſolution, qu'il avoit déja priſe. Ils l'informèrent donc, que depuis quelque tems les grands de l'Empire avoient une conduite myſtérieuſe; que de plus, la tête d'un Eſpagnol avoit été envoyée de la province, & que *Montezume* avoit donné ordre, de la cacher ſoigneuſement; enfin ils ſoutenoient avoir entendu, qu'on ſongeoit, à rompre les ponts des digues.

C'en fut aſſez pour *Cortez;* ſa réſolution étoit priſe; & il s'éfforça alors, de convaincre

les

ſes officiers, que c'étoit le ſeul moyen de ſalut qui leur reſtât.

Nicolas. Quel deſſein pouvoit-il donc bien avoir?

Le Pere. Dévinez le vous mêmes, ſi vous pouvez! mettez-vous à ſa place; n'oubliez aucune circonſtance, & alors dites-vous à vous mêmes: ſi j'avois été à la place de *Cortez* & dans cette ſituation, qu'aurois je fait, pour me tirer d'affaire? Demain, quand nous nous retrouverons ici raſſemblés à pareille heure, chacun de vous me dira ſon ſentiment; & ſi alors il ſe trouve un de vous, qui découvre le même moyen de ſe tirer d'affaire que *Cortez* a imaginé, je continuerai mon hiſtoire. Sans quoi il nous faudra bien encore prendre vingt-quatre heures pour y ſonger.

Quelques-uns. O je le trouverai ſurement.

D'autres. O moi auſſi! moi auſſi!

Le Pere. Eh bien je ſerai charmé, ſi vous le trouvez tous. A demain donc!

VINGT-

VINGT-HUITIÈME RÉCIT.

Le Lendemain, lorsque le Père eut rassemblé la petite troupe de ses jeunes auditeurs, on remarqua une grande agitation parmi eux. Chacun d'eux sembloit déja avoir sur le bout de la langue le mot, qu'il vouloit prononcer; mais chacun le retenoit, parceque le père avoit ordonné, que personne n'eut à dire son sentiment, avant qu'on le lui eut demandé dans l'assemblée suivante. La contrainte, qu'ils étoient obligés de se faire pour cela, faisoit tellement enfler les muscles de leurs visages & donnoit à leurs mains & leurs pieds une telle agitation, que des spectateurs étrangers auroient pu croire qu'ils se trouvoient au milieu d'une troupe de jeunes *Quakers* (*)

Le Père, qui en pareil cas, comme nous l'avons déja souvent remarqué, avoit presque tou-

(*) Voyez la septième partie de la Bibliothèque des enfants, page 143.

toujours la méchanceté, de n'avancer qu'avec la lenteur d'un limaçon, chaque fois qu'il voyoit les jeunes têtes bouillantes vouloir passer à bride abattue: alla cette fois si lentement en besogne, qu'il y avoit de quoi fâcher le plus patient. Enfin après avoir écarté du chemin mille choses qui ne l'embarrassoient point, & après s'être mouché & remouché dix fois tandis qu'une seule auroit suffi: il commença enfin mais par une phrase si monstrueuse, si lourde & si enflée, qu'on n'en entendit jamais de telles même dans la patrie de l'éloquence asiatique. Nous pouvons donner à nos lecteurs l'éxtrait de cette période infinie dans les treize petits mots suivants: „eh bien, Henri, qu'aurois-tu fait, si tu avois été à la place de *Cortez?*"

Henri. Ah Dieu mercì! qu'on ait enfin retrouvé la parole! — j'aurois dit sans façon à *Montezume*, ce qu'on m'avoit rapporté; & en même tems je l'aurois regardé bien fixément, pour voir s'il ne changeoit point de couleur. Si j'avois trouvé, qu'il fut coupable: je lui aurois déclaré la guerre.

Quelques-uns. C'eſt auſſi ce que j'aurois fait.

Thieri. Et moi pendant la première nuit je me ſerois retiré tout doucement avec mes gens, pour me mettre en ſureté, tandis qu'il en étoit encore tems.

Ferdinand. Fi, le lâche! non, j'aurois envoyé ſur la digue un petit détachement & une couple de canons, pour empêcher de rompre aucun pont; & alors je ſerois bien venu à bout de ceux de la ville.

Quelques-uns. Oui, c'eſt ainſi que je m'y ſerois pris.

Le Pere. Et toi, Frédéric?

Frédéric. Moi, j'aurois coupé la tête à *Montezume*.

Le Pere. Ah! Dieu nous garde! ſi cruel, Frédéric?

Frédéric. *(en colère.)* Oui, pourquoi veut-il auſſi me tuer moi & mes gens?

Le Pere. Mais il n'étoit pas bien décidé encore, ſi c'étoit éffectivement l'intention de *Montezume*. On le ſoupçonnoit ſeulement.

Fré-

Frédéric. Eh bien, je m'en ferois auparavant bien informé.

Le Pere. Sans doute, ç'auroit été le parti le plus prudent. —

Pierre. A présent à moi, cher Père?

Le Pere. Toujours de fuite l'un après l'autre.

Pierre. Je me ferois rendu maitre de la perfonne de *Montezume*, & je l'aurois à la vérité traité convenablement, mais je ne l'aurois mis en liberté, que lorsque je n'aurois plus rien eu à craindre de lui.

Le Pere. *(lui touchant la tête.)* Cette idée eft-elle vraiment venue de là, ou —

Pierre. *(riant.)* Non, cher Père; il faut que je l'avoue: lorsque j'étois encore chez mes parents, je lus un jour quelque chofe de cette hiftoire.

Le Pere. Alors cela eft aifé à comprendre: — Cependant nous la regarderons comme fi tu l'avois trouvée toi-même; je continue ce fut donc là, mes enfants, ce que l'entreprenant *Cortez* avoit réfolu: il vouloit faire prifonnier le puiffant *Montezume*, dans fa ville

 capi-

capitale, au milieu de beaucoup de milliers de ses sujets, qui presque l'idolatroient. Dites, avez-vous jamais entendu parler d'un éxemple d'audace, qui puisse être comparé à celui là ?

Chrétien. Non, cela surpasse tout !

Le Pere. Après donc qu'il eut formé ce hardi projet & qu'il eut été approuvé de tous les chefs : on procéda aussitôt à son éxécution. Toute l'armée Espagnole fut mise sous les armes dans la Cour fermée de leur quartier, pour être prête au premier signal, à voler au secours de leur Général. Quelques petits détachements furent placés dans les rues, qui aboutissoient au palais de *Montezume*, & on savoit qu'on n'y feroit aucune attention, parcequ'on étoit déja accoutumé, de voir en tout tems aller les Espagnols armés. Lorsque l'heure fut venue, où *Cortez* avoit coutume d'aller faire sa cour à l'Empereur, il se rendit à son palais avec cinq de ses officiers & trente hommes des plus braves de son armée. Cela ne donna aucun soupçon, parcequ'on étoit déja accoutumé à voir ce cortège militaire.

Cor-

Cortez fut, comme à l'ordinaire reçu avec refpect, & introduit auffitôt dans l'appartement de *Montezume* avec fes officiers & fes interprêtes. Les Domeftiques fe retirèrent; & la fcène commença. *Cortez* fe plaignit de la perfidie de *Qualpopoca*, d'un air qui exprimoit le plus grand mécontentement de ce qu'en tems de paix & contre le droit des gens il avoit ainfi attaqué fes troupes & fes alliés & de ce qu'uniquement par cruauté & foif de fang il avoit tué un Efpagnol prifonnier & avoit envoyé fa tête en fpectacle dans le pays. Il ajouta, que le bruit public, le faifoit lui-même, lui *Montezume*, auteur de cette affreufe injuftice; qu'en conféquence il fe voyoit forcé, d'éxiger une fatisfaction pour l'affront qu'on avoit fait par là, à fon maitre le plus grand prince de l'univers.

Ce difcours effraya fi fort *Montezume*, qu'il en pâlit; mais il jura fur ce qu'il y avoit de plus facré, qu'il n'avoit pas la moindre part à ce défagréable événement. Pour preuve de fon innocence, ajouta-t-il, il vouloit auffitôt

donner ordre, d'arrêter *Qualpopoca* & ſes complices & les faire conduire à *Mexico*.

A cette propoſition *Cortez* reprit un viſage amical & aſſura, que lui pour ſa part, il ſeroit parfaitement content de cette ſeule explication; mais que pour la ſatisfaction de ſes ſoldats extrêmement aigris, il falloit quelque choſe de plus. Qu'on ne pourroit jamais leur perſuader, qu'une action ſemblable fut arrivée à l'inſçu & ſans l'approbation de l'Empereur, à moins qu'il ne ſe réſolut, à donner une preuve publique de ſa confiance & de ſa ſincère amitié pour eux. Mais que cette preuve, ſur laquelle il inſiſtoit, étoit, de vouloir bien paſſer quelques jours dans leur quartier, où il ſeroit ſervi avec toute la vénération due à ſa perſonne ſuprême.

A cette demande éxtraordinaire *Montezume* fut hors de lui-même d'étonnement & de colère. Il ne pouvoit parler & reſtoit là immobile comme un therme, tandis que *Cortez* continuoit, de lui repréſenter, que cette prière de ſes ſoldats ne contenoit rien d'indécent, puisque le quartier qui leur avoit été aſſigné étoit

un de ſes palais, où d'ailleurs il àvoit coutume de paſſer quelques jours. Enfin *Montezume* revint de ſa ſurpriſe & recouvra la parole pour exprimer ſon reſſentiment.

„Un ſouverain de l'Empire du Mexique, dit-il avec une dignité affectée, n'avoit pas coutume de ſe rendre volontairement en priſon; & quand il ſeroit même capable, de s'abaiſſer de la ſorte: ſes ſujets ne ſouffriroient pourtant jamais qu'on lui fit un tel traitement.“

Cortez, qui n'auroit employé la violence qu'à regret, uſa tantôt des paroles les plus flatteuſes tantôt de menaces, pour l'engager à conſentir à ſa demande: mais en vain! enfin, après trois heures de conteſtation, *Velasquez de Leon*, officier Eſpagnol, jeune homme ardent, à qui la patience étoit échappée, s'écria avec des geſtes menaçants: „à quoi bon tant de façons! emparons-nous en par force ou qu'il périſſe à nos pieds!“ *Montezume* déſira ſavoir, ce que cet homme en colère avoit dit, & *Marine* contenta ſa curioſité, en ajoutant, qu'elle trembloit pour ſa vie, s'il ne ſe rendoit

dans le moment. Cela abattit tout d'un coup le courage du malheureux Prince; il vit, qu'il étoit au pouvoir de ces hommes puiſſants, & qu'il avoit à craindre la dernière extrêmité, s'il oſoit, leur réſiſter plus longtems. Il ſe ſoumit donc à ſon ſort; & ſautant à bas de ſon ſiége, il dit à *Cortez:* qu'il ſe fioit à ſes aſſurances, & qu'il conſentoit d'aller avec lui.

Auſſitôt ſur ſon ordre furent mandés les premiers de l'Empire, à qui il apprit lui-même, que pour des raiſons importantes il trouvoit bon, d'aller demeurer quelques jours chez ſes hôtes. Ceux-ci furent bien étonnés d'une réſolution ſi inattendue & ſi dangereuſe; mais ils n'oſèrent pourtant pas, oppoſer la moindre raiſon à la volonté de leur ſouverain abſolu. On alla donc chercher la chaiſe à porteur, & le malheureux Monarque fut emmené comme un priſonnier, par ſes propres gens, il eſt vrai, mais éſcorté de la garde Eſpagnole.

A peine le bruit de ſon enlèvement fut-il répandu dans la ville, que les rues fourmillèrent de gens, dont l'air & les geſtes exprimoient le trouble & l'effroi. Quelques-uns crioient,

crioient, d'autres pleuroient, d'autres ſe jettoient à terre, comme des gens, accablés ſous le poids d'un chagrin inexprimable. Mais *Montezume* tâcha de les tranquilliſer, il prit un viſage gai & riant, leur fit ſigne de la main en les aſſurant, qu'il n'étoit pas priſonnier, mais qu'il alloit de ſon propre mouvement paſſer quelques jours chez ſes hôtes, & ſe divertir avec eux. Cette aſſurance les tranquilliſa en quelque façon; les Eſpagnols avançoient toujours ſans empêchement avec leur illuſtre priſonnier, & arrivèrent heureuſement dans leur quartier.

Là *Montezume* choiſit lui-même la chambre, qu'il vouloit habiter, & les Eſpagnols, ſelon l'ordre de leur Général, l'y ſervirent avec le plus profond reſpect. Dès qu'il ſe fut repoſé, il envoya quelques-uns de ſes officiers dans les rues, pour faire rentrer le peuple, & lui ordonner ſous peine de la vie, d'être tranquille, lui réitérant les aſſurances, que c'étoit lui-même, qui de ſon propre mouvement s'étoit réſolu, à paſſer quelques jours chez ſes amis.

Après quoi il envoya en présence de *Cortez* quelques Capitaines de sa garde vers *Qualpopoca*, pour l'amener lui, & les autres Capitaines de son armée ses complices, prisonniers à *Mexico.*

Cependant *Cortez* se donna toutes les peines possibles, pour rendre au malheureux Empereur sa captivité supportable. Non seulement ses officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, mais aussi les plus considérables de l'Empire, avec la précaution cependant, de n'en pas laisser entrer un trop grand nombre à la fois, sous prétexte d'éviter la confusion. *Montezume* lui-même continua, d'affecter un air gai, pour tenir au moins caché à ses sujets, la honte dont il étoit couvert; il traitoit même ses geoliers les Espagnols, avec une amitié & une générosité, qui devoient confirmer tout le monde dans l'opinion, qu'on ne lui avoit donné aucun sujet de mécontentement.

Cependant *Qualpopoca*, son fils & cinq de ses Capitaines furent amenés à la fois. *Montezume*, qui soutenoit toujours, n'avoir en aucune

cune part à ce qu'ils avoient fait, laiſſa aux Eſpagnols la connoiſſance de leur délit & le ſoin de leur faire ſubir une punition proportionnée à leur crime. *Cortez* aſſembla donc un conſeil de guerre; les malheureux furent amenés; ils ſe reconnurent coupables d'avoir violé le droit des gens, & furent condamnés — à être brulés vifs. Par une fidélité rare envers leur malheureux maitre, ils avoient conſtamment nié jusqu'alors, qu'ils euſſent reçu ordre de faire ce qu'ils avoient fait: mais dès que leur terrible arrêt de mort leur eut été annoncé ils perdirent courage, & ils affirmèrent alors, ce qu'ils avoient nié auparavant. Mais *Cortez* ne voulut pas les entendre d'avantage, & les fit conduire dans le moment au ſupplice.

Vous vous étonnez avec raiſon, mes enfants, de l'audace inouie, avec laquelle *Cortez* au milieu de la capitale bien peuplée d'un monarque, dont la puiſſance n'étoit rien moins que mépriſable, s'eſt d'abord rendu maitre de ſa perſonne, & arrogé enſuite une jurisdiction, qui ne peut convenir qu'à la ſeule puiſſance légis-

législative d'un pays. Mais ſuſpendez encore un peu votre étonnement, pour entendre quelque choſe, qui va vous jetter dans une bien plus grande ſurpriſe.

Exactement, comme ſi on avoit réſolu, de porter au plus haut degré l'affront fait à ce prince humilié & la mocquerie de toute ſa puiſſance précédente, *Cortez*, en préſence du peuple & de ſa pleine autorité, fit vuider un grand Arſenal de *Montezume*, où l'on conſervoit une grande quantité de javelots, de boucliers, & d'autres attirails de guerre, pour en dreſſer un bucher & y faire brûler ceux, qui vraiſemblablement ne s'étoient rendus coupables d'autre crime, que de celui d'avoir éxécuté, ce qui leur avoit été ordonné par leur légitime ſouverain. Enfin tout étoit prêt; ces armes amaſſées depuis longtems pour la défenſe de l'Empire étoient entaſſées les unes ſur les autres; une quantité innombrable de ſpectateurs interdits ſe tenoient là ſans ſavoir, ce qu'ils devoient penſer ou dire de tout ce qu'ils voyoient, & les malheureuſes victimes furent amenées.

Dans

Dans le même moment — à préſent, mes enfants, votre étonnement va être au comble — *Cortez* accompagné de quelques officiers & d'un ſoldat, portant des fers, alla tout droit à la chambre de *Montezume*. Il s'approcha du prince effrayé & d'un air furieux il lui dit ces paroles foudroyantes: „que les Criminels avoient déclaré, que lui, *Montezume* lui-même, étoit la cauſe de la méchante action, qu'ils avoient commiſe. Qu'en conſéquence la juſtice éxigeoit auſſi, qu'il fut puni de ce crime.“ A peine eut-il fini ces mots, qu'il tourna le dos à ce prince interdit, & tombé du faîte de ſa grandeur, & le ſoldat lui attacha des fers honteux. — Eh bien, mes enfants, que dites-vous de cela?

Tous. *(hors d'eux mêmes.)* C'eſt abominable!

Le Pere. Le pauvre *Montezume* étoit comme anéanti. Muet, interdit, & ſans ſentiment, il laiſſa faire, ce que d'ailleurs il ne pouvoit pas empêcher. Enfin il éclatta en plaintes & en gémiſſements, s'attendant, qu'on alloit le conduire lui-même à l'échaffaut.

Mais

Mais le plus touchant de cette ſcène, étoit la conduite de ſes fidèles ſerviteurs, qui avec une douleur muette tombèrent à ſes pieds, & les arroſèrent de leurs larmes. Ils ſoutenoient ſes fers, pour en alléger le poids & fouroient entr'eux & la peau des morceaux d'une étoffe molle, pour que ſes membres prophanés ne ſentiſſent point la preſſion des fers. C'étoit-là un ſpectacle, capable de tirer des larmes de compaſſion du ſpectateur même le plus dur.

L'éxécution étant finie *Cortez* revint; il s'approcha de *Montezume* d'un air amical & lui dit: „que la juſtice étoit à préſent ſatisfaite, & que parconſéquent ſon crime étoit auſſi effacé;" & en diſant ces mots il ordonna, qu'on lui ôtât ſes fers. Maintenant l'ame du Monarque humilié paſſa ſubitement de la plus profonde douleur à l'excès de la joye. Il ne ceſſoit, d'embraſſer ſon perſécuteur & de lui donner les aſſurances les plus vives de ſa reconnoiſſance pour la délivrance qu'il obtenoit. Le Malheureux! dans l'excès de ſa joye il ſembloit avoir oublié, que celui, qui lui faiſoit

ôter

ôter ſes fers, étoit le même qui les lui avoit fait mettre auparavant.

Jean. Il y a déja longtems, que je ſonge à ce qui peut avoir engagé *Cortez*, à ſe jouer ainſi du malheureux *Montezume*? Seroit-ce pure méchanceté?

Le Pere. Cela n'eſt pas facile à découvrir. Peut-être ſon deſſein étoit-il, d'étourdir tellement l'ame déja faible de *Montezume* par ſa hardieſſe & des mauvais traitements réitérés, qu'elle ne fut plus ſuſceptible d'aucune réſolution hardie.

Il y réuſſit parfaitement; l'ame de *Montezume* étoit tout à fait énervée, & la ſureté & la puiſſance des Eſpagnols à *Mexico* ſemblèrent alors établies ſur un pied ſolide. Mais cela ne ſuffiſoit pas encore au prévoyant *Cortez*. Il penſoit toujours à un moyen, de ſe procurer un chemin libre pour ſortir de cette ville, où il étoit enfermé comme dans une Isle, & qui fut toujours en ſa diſpoſition, ſi même il prenoit fantaiſie aux Mexicains, de rompre les ponts des digues qui conduiſoient à la ville. Dans ce deſſein il parloit ſouvent à

Mon-

Montezume de la ſingulière conſtruction des vaiſſeaux Européens, pour lui inſpirer le déſir, de voir lui-même ces admirables bâtiments. Il en vint à bout; *Montezume* fut extrêmement curieux, de voir un tel vaiſſeau, & *Cortez*, s'engagea, à lui procurer ce plaiſir. Sur l'ordre de l'Empereur on envoya à *Vera Crux* un nombre ſuffiſant de porte-faix, pour en apporter les débris des vaiſſeaux Eſpagnols qui y étoient conſervés; d'autres furent envoyés dans les forêts, pour abattre le bois néceſſaire: & dans peu de tems les charpentiers Eſpagnols eurent bâti deux brigantins, ſur lesquels on promenoit quelque fois le monarque priſonnier, à ſa grande ſatisfaction. Mais *Cortez* ſe ſervoit de ces promenades, pour prendre connoiſſance de la ſituation du lac & de tous les environs; connoiſſance qui lui fut bien utile dans la ſuite.

Et alors cet eſprit entreprenant continua, à marcher d'un pas hardi, à l'entier aſſerviſſement du peuple Mexicain. Il envoya par tout le pays quelques-uns de ſes officiers, tant pour connoître la grandeur & l'état de chaque province,

vince, que pour remarquer les lieux, où ſe trouvoient l'or & l'argent. Il ſçut auſſi perſuader à *Montezume* tantôt ſous un prétexte, tantôt ſous un autre, de renvoyer les plus ſages & les plus courageux de ſes officiers, pour leur en ſubſtituer d'autres de la ſtupidité & de la poltronnerie desquels les Eſpagnols avoient peu à craindre. Enfin il fit, à ce monarque humilié de tant de manières, la dernière propoſition affligeante, qui devoit achever d'abaiſſer ſon orgueil; c'étoit, de ſe reconnoître publiquement vaſſal du Roi d'Eſpagne & de s'obliger, à lui payer un tribut annuel, pour marque de ſa dépendance.

Que pouvoit faire l'infortuné *Montezume?* ſa liberté, ſa vie même étoit dans les mains de *Cortez*; il ſe voyoit donc obligé, d'accorder patiemment chaque demande, quelque chagrinante qu'elle put-être.

On aſſembla donc les premiers de l'empire. *Montezume* lui-même leur rappella la prophétie qui leur étoit connue, qui avoit alors

ſon accompliſſement, & là-deſſus il déclara, que dès à préſent il vouloit dépendre lui & tout ſon empire du grand Roi de l'orient, à qui la ſouveraineté appartenoit, ſelon l'ordre de leur père commun. A ces mots les larmes lui vinrent aux yeux, ce qui prouvoit aſſez clairement, combien ce ſacrifice coutoit cher à ſon cœur. Il s'éleva un murmure confus dans l'aſſemblée des Mexicains; l'étonnement & le chagrin étoient ſur tous les viſages & on paroiſſoit diſpoſé à ſoutenir par la force les droits lézés de la nation & de ſon ſouverain. Mais *Cortez* ſçut appaiſer ce mouvement avant qu'il éclatât, en aſſurant, que l'intention de ſon maitre, n'étoit pas d'enlever l'empire de *Montezume*, mais qu'il ſe contentoit d'en être le protecteur. Cette aſſurance & l'éxemple de l'Empereur, qui ſe ſoumettoit volontairement appaiſèrent les eſprits; & là-deſſus on procéda ſans empêchement à toutes les cérémonies, que les Eſpagnols trouvèrent bon de préſcrire, pour rendre publique & ſolemnelle la ſoumiſſion de *Montezume*. Ce prince confirma ſon hommage au Roi d'Eſpagne par un nou-

nouveau présent considérable & somma les Caciques de tout le pays, d'en faire autant.

VINGT-NEUVIÈME RÉCIT.

Le Pere continua:

On voulut maintenant procéder au partage des trésors amassés. *Cortez* fit fondre en lingots, tout ce qu'on avoit amassé de grains d'or & d'ornements, & on trouva, que le poids en montoit à six cent mille *Marcs*.

Thieri. Marc argent de Lubeck ou de Dannemarc? (*)

Le Pere. Ni l'un ni l'autre! quand il est question d'un Marc d'argent: on n'entend pas la

(*) Un Marc argent de Lubeck monnoye de compte, dont-on se sert dans le Holstein, vaut seize sous, & fait environ neuf bons gros. Un Marc de Dannemarc au contraire ne vaut que la moitié.

la monnoye qui a cours ici à *Hambourg* ou en Dannemarc, qui porte ce nom; mais on entend un poids de huit onces ou demi-livre. Six cent mille Marcs font donc trois cent mille livres. — Mais l'argent ne ſe monta qu'à cinq cents Marcs ou deux cent cinquante livres.

Théophile. L'or eſt-il donc au *Mexique* plus commun, que l'argent?

Le Pere. A préſent non; mais je vais te dire, pourquoi alors les Mexicains avoient plus d'or que d'argent. On trouve ſouvent l'or pur, mais pas ſi ſouvent l'argent. Tu ſais pourtant, ce que veut dire or & argent purs?

Théophile. O oui! quand on le trouve déja tout à fait net & ſans aucun autre mélange.

Le Pere. Fort bien. Ordinairement on tire l'argent de la terre comme le métal, & il faut d'abord par le moyen du feu le purifier des matières hétérogènes qui y ſont amalgamées. Mais cet art étoit entiérement inconnu aux Mexicains. Ce qu'ils poſſédoient d'or & d'ar-

d'argent, la nature elle même l'avoit purifié & ils n'avoient qu'à le recueillir. Mais dans cette recherche même qui se faisoit dans le sable des rivières & dans la terre des mines d'or qu'on lavoit, ils ne travailloient qu'avec assez de négligence, parceque ce métal n'avoit pas chez eux la valeur, que nous y avons attachée chez nous. Ils ne s'en servoient, qu'à faire toutes sortes d'ornements, & pour cela ils ne se donnoient pas non plus grande peine, à le chercher. Et ce fut aussi la raison, pour la quelle la quantité, qu'on put amasser de ce métal & qui lavoit alors être partagée, ne fut pas à beaucoup près égale à la Cupidité des Espagnols.

Cortez fit cinq parts de tout le trésor. La première fut destinée au Roi d'Espagne; la seconde il la prit pour lui, comme Général, selon la coutume une fois introduite; la troisième fut réservée pour servir de dédommagement à ceux qui avoient supporté les frais de l'équipement pour l'entreprise, & les deux autres cinquièmes furent partagés entre toute l'armée. Ainsi la part de chaque soldat ou Ma-

telot, ne fut pas aussi considérable, qu'on s'y étoit attendu. & cela occasionna un murmure général. Mais *Cortez* céda aussitôt, une partie de ce qui lui étoit échu de droit, à l'avidité insatiable de ses gens, & leur mécontentement fut appaisé.

L'infortuné *Montezume* avoit, comme nous l'avons entendu, accédé à toutes les demandes de son persécuteur, quelques dures qu'elles eussent été: ce ne fut qu'à l'égard d'une seule qu'on le trouva ferme & inébranlable jusqu'à l'admiration. Ce point regardoit sa croyance & celle de ses peuples au sujet de laquelle ni flatteries ni menaces ne purent le faire changer de sentiment. Envain *Cortez*, avec tout son zèle de réligion, avoit employé plusieurs fois toute son éloquence, pour lui faire comprendre ce que le culte de ses idoles, avoit d'insensé & d'affreux, & pour lui recommander la doctrine douce de la réligion chrétienne: il resta sans cesse inébranlable & l'entretien se termina toujours par la prière, qu'on lui épargnât des demandes de cette espèce.

En-

Enfin *Cortez* se facha si fort, qu'il résolut d'attaquer le culte idolatre des Mexicains non plus par des paroles, mais par l'épée. Dans l'instant il conduisit ses troupes au principal temple, dans le dessein de renverser les idoles & de détruire tout, ce qui avoit rapport à leur culte. Mais il trouva à son grand étonnement le nombreux clergé sous les armes, prêt à verser la dernière goute de son sang pour la défense des idoles; il vit, qu'une grande troupe de Mexicains armés s'avançoient pour les secourir, & s'apperçut bien ainsi, que son zèle pour cette fois étoit allé trop loin. Il se contenta donc de mettre à la place d'une idole qu'il avoit précipitée de sa niche, l'image de la Vierge Marie, & de remettre à un tems plus convenable son projet insensé de conversion.

Cette aventure ouvrit tout d'un coup les yeux aux Mexicains. Ils virent alors, ce qu'ils avoient à redouter de l'insolence de ces étrangers si révérés auparavant: & ils commencèrent, à penser au moyen, ou de les chasser ou de s'en débarrasser. Les prêtres & les prin-

cipaux de la nation, qui alors en plus grand nombre, qu'auparavant, avoient des entretiens ſecrets avec l'Empereur priſonnier, crioient à la vengeance pour l'offenſe faite à leurs Dieux; & le ſort de *Montezume* n'en fut que plus critique & plus dangereux. A quoi devoit-il ſe réſoudre? de quel côté ſe tourner? du côté de ſes ſujets? mais il couroit alors le danger, d'être égorgé par ſes perſécuteurs, entre les mains desquels il ſe trouvoit. Du côté de ſes oppreſſeurs mêmes? mais il devoit craindre la révolte de tout ſon empire, & qu'avoit-il à eſpérer de ſes prétendus amis? il pouvoit en juger par la conduite, qu'ils avoient tenu jusqu'alors envers lui. Pendant longtems ſon ame indéciſe pencha tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme un faible roſeau agité du vent: enfin il prit courage, & réſolut de prendre un milieu, que ſa prudence lui ſuggéra comme le plus ſur.

Dans ce deſſein il fit venir *Cortez*. Celui-ci, à qui les entretiens ſecrets de ſon priſonnier avec les prêtres & les principaux de la nation; avoient déja donné quelque ſoupçon, eut

eut la précaution de ſe faire accompagner par douze de ſes gens les plus courageux. Ses ſoupçons augmentèrent, en entrant dans l'appartement de *Montezume* & en remarquant ſur ſon viſage un ſérieux & un air ſombre qu'il n'y avoit jamais apperçus. Il fut bien plus ſurpris encore, lorsque *Montezume* le prenant par la main, & le tirant à l'écart lui dit d'un ton de maitre & presque menaçant: „que puisque le but pour lequel ſon maitre l'avoit envoyé, étoit maintenant rempli; il eſpéroit auſſi qu'il hâteroit ſon départ.“

Ce diſcours inattendu, & encore plus l'air ſombre & le ton réſolu qui l'accompagnoient, engagea le Général, à ſe tourner vers un de ſes gens, pour lui donner l'ordre ſecret, de faire mettre dans le moment tout ſon monde ſous les armes. Enſuite reprenant toute ſa fermeté, il ſe retourna vers le monarque d'un air indifférent & lui répondit: que lui-même ne déſiroit rien plus ardemment, que de retourner bientôt dans ſa patrie. Mais que ſes vaiſſeaux ayant été détruits, comme on le ſa-

 voit.

voit. Il lui falloit auparavant en faire bâtir d'autres, & qu'il prioit, qu'on lui accordât pour cela les ſecours néceſſaires.

Montezume ne put cacher l'excès de ſa joye à cette réponſe inespérée. Il ſauta au cou du Général, le combla de careſſes & l'aſſura, que cette déclaration ſuffiſoit pour ſatisfaire ſes Dieux & ſes ſujets, qui inſiſtoient également ſur le départ des étrangers. Ces paroles apprirent à *Cortez* les vraies diſpoſitions des prêtres & du peuple avec une certitude qui l'inquiéta, & il ſe crut dans la néceſſité de détourner le péril, qui le menaçoit, lui & la réuſſite de ſon entrepriſe, en continuant de déguiſer ſes intentions. Dans ce deſſein il donna hautement l'ordre de bâtir des vaiſſeaux, mais en ſecret il commanda à ſes charpentiers, d'en retarder l'achêvement, autant que poſſible, par toutes ſortes d'obſtacles controuvés, dans l'eſpérance, que pendant ce tems-là le renfort, qu'il attendoit d'Eſpagne, arriveroit peut-être.

Mais,

Mais, comme ſi la punition du ciel avoit dû ſuivre auſſitôt ce procédé malhonnête; il arriva d'abord après un événement, qui plongea tout à coup *Cortez* dans la ſituation la plus déſeſpérée. *Montezume* lui fit dire de venir promptement lui parler & lui montra un tableau ſelon la manière Mexicaine ſur du coton blanc, qui repréſentoit dix huit vaiſſeaux Européens Cette peinture venoit d'être apportée à l'Empereur par ſes coureurs avec la nouvelle, que ces vaiſſeaux repréſentés étoient à l'ancre ſur ſes côtes.

Cortez fut transporté de cette nouvelle, car il ſe flattoit de l'eſpérance, que ces vaiſſeaux lui apportoient le renfort attendu d'Eſpagne avec la confirmation de la Cour à ſa nomination de commandant des pays qu'il avoit découverts. Mais quelle ne fut pas ſa conſternation, lorsque quelques jours après il apprit de *Sandoval*, Gouverneur actuel de *Vera Crux* la nouvelle très-accablante, que l'eſcadre arrivée avoit été équipée par *Velasquez* uniquement, pour venir le prendre priſonnier lui & ſes

ſes partiſans, & leur faire faire leur procès à *Cuba*, comme des traitres dignes de punition. Ecoutez, mes enfants, de quelle maniere *Velasquez* avoit appris leur demeure.

Cortez envoya, comme nous ſavons, un de ſes vaiſſeaux en Eſpagne, pour y porter les échantillons qu'il avoit amaſſés des richeſſes du Mexique, & en même tems pour obtenir la confirmation royale à ſa nomination de Gouverneur de ces pays. *Montejo* & *Portocarrero*, Commandants de ce vaiſſeau, reçurent l'ordre exprès, de ne pas toucher à l'Isle de *Cuba*, dans leur trajet. Ils devoient au contraire laiſſer cette isle à droite, autant qu'ils pourroient, & tourner la pointe de la Floride (voyez ici ſur notre première carte!) par le *Canal de Bahama*; c'eſt ainſi qu'on nomme le paſſage entre la *Floride* & les *Isles de Bahama*. Mais *Montejo*, qui avoit des poſſeſſions à *Cuba*, oublia ſon devoir, jusqu'à négliger l'ordre de ſon Général, pour avoir le plaiſir, de viſiter ſon bien de campagne, avant de Cingler vers l'Eſpagne. A peine eut il paru à la côte,

que

que *Velasquez* en fut averti. Celui-ci, qui depuis le départ de notre *Cortez* avoit été tourmenté des plus violents reſſentiments de colère, de répentir & de jalouſie, fit partir dans le moment deux vaiſſeaux bien armés, pour s'emparer du vaiſſeau de *Cortez* & de tout l'équipage. Heureuſement ils furent encore avertis à tems; ils furent aſſez heureux, pour s'échapper, & ils continuèrent leur route vers l'Eſpagne ſans empêchement.

C'eſt alors que la colère de *Velasquez* s'enflamma. Il réſolut d'équiper une puiſſante flotte, pour faire chercher *Cortez* en quelqu'endroit qu'il put être & ſe le faire amener pour aſſouvir ſur lui ſa vengeance. Pendant qu'il étoit occupé de cet équipement, il reçut d'Eſpagne la nouvelle, que le vaiſſeau, qui lui étoit échappé, y étoit heureuſement arrivé, & en même tems il fut bien informé du lieu où étoit *Cortez* & du ſuccès qu'il avoit eu jusqu'alors dans ſon expédition.

Alors on redoubla d'ardeur dans l'équipement de la flotte. Elle étoit compoſée de dix

huit

huit vaiſſeaux, ayant à bord huit cents hommes de pied, quatre vingt cavaliers, & douze canons; & c'étoient là des forces vraiment formidables pour ce tems-là & cette partie du monde, ſupérieures de moitié à celles de *Cortez*.

La flotte étant prête, on en donna le commandement à *Narvaez*, brave à la vérité, mais emporté & irréconciliable, avec le titre de ſous Gouverneur des pays découverts par *Cortez*. Et c'étoit de lui, dont on venoit d'apprendre la nouvelle de l'arrivée imprévue.

Et maintenant repréſentez-vous un peu la ſituation périlleuſe de notre héros, qui devenoit encore plus critique de jour en jour. Devoit il hazarder, de marcher à la rencontre, d'une armée d'Européens, deux fois plus forte, que la ſienne? Mais autrement il falloit abandonner *Mexico*, il falloit renoncer à tous les avantages, qu'il avoit acquis par tant de peines & de dangers; mais comment pouvoir eſpérer, de vaincre un ennemi, qui lui étoit égal en courage, & dans la connoiſſance de la

guerre

guerre & des armes, beaucoup ſuperieur en nombre & dont les forces étoient encore toutes fraiches? devoit-il l'attendre à *Mexico?* C'étoit ſe mettre pleinement dans le péril, d'être attaqué à la fois, par deux ennemis également formidables, car il étoit plus que vraiſemblable, qu'auſſitôt que les Mexicains remarqueroient, qu'il étoit en danger, ils prendroient les armes contre lui. Ou enfin devoit-il ſe rendre volontairement, pour ſe voir juger par un homme, dont la colère bouillante, étoit altérée de ſon ſang? dans ce cas là ſa perte étoit inévitable. Mais que faire donc?

Dans cette incertitude il recevoit tous les jours de nouveaux avis, dont les uns étoient encore plus inquiétants, que les autres. Il apprit, que quelques-uns de ſes ſoldats étoient paſſés du côté de *Narvaez*, & l'avoient inſtruit de tout ce, qui lui étoit utile de ſavoir. Il fut informé, que *Narvaez* avoit fait publier: „que *Cortez* & toute ſa troupe étoient des traitres, qui, à l'inſçu & ſans l'ordre de leur monarque, avoient entrepris, de ſoumettre les

Mexi-

Mexicains; que lui & ſon armée étoient envoyés, afin de réprimer les injuſtices de cette canaille fugitive, les charger de fers, & les emmener enſuite pour recevoir la punition, que méritoit l'enormité de leurs crimes, qu'en conſéquence il invitoit amicalement *Montezume* ſi maltraité par eux, qu'il invitoit toute la nation offenſée, à faire cauſe commune avec lui, pour l'aider à ſe rendre maitre de cette troupe de brigands. "

On s'imaginera aiſément combien cette nouvelle dut être agréable aux oreilles de *Montezume* & de ſes ſujets déja irrités apparavant! auſſi leur joye & leur empreſſement, à préter la main à *Narvaez*, n'étoient que trop viſibles. Une ſeule choſe les embaraſſoit, & les engagea, à ne pas encore montrer par des hoſtilités l'envie qu'ils avoient de ſe défaire de ces odieux étrangers. C'étoit la contenance de *Cortez* lui-même dans tout ceci. L'ame forte de cet homme avoit tant d'empire ſur ſon extérieur, qu'on ne put pas même remarquer en lui le moindre ſigne d'inquiétude ou

de

de chagrin, quelques grandes & accablantes que dussent être les inquiétudes, que lui causoit nécessairement la vue de sa situation dangereuse. De l'air le plus serein & le plus assuré il démentit les bruits que *Narvaez* avoit fait courir, & protesta que les Européens qui venoient d'arriver étoient ses amis, sujets d'un seul & même souverain, & que dans peu on le verroit lui & son armée partir avec eux en paix & en amitié Mais quelque confiant & assuré que *Cortez* parut à l'extérieur: il n'en étoit pas moins agité intérieurement de trouble & d'inquiétude. Il employa toute la sagacité, dont il étoit capable, à examiner les mesures, qu'il pouvoit prendre; & après avoir tout bien pesé: il prit une résolution, que lui inspirèrent également son discernement & son courage. Il résolut d'abord de faire une tentative, pour engager *Narvaez* à un accord à l'amiable, & si cela ne réussissoit pas, de lui résister ensuite courageusement.

Il fit donc cette tentative, mais elle fut inutile. Le fougueux *Narvaez* ne voulut entendre à aucun accommodement, parcequ'il

regardoit comme une chofe aifée, de fe rendre maitre de *Cortez* & de fa petite armée. Il ne refta donc à celui-ci d'autre parti, que celui de fe défendre de fon mieux, & c'eft auffi à quoi il fe prépara, il nomma *Alvarado*, brave officier honoré particulièrement des Mexicains, commandant de *Mexico* & de cent cinquante hommes, qu'il avoit réfolu d'y laiffer, il leur ordonna le plus expreffément, de maintenir la paix & la tranquillité pendant fon abfence, & de témoigner tout le refpect poffible à *Montezume*, qui de fon plein gré avoit promis, de refter fous la garde des Efpagnols, jusqu'à ce que *Cortez* fut de retour.

Et maintenant le voilà, cet homme audacieux, prêt à marcher avec le petit refte de fon corps partagé au devant d'un ennemi, fi fupérieur en nombre & en même tems fi animé contre lui, que je ne puis m'empêcher, de craindre la fin de tout ceci. Nous l'accompagnerons; mais comme aujourd'hui nous ne pourrions aller bien loin avec lui: remettons le départ à demain matin.

TREN-

TRENTIÈME RÉCIT.

LE PERE.

Allons donc, mes enfants, accompagnons notre *Cortez*, dans une expédition qui pourroit bien être la dernière ſcène tragique du grand ſpectacle de ſa vie.

CHARLOTTE. Pauvre *Cortez!*

LE PERE. *Narvaez* s'étoit avancé jusqu'à *Cempoalla; Sandoval* avoit confié la Colonie de *Vera Crux* à la garde des Indiens ſes alliés; il tâcha avec ſa petite troupe de ſe réunir au Corps de *Cortez*, & celui-ci vola comme un trait à ſa rencontre. Enfin ils ſe joignirent, à douze miles de *Cempoalla*, & malgré cette réunion toute l'armée ne conſiſtoit qu'en deux cent cinquante hommes. Miſérable petite troupe! cependant l'ame ferme de ſon chef courageux étoit inébranlable. Et il perſévéra dans la réſolution qu'il avoit priſe, de marcher réſolument à l'ennemi.

Mais pour sa tranquillité & pour pouvoir se rendre témoignage, que quant à lui il étoit innocent du sang, qui alloit se répandre: il envoya encore deux fois pour traiter de la paix & engager de nouveau Narvaez à un accommodement amiable; mais il eut toujours le chagrin, de voir rejetter ses propositions avec hauteur & mépris. Oui, il apprit même, que cet ennemi irréconciliable dans la chaleur de sa colère avoit mis sa tête à prix, pour engager quelque traitre de son armée à le tuer. *Cortez* étoit trop assuré de l'amour & de la fidelité de ses soldats, pour que cette démarche si peu glorieuse de son ennemi pût l'effrayer.

Il s'avança au contraire courageusement vers *Cempoalla*. Il n'en étoit plus qu'à un mile, lorsque *Narvaez*, regardant cette hardiesse d'un ennemi qu'il méprisoit, comme un affront, qu'il devoit aussitôt laver dans son sang: résolut d'aller lui livrer bataille, & en conséquence il marcha à sa rencontre avec ses forces bien supérieures. Mais il tomba ce jour là une si grande quantité de pluie, &

Cor-

Cortez s'étoit placé ſi avantageuſement au delà d'un ruiſſeau qui s'étoit extrêmement enflé, que *Narvaez* trouva impoſſible de l'attaquer. Ses troupes qui n'étoient pas encore accoutumées aux fatigues de la guerre, & qui d'ailleurs auroient plus volontiers ſervi ſous *Cortez*, que ſous lui, murmuroient ſi haut, qu'il ſe vit contraint, de retourner vers le ſoir à *Cempoalla*.

Cortez, ſelon ſa manière de ſe réſoudre prompte & courageuſe, prit le parti ſubit à la vérité, mais pourtant bien réflechi, de finir toute la guerre dès la nuit même par ſa propre ruine ou par celle de ſon ennemi. Il ſe décida donc, de tomber à l'improviſte ſur l'ennemi, pendant l'obſcurité d'une nuit pluvieuſe; parceque l'orgueil négligent de *Narvaez* & la laſſitude de ſes ſoldats, qui n'étoient pas encore aguerris, lui faiſoient éſpérer, que cette nuit là probablement on ne ſeroit pas trop ſur ſes gardes. Il aſſembla donc ſa petite troupe; lui découvrit ſon deſſein, & trouva, à ſa grande ſatisfaction, qu'il n'avoit pas

 be-

besoin, de les exciter à une action si périlleuse puisque tous sans exception temoignèrent y être très-disposés. Il partagea donc sa troupe en trois corps; il donna le commandement de l'un à *Sandoval*, d'un autre à *Olid*, & notre *Cortez* lui-même se mit à la tête du troisième.

La nuit vint, & ce fut une des plus orageuses & des plus noires qui ayent jamais été. Le ruisseau enflé rendoit des sons aussi bruyants qu'un torrent impétueux, & il n'y avoit d'autre moyen d'arriver de l'autre côté, que de le passer à gué. Le danger de s'y noyer, étoit grand; mais pourtant beaucoup trop petit pour arrêter un moment des gens d'un courage aussi résolu. *Cortez* sauta le premier dans l'eau, & ses gens avec joye & confiance suivirent l'exemple d'un si brave commandant. Ils eurent de l'eau jusqu'au Cou; mais tous arrivèrent heureusement à l'autre bord.

Ils se mirent tout dégoutants d'eau, en ordre de bataille; & marchèrent vers *Cempoalla* dans le plus profond silence, armés d'une épée, d'un

d'un poignard & d'une longue pique à l'Indienne. Ils devoient ſe ſervir de cette dernière arme, c'étoit une précaution du Général prévoyant, contre la cavalerie de l'ennemi, parce qu'il avoit trouvé, qu'elle étoit ſurtout propre à cet uſage.

Ce que *Cortez* avoit prévu, arriva. *Narvaez* avoit été ſi négligent & ſi inſouciant, qu'il n'avoit poſé que deux ſentinelles. L'une fut ſurpriſe & faite priſonnière; l'autre au contraire s'en fuit & pouſſé par la crainte & l'effroi, il vola à la ville & donna l'alarme. Mais — le croirez-vous? — *Narvaez*, par une ſotte confiance ſur ſes forces & par un mépris encore plus inſenſé d'un ennemi, que pour plus d'une raiſon, il devoit regarder comme très-à craindre, alla jusqu'au point, d'expliquer le rapport de la ſentinelle qui donnoit l'alarme, comme une poltronerie provenue d'un cerveau dérangé & de trouver ridicule au ſouverain degré, de croire, que *Cortez* avec ſa poignée de monde oſât l'attaquer.

Cependant on entendit tout à coup l'effroyable cri de guerre, que jettoient *Cortez* & ses braves compagnons, en fondant comme un orage dans la ville, qu'ils remplirent de terreur & d'effroi. Trop tard enfin *Narvaez* reconnut son erreur, il s'arma alors en toute diligence. Il s'étoit logé lui & sa troupe dans un grand temple & dans ses environs; l'ennemi y fondit si rapidement & avec tant d'acharnement, qu'on ne put tirer sur lui qu'un seul coup de Canon. *Sandoval* qui commandoit l'avant-garde, s'y empara avec une force irrésistible de toute l'artillerie, & poussa jusqu'au haut de l'escalier l'ennemi, qui combattoit en desordre. Là commença un combat furieux & opiniâtre. *Narvaez*, qui étoit dans le temple animoit ses soldats par l'éxemple & les paroles, & *Sandoval* continuoit toujours de les pousser au haut de l'escalier. *Olid* le secondoit, & *Cortez* lui-même, oubliant dans ce moment, qu'il étoit Général, sauta hardiment à la tête des siens, & les anima d'une nouvelle ardeur.

Tout à coup il vint en idée à un ſoldat de *Cortez*, de jetter du feu ſur le toit du temple, qui étoit fait de roſeaux, auſſitôt il fut enflammé & *Narvaez*, ſe vit obligé, de faire une ſortie pour ne pas être brulé, il combattit donc à la tête des ſiens, pour ſe faire un paſſage; mais dans le moment il reçut dans l'œil un ſi terrible coup de la pointe d'une lance qu'il tomba à terre ſans connoiſſance. *Sandoval* ſe jetta ſur lui, on le traina comme mort au bas de l'eſcalier, on le chargea promptement de fers & on le porta en ſureté derrière la mêlée. Cependant le vainqueur triomphant jetta de grands cris de joye; & le parti dont le Général étoit priſonnier étoit au contraire dans une ſi grande conſternation, que ſa réſiſtance devint toujours plus faible & ſon entière défaite toujours plus certaine. *Cortez* ordonna de pointer les canons contre le temple & cria: qu'ils payeroient tous de leur vie une plus longue réſiſtance, qu'au contraire ceux qui ſe rendroient volontairement, obtiendroient leur pardon. Cette déclaration & une circonſtance particulière, qui arriva très-

à propos pour *Cortez*, engagea ce corps trois fois, plus nombreux que le ſien à mettre bas les armes & à ſe rendre au vainqueur.

Nicolas. Quelle étoit donc cette circonſtance?

Le Pere. La voici; les troupes de *Narvaez* apperçurent à travers les ténèbres épaiſſes de la nuit une quantité innombrable de petites lumières, qui reſſembloient à des mêches allumées. Cela leur fit croire, que *Cortez* alloit être ſoutenu par un grand corps d'arquebuſiers, parceque dans ce tems-là les armes à feu ne ſe tiroient pas, comme à préſent, par le moyen d'une pierre à fuſil, mais par des mêches allumées.

Conrad. Qu'étoient-ce donc que ces lumières?

Le Pere. As-tu déja vu des vers luiſants?

Conrad. O! oui, de petits inſectes volants, qui le ſoir dans l'obſcurité reſſemblent à du feu?

Le Pere. Justement cela! eh bien, c'étoient des vers luisants, qui en Amérique sont beaucoup plus gros, qu'ici, & que pour cela on pouvoit fort bien prendre pour des mêches allumées.

Charles. Mais ces gens étant là depuis un certain tems, devoient avoir vu plusieurs fois de ces Insectes?

Le Pere. Cela sans doute est très-vraisemblable; mais peut être qu'ils étoient trop inappliqués & trop négligents, pour y faire bien attention. Voilà un exemple mes Enfans, par lequel vous pouvez reconnoitre l'utilité du précepte important, qui se trouve sur notre tablette: que dans une chose qui s'offre à nous pour la première fois, ou que nous ne connoissons pas encore assez, quelque petite qu'elle soit, nous ne devons par passer sans l'examiner. Mais au contraire si le tems & l'occasion le permettent nous devons la Considérer avec soin, y réfléchir ou Consulter les gens sensés. C'est un grand moyen d'acquérir journellement de la raison & des connoissances utiles,

&

& la négligence de ce principe, fut la principale cause, qu'un corps considérable & bien armé, se laissa honteusement prendre prisonnier par une poignée d'audacieux aventuriers.

Cortez fit traiter les prisonniers avec la plus grande humanité. Il leur fit même des présents & laissa entièrement à leur disposition, de servir sous lui, ou de s'en retourner à *Cuba*. Touchés de cette bonté & d'une générosité, qui n'auroit pu être employée plus sagement, ils choisirent presque tous le premier parti, & l'heureux *Cortez* vit en même tems se dissiper les plus grands dangers, dont il ait jamais été menacé, & son petit corps grossi de huit cents soldats frais & bien armés, accroissement, qui sembloit élever au plus haut point, sa puissance déja considérable auparavant pour cette partie du monde.

Dèsque *Narvaez* fut revenu à lui, il faillit mourir de honte & de douleur en se voyant les pieds & les mains garottés, & au pouvoir d'un ennemi, qu'il avoit si fort méprisé. *Cortez* désira de le voir, mais sans être connu,

pour

pour ne pas avoir l'air, d'insulter à son malheur. Mais dèsqu'il mit le pied dans la chambre, le respect des soldats, qui étoient présents, le trahit; & le fier *Narvaez* se tournant de son côté lui dit: „Monsieur le Capitaine, vous avez sujet, de vous énorgueillir du bonheur, que vous avez eu de me faire prisonnier.“ Cet orgueil parut devoir être reprimé. *Cortez* lui répondit donc: „bon homme, tout, ce que Dieu fait, est bien fait; je vous assure, cependant je mets au rang de mes moindres actions & ma victoire & votre prise.“ Là-dessus il le fit bien enchainer & conduire à *Vera Crux* pour y être gardé.

A peine *Cortez* eut-il joui pendant quelques heures de la joye d'une victoire si prompte & si glorieuse: qu'il fut appellé à de nouveaux périls, qui pendant ce tems-là, semblables à un orage éloigné, s'étoient rassemblés dans un autre lieu. Il arriva un exprès de *Mexico*, avec la nouvelle désagréable, que les habitants de cette ville s'étoient entièrement révoltés contre les Espagnols, qu'il y avoit laissés, &

que

que ce n'étoit qu'avec peine qu'*Alvarado* se soutenoit contr'eux dans sa forteresse. *Montezume* lui-même avoit envoyé un de ses gens, pour prier *Cortez*, de hâter son retour, autant qu'il se pourroit, pour mettre fin à ce soulèvement.

Quant à la véritable cause de cette rupture & de ces hostilités, je ne suis pas moi-même en état, de vous la dire avec certitude, parceque je trouve trop léger & trop contradictoire, ce que nous rapportent à ce sujet les historiens, cependant l'opinion la plus vraisemblable pourroit bien être celle de ceux, qui prétendent, que la conduite insolente & violente des Espagnols restés à *Mexico* en est la cause.

Quoiqu'il ensoit le danger étoit si grand & si pressant, que *Cortez* n'eut pas un moment, à perdre, pour arriver à tems au secours de ses pauvres compatriotes, & il eut toutes les raisons, de s'estimer heureux, d'être quitte de *Narvaez* avant que cet incident facheux le rappellât à *Mexico*. Ayant donc, pour plus grande

grande fureté, compofé les équipages des vaif-feaux, de fes propres gens: il fe mit à la tête de fon armée, vraiment formidable alors & marcha dans la plus grande hâte par *Tlafcala* à la Capitale. Les fidèles *Tlafcalans* lui offrirent toutes leurs troupes: mais il fe contenta, de deux mille hommes, en leur témoignant fa fincère reconnoiffance pour la continuation de leur fidèle dévouement. Il avoit d'autant plus de raifon, de prifer la fidélité de ces alliés, qu'il avoit remarqué une altération fenfible dans les fentiments des habitants des autres contrées, qu'il fut obligé de traverfer. Partout régnoit la froideur & la retenue, & il ne trouva plus nulle part cet ancien empreffement de fournir fon armée de vivres. Il jugea de là, que les habitants de *Mexico* n'étoient pas les feuls mécontents, mais que la haine contre les Efpagnols & l'efprit de révolte s'étoient emparés de toute la nation.

C'eft-ce qui fit qu'il fe tint d'autant plus fur fes gardes dans fa marche jusqu'à *Mexico.* Mais fon bonheur & la ftupidité des Mexicains

cains rendirent cette précaution inutile. Car quoiqu'il n'y eut rien de si aisé, que de lui couper le chemin de *Mexico*, & d'en empêcher la sortie aux Espagnols qui s'y trouvoient, en rompant seulement les ponts de la digue: cependant les habitants de cette ville furent ou trop insensés ou trop poltrons pour cela. *Cortez* trouva ces ponts tels qu'il les avoit laissés, entiers & sans être gardés; de sorte que rien ne l'empêcha d'entrer avec son armée.

Mais que cette entrée étoit différente, de celle qu'il avoit faite, lorsqu'il fut reçu pour la première fois dans cette capitale! Il n'y avoit maintenant personne, pour le recevoir; personne, qui, comme autrefois, vint les admirer; personne, qui jettât un cri de joye: il régnoit un morne silence dans toutes les rues, elles étoient désertes & même aucun des gens *d'Alvarado* ne se montra, jusqu'à ce qu'on fut enfin arrivé au quartier Espagnol. C'est-là que des deux côtés on s'accueillit, avec empressement, & que l'on se prodigua les embrassements en faisant éclater la joie la plus

vive.

vive. *Alvarado* & ſes ſoldats étoient ravis, de ſe voir ſauvés ſi inopinément de la ſituation la plus dangereuſe; quant à *Cortez* & ſes compagnons, la tête leur tournoit de la double joye de leur victoire & de revoir leurs camarades, & il n'y eut pas jusqu'à *Montezume* même, qui étoit demeuré fidèle à ſa promeſſe, de ne pas quitter le quartier Eſpagnol, qui ne ſemblât prendre une part ſincère aux transports de ſes oppreſſeurs.

Cortez s'enquit alors de tout, ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence. Les Mexicains excités par la conduite imprudente & méchante des Eſpagnols qui étoient reſtés, avoient enfin pris les armes. Leur propre danger, ni celui de leur prince, priſonnier n'avoient pu les empêcher, de hazarder courageuſement aſſaut ſur aſſaut contre le quartier Eſpagnol, où *Alvarado* avec ſa petite troupe put à peine réſiſter à leurs attaques. Ils avoient brûlé les deux Brigantins, tué quatre Eſpagnols, & bleſſé un plus grand nombre. Les autres s'étoient tous attendu à leur ruine elle n'au-

roit éffectivement pu être empêchée, sans le prompt retour de leur Général victorieux.

Cortez avec les forces considérables, qu'il avoit amenées, & les Mexicains ayant autant de respect pour sa personne, qu'ils en avoient, auroit sans doute aisément tranquillisé leurs esprits irrités & appaisé la sédition, si lui-même n'eut changé tout d'un coup d'une maniere très-insensée sa conduite ordinaire. Mais ivre du bonheur extraordinaire, qui l'avoit accompagné jusqu'alors, il sembla regarder avec un parfait mépris chaque nouveau péril, dans lequel il pouvoit tomber & il crut qu'il ne valoit pas la peine de tenir plus longtems caché, ses véritables desseins. Depuis ce tems, il traita, à ce qu'on dit, *Montezume* lui-même avec un mépris choquant, & son ancienne prudence sembla l'avoir tellement abandonné, qu'il n'opposa à la juste indignation de toute une nation corroucée, que de l'orgueil & du mépris.

Voilà, mes enfants, un éxemple instructif de la légèreté & de l'insolence dans lesquelles

peu-

peuvent tomber même les meilleurs hommes, lorsque pendant] quelque tems tout va trop ſelon leurs déſirs. Alors ils perdent toute leur généroſité; leur raiſon s'aſſoupit, & ils commettent des ſottiſes & des excès, dont ils n'étoient pas capables auparavant. Tant il eſt vrai, que l'homme ici bas n'eſt pas encore fait pour la jouiſſance d'une félicité parfaite & continuelle, & qu'il ſeroit entièrement perdu, ſi tout réuſſiſſoit toujours à ſon gré. Une trop grande proſpérité eſt pour notre ame, ce qu'eſt un excès de boiſſons fortes pour notre corps; tandis qu'aucontraire les adverſités & les peines ſont pour l'eſprit malade auſſi bienfaiſantes & auſſi fortifiantes, que le Quinquina l'eſt pour les corps épuiſés par la maladie. Remarquez bien ceci, chers enfans, pour être ſur vos gardes, chaque fois que dans votre vie vous aurez des ſuccès extraordinaires, & pour ne jamais murmurer, ſi la main de la ſage & bonne providence vous préſentoit quelquefois le calice de la douleur. Bûvez le courageuſement & réjouiſſez-vous d'avance de la nouvelle force pour le bien, que votre cœur ré-

tabli en acquerra. — Et que cela ſuffiſe pour aujourd'hui!

TRENTE ET UNIÈME RÉCIT.

Mes enfants — dit le père, lorsqu'on ſe fut de nouveau raſſemblé autour de lui pour entendre la continuation, de ſon hiſtoire. Je déſirerois finir ici ma narration.

Tous. Oh! oh!

Le Pere. Ou qu'un autre prît ma place, pour vous en dire le reſte.

Quelques-uns. Pourquoi donc?

Le Pere. Parceque la ſcène où mon héros paroit devient toujours plus noire & plus affreuſe, & parcequ'il me fait de la peine de n'avoir dès à préſent à vous entretenir que de guerres, de meurtres & de ruines.

Pierre. O, cher Père, ne pourroit-il pas nous être utile, d'entendre tout cela?

Le Pere. Et à quoi penſes-tu donc, que cela puiſſe vous être bon?

Pierre. A nous ſervir d'éxemple afin de ne pas agir de même, quand une fois nous ſerons grands.

Le Pere. C'eſt quelque choſe que cela — eh bien, donc, mes enfants, puisque vous voulez profiter de la ſuite de mon hiſtoire, qui deviendra à chaque inſtant plus ſanglante, pour déteſter toujours d'avantage, ce qui eſt impitoyable, cruel & inhumain & aucontraire pratiquer avec plus de plaiſir & de joye les vertus douces & aimables, l'indulgence, la tolérance & ſurtout l'humanité: j'y conſens, vous entendrez tout.

Tous. O oui! o oui! cher père.

Le Pere. Eh bien donc à la bonne heure!

Cortez ſe flatta, qu'il lui ſeroit facile, de tenir en bride les Mexicains révoltés, en employant la force, il envoya en conſéquence *Ordaz*, un de ſes plus braves officiers, avec

un corps de quatre cents hommes, partie Eſpagnols partie *Tlaſcalans*, pour prendre des informations, ſi le peuple étoit alors tranquille, ou s'il ſe préparoit à de nouvelles attaques.

Ordaz ſe mit en devoir de s'acquitter de la commiſſion, dont il étoit chargé & commença à parcourir les rues de la ville. Mais il n'étoit pas encore allé bien loin, qu'il rencontra une troupe de Mexicains armés. Lui, dont le deſſein étoit, d'en prendre quelques-uns priſonniers, pour en tirer des nouvelles, s'avança auſſitôt ſur eux, mais ils ſe retirèrent inceſſamment. Ce n'étoit pas par poltronerie, qu'ils le firent, comme on le verra bientôt, mais par ordre de leur commandant, qui tâchoit d'attirer dans une ambuſcade le Capitaine Eſpagnol avec ſon corps. Ce qu'il avoit attendu, arriva; *Ordaz* pourſuivit les fuyards jusque dans un endroit de la ville, où il ſe vit tout à coup environné & aſſailli de tous côtés par un eſſaim innombrable d'ennemis. Jusqu'aux toits des maiſons étoient couverts de gens, & alors il tomba de tous côtés une ſi

forte

forte grèle de pierres, de flêches & de javelots, que l'air en étoit obſcurci.

Par bonheur *Ordaz* avoit du cœur & de la tête. Quelque grand & inattendu que fut le danger, il ne perdit ni le courage ni la préſence d'eſprit, & il ſçut ranger auſſitôt ſon petit corps preſſé de toutes parts, dans la poſition la plus convenable aux circonſtances. Il fit faire dans le moment ce qu'on appelle *Bataillon quarré* vous ſavez bien ce que c'eſt?

QUELQUES-UNS. O comment ne le ſaurions nous pas! Nous l'avons fait ſouvent nous mêmes, lorsqne nous éxercions.

LE PERE. Il plaça ſur les côtés de ce quarré ceux qui portoient des lances, & mit au centre ceux qui étoient armés d'arquebuſes. Les premiers devoient recevoir avec leurs piques ceux qui les preſſoient, les autres tirer ſur les toits & aux fenêtres; & dans cette poſition il ne s'amuſa pas un inſtant à attendre l'ennemi, mais marcha contre lui, là où il étoit le plus épais. Les Mexicains ne tardérent pas long-

 tems

tems à plier, *Ordaz* ſe fit jour à travers & après un grand carnage, regagna enfin le quartier Eſpagnol. On perdit un Eſpagnol & huit Tlaſcalans; *Ordaz* lui-même & la pluspart de ſes gens furent bleſſés.

Après cette grande défaite des Mexicains, on eſpéra, qu'ils n'auroient plus le courage d'en venir à de nouvelles hoſtilités. Mais on ſe troupa, à peine le corps victorieux d'Eſpagnols fut-il rentré dans le fort: qu'on apperçut de loin l'ennemi s'avancer comme un torrent par troupes innombrables, pour donner un aſſaut général. *Cortez* ſe prépara d'abord à la défenſe; & alors commença un combat, qui n'eut peut-être jamais ſon ſemblable en fureur & en acharnement.

Les Mexicains accoururent en faiſant un tel vacarme de leurs tambours & de leurs cornets & en jettant des cris ſi effroyables, qu'on pouvoit à peine diſtinguer le bruit du canon qui tonnoit. Tous paroiſſoient cette fois réſolus, ou de vaincre ou de mourir. Quelques-uns faiſoient pleuvoir une grèle continuelle de flêches

ches & de pierres, d'autres tâchoient, avec un mépris viſible de la mort, de ſauter par deſſus les murailles, & d'autres de ſe rendre maitres des portes. Ils montoient ſur les épaules les uns des autres, pour atteindre à la hauteur des murs, & lorsqu'ils étoient précipités morts ou bleſſés, dans le moment d'autres prenoient leur place. On marchoit — tant la fureur étoit grande! — ſur les morts & les bleſſés, pour remplir les vides; & malgré le dégat que faiſoient l'artillerie & de la mouſqueterie, ils continuoient l'aſſaut; jusqu'à ce qu'enfin, après un carnage affreux, leur ſuperſtition les contraignit, à mettre fin pour cette fois à ce combat ſanglant. La nuit vint, & après le coucher du ſoleil ils ne croyoient pas qu'il leur fut permis de combattre. De ſorte qu'avec la fin du jour, ils finirent auſſi le combat & ſe retirèrent.

Cependant on n'en fut guères plus tranquille la nuit ſuivante, car quoique les Mexicains n'oſaſſent plus combattre: ils trouvèrent pourtant le moyen, de mettre le feu au bâtiment où étoient logés les Eſpagnols, & il en

coûta à ceux-ci une peine & un travail incroyable, pour empêcher que l'incendie ne le réduisît tout à fait en cendres. Les Espagnols fatigués du combat de la veille & du travail de la nuit furent encore obligés, dèsque le jour parut, de reprendre leurs postes, pour soutenir un nouvel assaut. Mais épargnez moi & épargnez-vous à vous mêmes le détail de toutes les nouvelles scènes sanglantes, qui suivirent, & qui furent tout à fait semblables aux premières. Je sais, que vous vous contenterez, d'apprendre seulement en gros, que la fureur de cette nation irritée ne pouvoit s'appaiser, quoique chaque tentative, pour emporter le fort Espagnol, fut infructueux, & quoique *Cortez* dans plusieurs sorties, qu'il fit courageusement, en eut étendu des milliers sur le carreau, & réduit en cendres une partie de leur ville. Sans nous arrêter plus longtems ici, hâtons-nous d'arriver à un événement, qui mérite toute votre compassion, & que je ne pourrai moi-même vous raconter sans attendrissement.

Cor-

Cortez avoit eu le même ſort que la plus-part de ſes ſoldats; il avoit été bleſſé. Il avoit eu la main gauche percée d'une flèche, & il profita de cet accident, pour ſe retirer dans ſa chambre, pour y faire pendant quelques moments en liberté des réfléxions ſur ſa ſituation critique, & ſur le moyen de pouvoir s'en tirer. Mais comme il vouloit commencer à ſonger, on ſonna de nouveau l'allarme dans tous les coins de ſa fortereſſe, parceque les Mexicains y accouroient en foule, pour y donner encore un nouvel aſſaut. Il retourna donc au combat, & il s'apperçut bientôt, que ſa préſence n'avoit jamais été ſi néceſſaire. Car l'ennemi combattoit cette fois dans tous les endroits poſſibles, avec encore plus de courage, que les jours précédents, & il eut beſoin de toute ſa préſence d'eſprit & de toute ſon activité, pour donner les ordres néceſſaires à la défenſe partout où il falloit.

Mais pendant la plus grande chaleur du combat, le malheureux *Montezume* prend la réſolution — quelques-uns diſent, de ſon pro-

pre mouvement, d'autres à l'inſtigation des Eſpagnols — de faire une tentative, s'il ne pourroit pas arrêter le maſſacre, en ſe préſentant à la vue de ſes ſujets furieux revêtu de toute la pompe & la parure ſous laquelle ils l'avoient autrefois reſpecté jusqu'à l'adoration il prit donc à la hâte ſon manteau Impérial, mit ſa couronne ſur ſa tête, & ſe para d'un ſuperbe ajuſtement de pierres précieuſes, dont il ne ſe ſervoit ordinairement que dans les occaſions les plus ſolemnelles. Ainſi orné il ſortit accompagné des principaux Mexicains qui ſe trouvoient près de ſa perſonne. Un d'eux monta au haut du mur, & annonça au peuple étonné l'arrivée de leur ſouverain, qui étoit prêt, d'entendre leurs griefs & de finir leur différent avec les étrangers, ſes hôtes.

Au ſeul nom de *Montezume* les combattants s'arrêtèrent, & on garda auſſitôt un ſilence reſpectueux. Le malheureux monarque monta alors lui-même ſur la muraille; & ſa vue fit l'effet éſpéré; tous parurent plongés dans le plus profond reſpect, les uns tombant à genoux,

noux, les autres ſe proſternant & baiſant la terre: *Montezume* parcouroit des yeux la foule, pour y découvrir ceux, qui avoient le plus d'influence. Il les appella par leur nom, & comme le ſilence reſpectueux duroit toujours: il s'éfforça d'abord, de remercier de la manière la plus affable toute l'aſſemblée, d'avoir montré tant de dévouement pour ſa perſonne & tant de zèle & de fidélité pour ſa liberté. Cependant, continua-t-il, il devoit les aſſûrer, qu'ils étoient dans l'erreur, s'ils croyoient, qu'il fut priſonnier. Que ſa demeure dans le quartier des Eſpagnols n'étoit rien moins que forcée. Que lui-même s'étoit plu, à reſter chez ſes hôtes, tant pour apprendre à connoître leurs mœurs & leurs uſages, que pour témoigner par-là l'éſtime, qu'il faiſoit du puiſſant Monarque, qui les avoit envoyés. Qu'à préſent il étoit déterminé, à les quitter; qu'en conſéquence, il ordonnoit à ſon peuple, en lui accordant un pardon général de tout ce, qu'il avoit fait à bonne intention mais par erreur, de mettre bas les armes, & de s'en retourner chez eux en paix & tranquillité.

Lors-

Lorsqu'il eut fini ce difcours, le filence profond dura encore quelques minutes. Puis il s'éleva peu à peu d'abord un bruit fourd, mais qui devint enfuite plus clair. Comme une vague mugiffante, il fe répandit dans toute l'affemblée, s'augmenta de moment en moment, & fe termina enfin par un cri bruyant & féditieux. Maintenant ces mutins hardis fe permirent même, les injures les plus outrageantes contre la perfonne facrée de leur prince fi revéré jusqu'ici, & pouffèrent auffi la hardieffe, jusqu'à lui crier: qu'il n'étoit plus Empereur du Mexique; qu'il étoit un miférable, un fcélérat, un malheureux efclave de l'ennemi de leur patrie! *Montezume* voulut parler encore une fois; il fit figne de la main, pour fe faire entendre: mais envain! le bruit augmenta, & avant qu'on s'y attendît, il vint une grêle de pierres & de flêches fur le malheureux monarque. Il eft vrai, que les deux foldats, que *Cortez* avoit placé à fes côtés, tâchèrent auffitôt de le couvrir de leurs boucliers: mais hélas! il étoit trop tard. La mefure des fouffrances de cet homme accablé, étoit

étoit remplie; il ſe ſentit atteint de quelques flêches, & une pierre lancée avec violence, qu'il reçut malheureuſement à la tête, vint mettre fin à ſa deſtinée. Il tomba à terre ſans ſentiments.

Cortez dans la plus grande conſternation de ce malheureux événement, fit à l'inſtant tranſporter dans la maiſon le prince à demi-mort, pour le rappeller à la vie s'il étoit poſſible; & courut enſuite, enflammé de colère, pour tirer de ſes meurtriers la vengeance la plus ſanglante. Mais il arriva trop tard. A peine les Mexicains avoient vu tomber leur Empereur, que ſaiſis d'étonnement, d'effroi & de repentir, ils s'éparpillèrent auſſitôt, comme s'ils euſſent craint, que la foudre ne tombât ſur eux, pour tirer vengeance de leur crime.

Cependant l'Infortuné *Montezume* étoit revenu à lui: mais ſon état n'en étoit que plus pitoyable. La penſée, d'avoir été maltraité par ſes propres ſujets, le rendoit presque furieux. Il falloit lui tenir les mains, pour l'empêcher d'attenter ſur ſes jours. Envain

Cor-

Cortez tâchoit de le tranquilliſer; il refuſoit toute conſolation, & dans ſa rage il arracha l'appareil de ſes bleſſures, pour terminer ſa vie. Ces violentes agitations & le refus le plus opiniâtre, de prendre aucune nourriture, hâta ſa fin. Il mourut au milieu des malédictions de ſes ſujets, & jusqu'au dernier inſtant il témoigna le plus grand mépris, pour les exhortations des Eſpagnols d'embraſſer la réligion chrétienne.

Telle fut la fin tragique d'un prince, qui ſembloit être deſtiné, à ſervir d'éxemple de l'inconſtance de la fortune. Du faîte de la grandeur, où il s'étoit vu presque idolatré d'une nation nombreuſe, il ſe vit, par un événement tout à fait imprévu, par l'arrivée de quelques étrangers, dont l'éxiſtence ne lui avoit pas même été connue auparavant, tomber tout d'un coup ſi bas, qu'il devint le jouet de cette poignée d'étrangers, & un objet de mépris & de haine pour ſes propres ſujets. Qui auroit cru poſſible ſeulement une année auparavant, une chûte ſi ſubite & ſi entière?

Cela

Cela doit encore une fois nous apprendre, mes enfants, qu'il ne faut jamais compter ſur un bonheur conſtant dans ce monde; & cela doit auſſi nous exciter à acquérir les biens de l'eſprit & du cœur, qui ne peuvent jamais nous être enlevés. Et quels ſont ils, ces biens, dont je parle ici?

JEAN. La Vertu & la ſageſſe.

PIERRE. Et les connoiſſances utiles.

LE PERE. Précisément! nous travaillerons, pendant toute notre vie, à nous en acquérir un grand tréſor; & il n'y aura perſonne, pas même la mort, qui puiſſe nous le ravir. — Ecoutons maintenant, ce qui arriva enſuite à *Mexico*.

Tant que *Montezume* fut malade de ſes bleſſures: ſes ſujets reſtèrent tout à fait tranquilles. Mais à peine ce malheureux prince eut-il fermé l'œil: qu'ils procédèrent déja à l'élection d'un nouveau ſouverain, pour recommencer immédiatement les hoſtilités contre les Eſpagnols.

Ferdinand. Qui choifirent-ils donc pour leur nouvel Empereur?

Le Pere. Un frère de *Montezume*, nommé *Queltavaka*, jusqu'alors Cacique d'*Iftapalapa*, ville que nous connoiffons déja.

Chrétien. Ah oui, par où paffa *Cortez* en marchant à *Mexico*, & qui eft là tout proche de la Mer.

Le Pere. C'eft cela même. — Ce nouvel Empereur commença fes hoftilités contre les Efpagnols par une entreprife, qui ne les mit pas peu en danger. Il fit garnir de l'élite de fes gens, les toits & la tour du grand temple, qui touchoit au quartier Efpagnol, & y fit porter une très-grande quantité de pierres & de poutres, pour pouvoir les lancer de là dans la cour intérieure du quartier Efpagnol. *Cortez*, qui alors penfoit férieufement à la retraite, fut empêché par là, de faire les préparatifs pour le départ, & il regarda comme une chofe de la première néceffité, de commencer, par déloger l'ennemi d'un pofte, d'où il lui caufoit tant de défavantages. Il char-

gea

gea de cet emploi, *Escobar*, un de ses plus braves officiers, qu'il mit à la tête de l'élite de ses gens. Lui-même vouloit pendant ce tems-là, avec le reste de ses troupes débusquer l'ennemi des rues, pour que ceux, qui escaladoient le temple, ne pussent être attaqués par derrière.

On marcha donc, pour mettre aussitôt ce projet en éxécution. *Escobar* arrivé au bas de l'escalier du temple, qui, comme on a dit, avoit cent marches, y trouva peu de résistance. Mais comme il montoit & qu'il fut arrivé à peu près au milieu, tout à coup il paroit en haut sur la gallerie du temple une quantité d'ennemis respirant la vengeance, qui font pleuvoir sur lui une si grande quantité de flêches, de pierres & de poutres, que lui & ses gens ne peuvent aucunement y résister. Trois fois son courage intrépide tente l'impossible: mais trois fois il est repoussé avec une force irrésistible.

Lorsque *Cortez*, qui n'avoit pas été oisif pendant ce tems-là, en fut informé il sauta de cheval, sans hésiter, se fit attacher au bras

 droit,

droit, le bouclier, qu'il ne pouvoit porter du gauche, parcequ'il y avoit reçu une bleſſure, & courut l'épée à la main à l'eſcalier du temple. Là il cria, à ſes guerriers accoutumés à la victoire, & qui furent ranimés à ſa ſeule préſence; de le ſuivre, & alla à leur tête, où une mort inévitable ſembloit l'attendre. Mais il plut au ciel, de conſerver la vie à cet homme extraordinaire. A la tête de ſes ſoldats, les plus déterminés il parvint en courant à la gallerie, renverſa tout, ce qui s'oppoſa à ſon paſſage & gagna enſuite la platte forme du temple, où tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi les Mexicains, ſe trouvoit raſſemblé, avec la ferme réſolution ou de vaincre ou de mourir. C'eſt alors que commença le combat le plus ſanglant avec la maſſue & l'épée, dans lequel chacun tâcha de vendre ſa vie le plus chérement, qu'il fut poſſible. Alors il n'y en eut pas un ſeul, qui ne voulut plustôt ſe faire mettre en pièces, que de ſe rendre; quelques-uns ſautèrent même volontairement, du pinacle du temple, pour ne pas ſurvivre à leur liberté; & tous combatttirent avec un courage

dont-

dont-il n'y avait pas eu d'exemple jusqu'alors dans le nouveau monde. Deux jeunes nobles Américains surtout se distinguèrent par une action, qui mérite de trouver une place distinguée parmi les exploits les plus heroïques.

Ces deux jeunes héros avoient pris la résolution généreuse, de se sacrifier volontairement, pour la délivrance de leur patrie opprimée. Comme s'ils vouloient se rendre, ils s'approchèrent donc dans une posture humble & suppliante de *Cortez*, qui combattoit. Mais à peine furent-ils assez proche de lui: qu'ils l'empoignèrent & l'entrainèrent vers le pinacle du temple. Là ils prirent leur élan & le tenant fermement au corps, ils se précipitèrent par dessus la gallerie, dans l'espérance, que leur poids des deux côtés l'entraineroit après eux & le feroit en même tems périr. Mais *Cortez*, qui étoit fort & agile, s'attacha aussitôt à la gallerie, & la tînt si fortement, que les deux jeunes héros tombèrent seuls. On dit, que cette action hardie attira toute son admiration; aussi vient-elle vraiment d'une

 gran-

grandeur d'ame, qu'on n'auroit pas dû attendre d'un peuple à moitié ſauvage & ſous un gouvernement deſpotique.

Le Maſſacre ne ceſſa, que, lorsque toute la garniſon du temple fut baignée dans ſon ſang, & on aſſure, que le nombre des morts s'eſt monté à cinq cent; tous gens de condition, dont le courage & le patriotiſme ſeront toujours honorés de la poſtérité, quoique leurs noms n'ayent été conſervés par aucun écrivain.

Pendant que *Cortez* remportoit cette victoire difficile, ceux de ſes gens, qui en étoient venus aux mains avec l'ennemi dans les rues de la ville, n'eurent pas moins d'occupations. Dès qu'on ſe fut entièrement rendu maitre du temple, l'actif *Cortez* ſongeant moins que perſonne à la conſervation de ſa vie, courut auſſi de ce côté après la victoire.

Dans ce deſſein il remonta à cheval: la bride attachée à ſon bras gauche, il vola la lance en arrêt dans le plus épais des ennemis,

&

& renverſa, tout ce qui ſe préſenta à lui. Malheureuſement ſon courage l'avoit emporté ſi loin, que, tournant ſon cheval, il vit entre lui & les ſiens une ſi grande multitude d'ennemis, que lui-même regarda comme impoſſible, de ſe faire jour jusqu'à eux. Sa ſituation en effet étoit bien dangereuſe; mais ſa promptitude à choiſir un parti & ſon courage inébranlable l'en tirèrent encore, il apperçut de côté un chemin, où il y avoit moins d'ennemis, il s'y élança courageuſement, pour revenir de là par un détour vers les ſiens; & il parut bientôt, que la providence elle-même lui avoit inſpiré cette réſolution, pour être le ſauveur d'un de ſes plus intimes amis.

Car il rencontra auſſitôt après un eſſaim d'ennemis, conduiſant dans un temple ſon ami, *André Duero*, qui avoit eu le malheur de tomber de cheval, ils alloient le ſacrifier ſur le champ à leurs idoles. *Cortez* ne balança pas un moment, mais ſans ſe laiſſer effrayer par le nombre des ennemis, il s'enfonça au milieu d'eux, pour délivrer ſon ami. Il mit

en fuite ceux, qui le tenoient; & dèsque *Duero* eut les mains libres, il abattit lui-même d'un poignard, qu'on lui avoit follement laiſſé, ceux qui tenoient ſon cheval, ſauta promptement deſſus, & alors les deux amis combattirent tant, qu'ils rejoignirent enfin courageuſement les leurs. *Cortez* regarda toujours dans la ſuite cette action comme la plus heureuſe de toute ſa vie.

Cependant l'ennemi plia de tous les côtés. Auſſitôt *Cortez* fit ſonner la retraite, pour épargner le ſang & en même tems pour donner le tems à ſes troupes de ſe repoſer des peines d'une journée ſi fatiguante. On ſe retira donc dans le fort; & nos héros firent panſer leurs bleſſures.

TRENTE

TRENTE DEUXIÈME RÉCIT.

LE PERE.

Le Lendemain les deux partis demeurèrent dans l'inaction. *Cortez* s'occupa des préparatifs de ſon départ & les Mexicains parurent ſubitement: ſe déſiſter de toutes hoſtilités. Mais cet eſprit pacifique, qu'ils ſembloient avoir pris ſi promptement, n'étoit rien moins, que ſincére. Ils étoient au contraire plus réſolus, que jamais, d'exterminer entièrement les Eſpagnols; ce n'étoit que dans la manière, de mettre ce projet en éxécution, qu'ils avoient adopté un nouveau plan murement réfléchi. Ils ne s'appliquèrent donc plus, qu'à leur couper la retraite par la rupture des ponts, & à les exterminer par la famine. C'eſt là un bien dangereux projet, & qui me fait craindre plus que jamais, pour la vie de notre pauvre aventurier!

Mais *Cortez* qui étoit accoutumé à ſe préparer à tous les événemens n'oublia par de

prendre ſes méſures pour celui-ci. Dans la plus grande hâte il fit faire un pont portatif, qui, dans la retraite projettée, pourroit-être poſé dans les ouvertures qui ſe trouveroient à la digue; & auſſitôt qu'il fut fini, il ordonna, qu'on ſe tînt prêt à marcher la nuit ſuivante. Il eſpéroit, que les ténèbres ou lui ſerviroient à s'évader, ſans être apperçu, ou que la ſuperſtition de l'ennemi, qui lui étoit connue l'empêcheroit de l'inquiéter dans ſa retraite. Mais combien il étoit loin de ſon compte!

Dèsque la nuit parut, il partagea toute ſon armée en trois colomnes. Il nomma *Sandoval* commandant de la première, qui formoit l'avant-garde. Il voulut commander lui-même celle du milieu, comme le centre de l'armée, & il mit à la tête de la troiſième, ou arrière garde, *Velasquez de Leon*, proche parent du gouverneur de *Cuba*. Mais avant de ſe mettre en marche, *Cortez* tâcha de les convaincre tous de la néceſſité, d'abandonner les tréſors, qu'ils avoient amaſſés pour être plus légers & plus propres au combat. Quelques-

uns

uns ſe trouvèrent diſpoſés, à ſuivre ſon conſeil, d'autres au contraire en murmurèrent ſi haut, qu'il ſe vit à la fin obligé, de diminuer de la rigueur de ſa demande, en ajoutant: qu'il déſiroit, qu'on ſe bornât au moins à n'emporter que ce qu'on ſauroit ſûrement ne pas embarraſſer. Les plus ſages ſe conformèrent à cette règle; les avides au contraire la mépriſèrent, & ſe chargèrent d'un fardeau, qui les entraina bientôt dans leur ruine.

Il étoit minuit, tems où toute la nature eſt dans le repos, lorsque l'armée ſe mit en mouvement. On évita avec grand ſoin de faire le moindre bruit, & la pluie, qui tomboit, ſembloit favoriſer leur fuite. On parvint effectivement ſans appercevoir la moindre marque d'oppoſition jusqu'à la digue qui conduiſoit à *Ta cuba*, & que *Cortez*, pour deux raiſons avoit préférée aux autres. Car prémièrement c'étoit une des plus courtes, & enſuite on avoit auſſi quelque eſpérance, que les Mexicains en rompant les ponts, pourroient bien avoir oublié celle-ci, parcequ'elle conduiſoit d'un côté tout oppoſé au chemin, par

lequel

lequel les Espagnols étoient venus, comme vous pouvez le voir sur notre carte.

Mais bientôt on trouva que cette espérance étoit vaine. Car lorsqu'on fut avancé sur cette digue jusqu'à la place du premier pont, on vit, qu'on l'avoit en effet rompu. Et ils furent très-heureux que leur Commandant eut eu de la prévoyance; car à l'aide du pont volant, dont on commença à faire usage, la plus grande partie de l'armée arriva par cette ouverture heureusement de l'autre côté, & on marcha aussitôt à une autre. Mais avant de pouvoir y arriver un cri de guerre subit & effroyable, leur annonça la mort & la ruine de tous côtés. Le lac fut dans un moment couvert de bateaux, & l'on commença par une grêle terrible de flèches & de pierres, le combat le plus épouvantable, dont ait jamais parlé l'histoire, tant à cause du lieu, qu'à cause des ténèbres & des efforts des combattants.

Les Mexicains, sans avoir laissé aucunement remarquer leur dessein, avoient épié dans le plus

plus grand ſilence chaque mouvement, de leur ennemi, & avoient fait leurs préparatifs avec tant de ſecret & de prudence, que les Eſpagnols ne s'en apperçurent, que dans cet affreux moment, où ils ſe virent tout d'un coup aſſailli par toutes les forces d'une nation irritée jusqu'à la fureur. Et maintenant, mes enfants, avançons nous un peu plus près, pour être témoins, de l'extrémité ou vont ſe trouver réduits de tous côtés nos pauvres aventuriers.

Ils étoient, comme nous l'avons entendu, au milieu d'une digue étroite, entre la première & la ſeconde ouvertures. Le pont, qui les avoit conduits au delà de la première ouverture, devoit être retiré & porté à la ſeconde: mais le poids de l'artillerie l'avoit tellement preſſé entre les pierres, qu'il n'y avoit aucune force capable de le dégager. Pendant qu'on faiſoit inutilement les plus grands efforts, pour en venir à bout, ils ſe virent en même tems aſſaillis par devant & par derrière & de droite & de gauche avec tant de fureur, qu'il ne leur reſta presque pas la moindre

eſpé-

eſpérance, ni de vaincre, ni de ſe ſauver. Les Mexicains brûloient de vengeance; les derniers pouſſoient les premiers, & tous ſembloient animés du même déſir, ou de mourir ou d'exterminer l'ennemi de leur patrie. Envain les Eſpagnols employèrent tout leur courage ordinaire & leurs forces tant de fois éxercées, pour ſe faire jour: dèsque leur épée avoit abattu un ennemi, il ſe trouvoit dans le moment un nouveau combattant à la place de celui qui avoit été tué. Et ils ſe virent enſuite preſſés par une telle multitude, qu'ils ne purent tirer aucun avantage ni de leurs connoiſſances dans l'art militaire, ni de leurs armés à feu. Enfin leurs forces étoient épuiſées; ils n'étoient plus en état de réſiſter à la multitude, qui comme un torrent, accouroit toujours de nouveau, les premiers plièrent, & il en réſulta un déſordre général. Fantaſſins & cavaliers, amis & ennemis étoient entaſſés confuſément les uns ſur les autres, frappant aveuglément chacun autour de ſoi, ſans pouvoir diſtinguer dans l'épaiſſeur des ténèbres, ſi c'étoit un ennemi ou un ami.

Au

Au milieu de cette effroyable boucherie *Cortez* raſſembla environ cent hommes, avec lesquels il tâcha de ſe faire jour jusqu'à la ſeconde & bientôt après jusqu'à la troiſième ouverture de la digue. Cela lui réuſſit; on jetta dans les ouvertures les corps de ceux, qui avoient été tués, & en marchant deſſus, on atteignit enfin heureuſement la terre ferme. Mais ſon cœur généreux dédaigna ſon propre ſalut, tant qu'il vit encore en danger la plus grande partie des ſiens. Il rangea donc promptement le peu d'hommes qui étoient échappés avec lui, choiſit le petit nombre d'entr'eux, qui n'étoient pas encore bleſſés, & ſe hâta de retourner pour partager de nouveaux périls avec ceux de ſes compagnons que l'ennemi preſſoit. Une partie d'entr'eux, qui s'étoient auſſi fait jour, vinrent à ſa rencontre; mais la joye, que lui cauſa cette vue, ne fut que trop tôt empoiſonnée par les cris pitoyables de ceux, qui étant tombés vifs entre les mains des Mexicains, étoient trainés au temple, pour y être ſacrifiés aux Idoles. Le cœur lui ſaigna; il fit les derniers efforts,

pour

pour les ſauver: mais vainement! il étoit impoſſible, de percer jusqu'à eux & il fallut qu'il ſe contentât, de ſoutenir le petit reſte de ceux, qui s'étoient ſauvés, & qui pour la pluspart étoient ſi mal traités & ſi fatigués, qu'il leur étoit impoſſible de renouveller le combat. La plus grande partie de ſon armée étoit détruite, les uns avoient été tués par l'ennemi, les autres avoient péri dans les eaux.

Alors l'aurore parut & vint éclairer le maſſacre horrible, qui s'étoit fait. L'humanité fit couler quelques larmes ſur les joues de *Cortez*, lorsqu'il vit, combien il lui manquoit de ſes braves amis, dans quel état pitoyable s'en trouvait le miſérable reſte. Plus de la moitié des Eſpagnols & plus de deux mille Tlascalans avoient péri; *Vélasquez de Léon* même; & quelques-uns des plus braves Capitaines, manquèrent; & presque tous ceux, qui reſtoient étoient couverts de bleſſures. L'artillerie, les munitions (*), les bagages & presque tous les tréſors amaſſés furent perdus. Ces dernières cho-

(*) La poudre & les balles.

chofes, cauferent la perte de la pluspart de ceux, qui s'en étoient fi imprudemment chargés, parceque fous le poids du fardeau dont ils s'etoient chargés par avarice, ils ne pouvoient aifément ni combattre ni s'enfuir. Le fouvenir de cette affreufe défaite eft furtout immortalifé, par le nom de *nuit de la défolation* qu'on donne encore aujourd' hui dans la *Nouvelle Efpagne*, à la nuit où elle arriva.

Leur premier quartier fut à *Tamba*. Mais ils n'oférent pas s'y arrêter, parceque tout le pays étoit en armes. Le feul endroit qui leur préfentât un azyle affuré, étoit *Tlafcala*. Mais pour gagner le chemin, qui conduifoit à cette ville amie, il leur falloit cotoyer toute la partie feptentrionale de la grande Mer du Méxique, fe trouvant alors dans la partie occidentale; c'étoit là une marche, qui demandoit plufieurs jours, & qui devoit fe faire toute à travers des contrées inconnues, & où ils ne devoient pas s'attendre, à trouver les rafraichiffements, dont ils avoient fi grand befoin après des fatigues fi accablantes. Mais il n'y

avoit pas d'autre parti à prendre; il falloit renoncer à toute eſpérance de ſalut, ou ſe mettre inceſſamment en marche. On partit, donc.

Qui pourroit décrire les différentes miſères les périls renaiſſant à tout moment, auxquels furent expoſés dans leur retraite, ces pauvres fuyards, affoiblis par le combat, par la faim & leurs bleſſures? environnés d'ennemis triomphants, qui les harceloient ſans ceſſe, ils étoient obligés de prendre leur route à travers des pays déſerts & ſans chemins, qui ne fourniſſoient à leur ſubſiſtance, que des graines ſauvages, des racines, & des tiges vertes de blé d'Inde. Souvent ils croyoient, qu'ils ſuccomberoient à ces calamités ſans fin: mais l'éxemple de leur brave commandant leur inſpiroit toujours un nouveau courage & une nouvelle fermeté. Avec la ſérenité la plus admirable cet homme extraordinaire ſupportoit tous ces maux, auxquels il prenoit part, comme le moindre de ſes gens; à tous les dangers, qu'ils rencontroient, ils ſe trouvoit le premier, & à chaque petit ſoulagement, qu'*ils* obte-

noient,

noient, il étoit le dernier à en profiter de la moindre chose. D'ailleurs il conſervoit toujours la plus grande préſence d'eſprit & étoit inépuiſable en reſſources à chaque nouvelle occaſion. — O qu'une telle grandeur d'ame n'a telle toujours été accompagnée d'une auſſi grande honnêteté & humanité!

Il y avoit déja cinq jours que duroit cette marche extraordinairement pénible; & on n'étoit pas encore à la fin de tant de fatigues ſouvent *Marine* qui auſſi bien qu'*Aquilor* étoit échappée, avoit ſouvent entendu dans les attaques à tout moment renouvellées des Mexicains cette exclamation d'allegreſſe: „marchez, brigands, marchez où la récompenſe de vos crimes vous attend!" & on ne ſavoit, ce qu'ils vouloient dire par ces mots. Ce ne fut que le ſixième jour, lorsqu'on étoit prêt d'arriver à *Orumba*, qu'on découvrit tout leur deſſein, au grand effroi de tous. Car comme on fut parvenu ſur une hauteur peu éloignée de ce lieu, on apperçut avec ſurpriſe, toute la plaine au loin couverte d'une quantité innom-

brable de guerriers, à la vue desquels tous, même les plus courageux, à l'exception du seul *Cortez*, doutèrent de la possibilité de leur salut. Lui, que rien ne peut ébranler, conserva encore cette fois toute sa fermeté, il représenta en peu de mots à ses soldats, d'un air, qui inspiroit le courage; qu'il falloit vaincre ou mourir; il rangea ensuite son petit corps avec son sang froid ordinaire, & le mena sur le champ à l'ennemi.

Ainsi que le blé épais tombe sous la faulx du moissonneur: ainsi l'ennemi pressé en foule tomboit sous l'épée de nos héros. Rien ne pouvoit leur résister; avec une audace étonnante ils pénétrèrent jusqu'au centre de l'armée ennemie, & leur chemin étoit rempli de carnage & de morts. Mais enfin ils se sentirent épuisés; les bras leur tomboient de fatigue, & comme dans le même tems les ennemis fondoient sur eux en quantité de tous les côtés: il étoit certain, qu'aucun d'eux pour cette fois n'auroit échappé à sa ruine, si tout d'un coup il ne fut venu à leur chef toujours

vigilant, une heureuſe idée, qui les ſauva tous. Il apperçut de loin le commandant de l'armée Mexicaine, qui portoit l'étendard de l'empire. Heureuſement il ſe rappella d'avoir entendu dire, que les Mexicains regardoient ordinairement tout comme perdu dès que cet étendard étoit pris: & dans le moment voilà ſon projet formé. Accompagné de quelques-uns de ſes braves officiers à cheval, il ſaute au milieu de la troupe qui compoſoit la garde des drapeaux, & d'un coup de lance il étend le Général Mexicain dans la pouſſière. Auſſitôt un de ſa ſuite ſaute à bas de cheval, lui donne ſon reſte, & s'empare de l'étendard. Dans le même moment tous les autres drapeaux furent baiſſés; le trouble & l'effroi ſe répandirent dans toute l'armée; & avec étonnement on les vit tous jetter leurs armes & prendre la fuite.

C'eſt ainſi qu'une ſeule idée heureuſe ſauva tous les Eſpagnols, & leur acquit une victoire auſſi glorieuſe, qu'avantageuſe. Car ayant mis enſemble le butin, qu'ils firent ſur le champ de bataille, la valeur en fut telle, qu'ils

ſe trouvèrent presque dédommagés des tréſors, qu'ils avoient laiſſés à *Mexico:* parceque la pluspart des Mexicains dans l'eſpérance poſitive de la victoire avoient mis leurs plus magnifiques ornements.

Le Lendemain on arriva enfin dans le territoire des *Tlaſcalans* alliés. On craignoit, de trouver un changement dans leurs ſentiments: mais cette crainte n'étoit pas fondée. Ce peuple noble & généreux étoit bien éloigné, d'être porté à manquer de foi à leurs amis, à cauſe de leur malheur: ils les reçurent au contraire avec autant d'amitié, que ſi leur puiſſance & leur bonheur n'avoient reçu aucun échec. Exemple touchant d'une amitié fidèle & déſintéreſſée, qui peut en quelque ſorte nous dédommager de tant de ſcènes cruelles, qu'à mon grand regret il m'a fallu vous tracer.

Dans le ſein de ce peuple généreux ſe repoſèrent alors nos héros de toutes les peines qu'ils avoient eſſuyés, & ſoignérent leurs bleſſures. Il fut alors permis à tous de penſer uniquement à leur rétabliſſement; à l'exception

tion de *Cortez*, quoiqu'il eut plus que pas un combattu & souffert. Pour lui il n'y avoit à songer ni à repos ni à rafraichissement. Accablé de soins & d'inquiétudes son esprit toujours actif couvoit de nouveaux projets pour l'avenir; & il eut bientôt la joye d'apprendre, que la fortune ne s'étoit pas encore lassée, de favoriser son audace. Elle lui amena encore de la manière la plus inattendue un renfort, dans un tems où tout devoit lui venir fort à propos.

Le Gouverneur de *Cuba*, dont nous avons souvent parlé, *Velasquez*, s'étoit si peu avisé, de craindre, que *Narvaez*, avec les forces qu'il lui avoit confiées, pût avoir du dessous, que bientôt après, sans en attendre auparavant des nouvelles, il lui dépécha encore deux autres vaisseaux avec toutes sortes de munitions de guerre & avec de nouvelles instructions. Ils cinglèrent tout droit à *Vera Crux*, & l'officier qui y commandoit sut adroitement les attirer dans le port. Alors il s'en empara sans peine & les équipages se laissèrent aisément persuader, de servir dans la suite sous

Cortez. C'étoit déja quelque chofe; mais ce n'étoit pas encore tout, ce que la fortune avoit réfolu de faire pour fon favori.

Peu de tems après parurent encore fur la même côte trois autres vaiffeaux & même d'une grandeur confidérable.

MATHIAS. Envoyés auffi par *Velasquez?*

LE PERE. Non; ils faifoient partie d'une Efcadre, que le gouverneur de la *Jamaïque* avoit équipée, pour aller à de nouvelles découvertes. Mais les chefs de l'entreprife avoient malheureufement dirigé leur courfe vers les provinces feptentrionales de l'Empire du Mexique, dont les habitants étoient auffi pauvres que belliqueux. Ils y furent très-mal reçus, & après une longue fuite de malheurs, ils s'eftimèrent enfin heureux, d'atteindre le port de *Vera Crux*. Ceux-ci fe laiffèrent auffi perfuader, de fervir fous *Cortez*; & il reçut par là un renfort fi confidérable en hommes & en munitions de guerre, que la perte, qu'il avoit faite de ces deux chofes, fut presque totalement réparée.

Alors

Alors il ſe ſentit aſſez en force pour reprendre ſon grand & ancien projet, de faire la conquête de tout l'empire du Mexique. Ses fidèles alliés les *Tlaſcalans* & d'autres peuplades indiennes auſſi alliées avec lui, l'en mirent parfaitement en état, en lui amenant un corps de troupes de dix mille hommes.

Théophile. O Maintenant qu'il a une ſi grande armée, il n'y a plus d'art de vaincre les Mexicains!

Le Pere. Ne dis pas cela, Théophile; car tu vas entendre, que les Mexicains étoient devenus de tout autres hommes, qu'ils n'étoient auparavant, parcequ'ils ont à préſent un Empereur, à qui il ne manque ni eſprit ni courage.

Jean. Eſt-ce encore le même, qu'ils avoient élu il n'y a pas longtems? — Comment s'appelle-t-il déja? — ah! *Quetlavaca!*

Le Pere. Non; ce brave homme, qui avoit commandé lui-même les Mexicains la *Nuit de la déſolation*, n'étoit plus.

Pierre. O! — avoit-il auſſi été tué?

Le Pere. Non; aucontraire il vécut encore après la délivrance de ſa capitale, & s'occupoit juſtement des moyens les plus ſages, d'éloigner pour toujours de cette ville les oppreſſeurs de ſon peuple: lorsque tout à coup il devint la victime de la maladie, qu'on n'avoit encore jamais connue en Amérique, & qui eſt un des plus grands maux, que l'arrivée des Européens ait apportés dans cet Hémisphère.

Nicolas. Quelle étoit donc cette maladie?

Le Pere. La petite Vérole; maladie abſolument inconnue en Amérique jusqu'alors, & qui commença dans ce tems à faire les plus cruels ravages parmi les habitants de ce pays. *Quetlavaca* même y ſuccomba; & un proche parent de *Montezume* nommé *Guatimozin*, fut élu Empereur à ſa place.

John. Etoit-ce auſſi un homme courageux?

Le Pere. Très-courageux, & de plus très-ſenſé & tres-généreux! il continua vigoureuſement les plans de défenſe formés par ſon prédéceſſeur, & dès qu'il apprit, que ſon ennemi faiſoit de nouveaux préparatifs, il fit venir dans la capitale, une quantité prodigieuſe de guerriers de toutes les provinces de l'Empire. Et avec eux il étoit fermement réſolu, de ſe défendre jusqu'à la dernière goute de ſon ſang.

Cortez informé de tous ces préparatifs, ne vit que trop bien les difficultés & les périls, qu'il avoit à ſurmonter: mais il étoit accoutumé depuis longtems, á oppoſer aux obſtacles les plus inſurmontables & aux dangers les plus grands un courage, que rien ne pouvoit effrayer. Hardiment & d'un air ſerein il ſe mit encore cette fois à la tête de ſa troupe alors ſi conſidérablement augmentée, & marcha — mais ce n'eſt que demain, qu'il doit le faire.

TRENTE

TRENTE TROISIÈME RÉCIT.

THÉOPHILE.

A préſent, cher Père?

LE PERE. Si tôt! —

Cortez à la tête de ſon armée marcha donc à *Mexico*. Comme il s'approchoit de la ville de *Tezenco*, il rencontra quelques Ambaſſadeurs avec des ſymboles de paix, qui l'invitèrent de la manière la plus preſſante au nom du Cacique de cet endroit, à venir paſſer la nuit dans cette ville, où l'on s'occuperoit de de toutes les manières poſſibles, à procurer à lui & à ſes gens toutes ſortes de commodités. Cependant à cette invitation étoit jointe auſſi la prière, de vouloir bien faire camper hors de la ville ſes Indiens auxiliaires.

On avoit des raiſons de douter de la ſincérité des ſentiments de ce Cacique. En conſequence il fut réſolu, de faire uſage de ſon invita-

vitation, mais d'employer en même tems toutes les précautions possibles, & de différer jusqu'au lendemain l'entrée dans leur ville. Cet heureux retard sauva la vie des Espagnols & de leur chef pénétrant. Car le matin suivant lorsqu'ils firent leur entrée, on trouva toute la ville tranquille & déserte, comme si tout le monde était mort; & ce ne fut qu'après un longtems, lorsque *Cortez* eut fait occuper les places & qu'il eut rangé le reste de ses troupes en ordre de bataille dans la grande place, que quelques naturels se hazardèrent à paroître, quoique en troublent, on apprit d'eux: que le Cacique avoit fait tous les préparatifs, pour faire périr les Espagnols la nuit dernière; mais le retard de l'entrée & la crainte, que son dessein ne fut découvert, l'avoient engagé, à renoncer à son projet, & à prendre la fuite.

Cortez se contenta de punir le Cacique de sa fraude artificieuse, en le déposant, & en mettant à sa place un autre, que les habitants eux-mêmes lui presentèrent comme le plus digne. C'étoit un jeune homme aimable, qui

por-

portoit dèja ſur ſa figure quelque choſe de ſi agréable & de ſi noble, que *Cortez* à la première vue ne put s'empêcher de l'embraſſer & de l'aſſurer de ſon amitié. D'ailleurs cette nomination d'un nouveau Cacique lui procura le grand avantage, de pouvoir compter les habitants de cette ville conſidérable au nombre de ſes amis & de ſes alliés, parceque ce gouverneur fait par lui devoit toujours être de ſon parti, autant par reconnoiſſance, que pour ſon propre intérêt. C'eſt pour cela, que *Cortez* réſolut auſſi, de prendre pour ſon quartier principal cette ville qui lui étoit dévouée, jusqu'à ce qu'il eut fini tous les préparatifs néceſſaires pour la conquête du Mexique.

Ferdinand. Qu'avoit-il beſoin de préparatifs? il pouvoit donc y aller tout droit, d'abord!

Le Pere. Pour en revenir bientôt après avec honte & deshonneur? Non Ferdinand; notre *Cortez* eſt brave à la vérité, auſſi brave qu'on puiſſe l'être, mais en même tems trop prudent, pour vouloir par une aveugle témérité

rité tenter l'impoſſible. Les Mexicains ſe trouvoient maintenant en trop bon état. Ils avoient prudemment rompu tous les ponts de la digue, & dans les intervalles, qu'il y avoit alors, ils avoient établi de fort Baſtions & des parapets, pour empêcher l'ennemi, de faire uſage de leurs ponts portatifs. Le ſage *Guatimozin* avoit outre cela armé ſes nombreux ſoldats d'arcs & de très-longues piques, pour pouvoir déja ſe défendre à une aſſez longue diſtance. Mais ce ſurquoi ils comptoient le plus, c'étoit une quantité innombrable de canots ou barques d'où l'on pouvoit des deux côtés inquiéter extraordinairement les Eſpagnols, s'ils tentoient de paſſer ſur les digues étroites.

Cortez comprit bien de là qu'il ne devoit pas ſonger à la conquête de cette ville à préſent véritablement forte, avant d'avoir une flotte de petits vaiſſeaux de guerre avec lesquels il pût diſperſer les canots & ſoutenir l'attaque des digues. Mais où devoit-il prendre cette flotte? La faire conſtruire? Mais dans toute ſon armée il ne ſe trouvoit alors que deux

deux on trois charpentiers; & encore le bois de conſtruction devoit-il être coupé dans les forêts de *Tlaſcala*, & tout ſon corps d'Eſpagnols n'auroit pas ſuffi pour les transporter de là à *Tezeuco*. Mais plus les difficultés, que cet homme rare rencontroit étoient grandes, plus ſon envie, de les ſurmonter l'étoit auſſi. Il ſçut donc cette fois prendre un parti. Il donna à ſes charpentiers un grand nombre de *Tlaſcalans* pour leur ſervir de Maneuvres; & pendant que ceux-ci préparoient les matériaux néceſſaires, *Cortez* tâcha de ſe rendre maitre de tous les environs de *Mexico*, pour couper tous les vivres à cette malheureuſe ville. Il ſe ſoumit par force quelques villes du voiſinage, d'autres ſe laiſſèrent engager par un moyen plus doux, à faire alliance avec lui. *Guatimozin* vit avec inquiétude & chagrin cette défection de ſes perfides vaſſaux; il tâcha d'en arrêter la ſuite: mais envain! cependant ſon grand cœur n'en conſerva pas moins la ferme réſolution une fois priſe, de défendre jusqu'à la dernière goute de ſon ſang, la capitale de ſon royaume délabré.

Pen-

Pendant ce tems-là *Cortez* étoit, ſans le ſavoir, menacé d'un péril, qui pouvoit à la fois mettre une fin terrible à toute ſon entrepriſe, & à ſa vie même. Déja le projet étoit heureuſement venu à maturité; encore vingt quatre heures, — & c'étoit fait de lui!

Quelques-uns. Oh!

Le Pere. Je veux tirer le rideau, qui cache encore ce péril aux yeux de *Cortez*; alors vous verrez vous mêmes, que pour cette fois il ne pourra s'en tirer que très-difficilement, malgré toute ſa prudence & ſa fermeté.

Les ſoldats de *Narvaez*, comme nous l'avons entendu, s'étoient à la vérité rangés volontiers ſous les drapeaux de *Cortez*; mais ils ne l'avoient fait que dans l'eſpérance, qu'il les mettroit en peu de tems, & ſans grand danger, en poſſeſſion d'immenſes tréſors. Le renverſement de toutes ces éſpérances & la conſidération de tous les périls, qu'ils voyoient dans l'aſſaut réſolu contre *Mexico*, leur inſpiroient maintenant un grand mécontentement

contre leur Général & un repentir amer de leur résolution, de le suivre. *Villefagna*, simple soldat, mais en même tems entreprenant & rusé, & qui de plus étoit toujours resté en secret partisan du Gouverneur *Velasquez*, profita du mécontentement général de ses camarades pour former un dessein, qui n'alloit à rien moins, qu'à massacrer le Général & ses principaux officiers, ensuite de choisir un nouveau commandant, qui les reconduisit à *Cuba*.

Voici quel étoit le plan des conjurés. Ils vouloient, lorsque *Cortez* seroit à table avec ses principaux officiers, faire arriver un paquet de lettres supposées, venant d'Espagne par *Vera Crux*. Alors les conjurés, sous le prétexte, d'entendre des nouvelles de leur pays, devoient accourir, & dèsqu'ils verroient le Général occupé à l'ouverture du paquet, se jetter subitement sur lui, & l'égorger avec tous les autres officiers désignés pour victimes.

Tout étoit prêt pour l'exécution de ce noir projet; c'étoit le lendemain le jour marqué, & les

les conjurés, dont le nombre étoit considérable, avoient fait leurs préparatifs avec tant de précaution & de secret, qui ni *Cortez* ni ses amis n'en pouvoient avoir le moindre soupçon. On étoit déja au soir, les ténèbres survenant voiloient la dernière assemblée des meurtriers, & cachoient aux yeux de tout le monde la méchante action, qu'ils avoient résolue, aux yeux de tout le monde mais non à ceux de celui qui voit tout, pour qui les ténèbres mêmes sont lumière, & dont le regard pénétrant perce les secrets cachés dans les replis les plus profonds du cœur humain. Dieu seul vit mûrir ce projet sanguinaire; & il n'en fallut pas d'avantage. Un seul de ses regards, & le voile épais fut déchiré; & l'horrible complot fut mis au jour.

Un complice, un des premiers compagnons de *Cortez*, fut tout à coup saisi d'une frayeur, qui lui déchiroit le cœur. Plus s'approchoit l'heure marquée pour la mort de son général auparavant si chéri & si souvent admiré; plus il se sentoit le cœur serré, plus l'action à la-

quelle il avoit consenti, lui parut affreuse. Il combattit; il chercha à s'étourdir: mais envain! sa conscience le tourmentoit & il se sentoit percé de mille coups de poignards, & il ne fut tranquille que lorsqu'enfin dans son angoisse, il fut entré dans la demeure de *Cortez*, & lui eut fait un aveu volontaire de toute la conjuration.

Cortez fut surpris; mais accoutumé, à prendre son parti promptement & courageusement, il n'eut besoin cette fois aussi que d'un moment: & son plan fut fait. Accompagné de quelques-uns de ses officiers il alla tout droit aussitôt au quartier de *Villefagna*. Sa présence inattendue dans ce lieu & dans un tel tems troubla si fort le meurtrier, qu'il ne put nier son indigne dessein, ni penser à sa défense. On l'arrêta; *Cortez* lui-même arracha de son sein un papier, qu'il tâchoit de cacher; & comme il soupçonnoit, qu'il concernoit la conspiration: il alla un moment à l'écart. C'étoit une liste des conjurés; dans laquelle *Cortez* trouva des noms, qui le remplirent d'éton-

d'étonnement & d'effroi. Mais sa prudence lui ordonnoit d'étouffer cette liste, & de faire comme si tous les conjurés lui étoient inconnus. Il se borna donc pour la punition de ce noir complot au chef principal; & comme l'aveu de son crime rendoit inutile une plus ample information: la même nuit encore il le fit pendre, devant la maison où on l'avoit mis en prison.

Le Lendemain matin il assembla tout son corps. Tous ceux qui se sentoient coupables étoient dans une agitation mortelle & le cœur leur battoit cruellement; *Cortez* s'avança au milieu d'eux avec le même air serein & assuré, qui lui étoit ordinaire. Il leur raconta la perfidie de *Villesagna*, & la punition qu'il en avoit tirée, mais il ajouta en même tems, que malgré toutes les peines; qu'on s'étoit données, on n'avoit pu découvrir aucun des complices: parceque le criminel avoit, même à la torture, opiniâtrement gardé le silence. Il assura, que quant à lui ce secret lui étoit très-agréable, parcequ'il lui auroit été douloureux,

 d'être

d'être obligé de livrer entre les mains de la juſtice, d'autres de ſes compagnons; & il termina ſon diſcours par la prière, de lui dire pourtant, parquoi il avoit eu le malheur, de s'attirer le mécontentement de ſes camarades, afin qu'il pût ſur le champ réparer ſa faute.

A ces mots les coupables ſe ſentirent ſoulagés, comme ſi on leur eut ôté un poids de deſſus le cœur; ils commencèrent à reſpirer, & la joye de ne pas être découverts, leur fit prendre la bonne réſolution, de montrer à leur général, à l'avenir & dans toute occaſion une fidélité d'autant plus grande & d'autant plus conſtante. C'eſt ainſi que *Cortez* en modérant ſagement ſa colère ſauva une grande partie de ſes troupes & s'acquit en même tems par là autant de fidèles ſoldats, qu'il y avoit eu auparavant de traitres parmi eux.

Mais d'après une très-juſte connoiſſance du cœur humain, il ſavoit, que l'oiſiveté corrompt ordinairement même les meilleurs hommes. C'eſt pour cela, qu'il ſe hâta de donner aux eſprits les plus turbulents, qu'il avoit maintenant

nant appris à connoître, une nouvelle occupation, qui ne leur laissât point le tems, de songer à de mauvais desseins. Son bonheur lui en offrit une occasion telle, qu'il pouvoit la désirer. On vint lui annoncer, que les matériaux pour treize brigantins étoient prêts; & qu'il ne s'agissoit plus à présent, que de les transporter du territoire de *Tlascala* à *Tecuco*. Le transport ne pouvoit se faire que par les portefaix Indiens, & il falloit, à cause des Mexicains, qui battoient la campagne, les faire accompagner d'une forte escorte de gens de guerre. On y destina les criminels repentants, & *Sandoval*, cet officier vigilant, fidèle & courageux, en qui *Cortez* pouvoit maintenant mettre toute sa confiance, fut établi leur commandant.

Cette marche fut une des plus singulières & des plus pénibles, qui ayent jamais été faites. Huit mille *Tamenes*, chargés de poutres, de mâts, de cordes, de voiles & de ferrailles, étoient au centre. L'avant-garde, l'arrière garde & le soutien des flancs ou côtés étoient composés d'un corps de quinze mille *Tlasca-*

lans, parmi lesquels étoient diſtribués les ſoldats Eſpagnols, pour les tenir en ordre & les accoutumer à une marche régulière. Toute la troupe prenoit l'eſpace de plus d'une lieue. *Sandoval* lui-même ſe mit à leur tête; il confia à un jeune *Tlaſcalan*, nommé *Chechimical* le commandement de l'arrière garde. Mais celui-ci —

Pierre. Où étoit donc *Xicotencatl*? il y a longtems que nous n'avons rien entendu de lui!

Le Pere. *Xicotencatl* n'étoit plus.

Quelques-uns. Oh!

Le Pere. Ce jeune & fier guerrier ne pouvoit ſupporter la penſée, d'être ſoumis à un étranger. Peut-être auſſi voyoit-il plus loin, que ſes compatriotes, & prévoyoit-il, que l'alliance, que ſa nation avoit conclue avec les Eſpagnols ſe changeroit à la fin en eſclavage. C'eſt pourquoi dans le tems, que *Cortez* étoit retourné à *Tlaſcala*, il hazarda une ſédition contre lui. Mais ſon deſſein ne lui

réuſſit

réussit pas, ses propres compatriotes l'arrêtèrent, son propre père — un autre *Brutus* — lui prononça sa sentence de mort & le livra au Général Espagnol, pour lui faire subir ce jugement rigoureux. Mais *Cortez* fut trop humain cette fois, pour consentir, que le sang d'un jeune patriote ardent, le fils de son ancien & respectable ami, fut verse par rapport à lui. Il lui pardonna, le mit en liberté, & le prit avec lui dans sa marche à *Mexico*.

Mais cette généreuse indulgence même ne put faire plier son esprit orgueilleux. Il continua au contraire, de blâmer en toute occasion l'entreprise des Espagnols avec la liberté d'un républicain, & à exciter contre eux ses compatriotes. On l'accusa au conseil suprême des *Tlascalans*, qui fit dire à *Cortez*: „que celui, qui tâchoit de faire révolter une armée contre son chef, méritoit la peine de mort selon les lois du pays. Qu'il dépendoit donc de lui d'user de toute rigueur envers le rebelle *Xicotencatl*; car quand il reviendroit à *Tlascala*: on ne l'y traiteroit pas autrement.“

Mais *Cortez* uſa encore une fois de douceur, & fit dire à cet obſtiné, de venir le trouver, pour lui expoſer lui-même ſes griefs; car il étoit prêt à lui rendre juſtice. Mais il ne voulut pas même entendre à cela, & *Cortez* ayant envoyé la garde, pour l'amener de force, il s'y oppoſa, & ſe défendit, jusqu'à ce qu'enfin percé de pluſieurs coups il tomba mort à terre. Telle fut la fin tragique d'un homme, qui dans d'autres circonſtances ſeroit peut-être devenu un *Annibal* ou un *Céſar*.

Quelques-uns. O quel dommage!

Le Pere. Le jeune *Chechimical*, dont je vous parlois auparavant, étoit presque un homme de cette même trempe; téméraire & emporté, comme *Xicotencatl*, & tout auſſi orgueilleux & entêté que lui. Il poſſédoit d'ailleurs une bonne doſe de vanité fanfaronne. Cela le chagrinoit, que *Sandoval* lui eut donné le commandement de l'arrière garde. Un Général, comme lui, diſoit-il, devoit toujours être le premier, pour animer l'armée entière par ſon éxemple. Il ne prétendoit pas ſeulement

ment être le premier à l'assaut de *Mexico*, mais encore dans toutes les moindres affaires. „Ce fut envain, qu'on lui représenta, que le poste, qu'on lui avoit confié, étoit un des plus importants, parcequ'une attaque étoit plus à craindre par derrière que par devant: mais il ne voulut point se contenter de cette raison, jusqu'à ce que *Sandoval* lui-même, par une complaisance indulgente pour l'entêtement orgueilleux de ce jeune fougueux, eut partagé avec lui le commandement de l'arrière garde.“

On avoit une marche de quinze milles à faire, presque toujours par des chemins raboteux & montagneux. Il paroissoit aussi fréquemment des essaims de soldats Mexicains, pour inquiéter cette marche difficile: mais voyant, qu'on étoit de tous côtés disposés à les recevoir: ils se retiroient chaque fois sans avoir rien entrepris. Enfin *Sandoval* eut la satisfaction, après une marche extraordinairement pénible, d'arriver heureusement avec toute sa singulière caravane à *Tezeuco*, où son Général au comble de la joye le reçut à bras ouverts.

Lors-

Lorsqu'on étoit proche de *Tezeuco*; *Chechimical* désira qu'on fit halte un peu de tems. Et pourquoi pensez-vous bien qu'il ait demandé ce retardement? — Pour mettre ses plus belles plumes & prendre tous ses autres ornements de guerre! „car, disoit-il, puisque maintenant on iroit bientôt au combat, un brave soldat devoit paroître aussi paré, que s'il alloit à la nôce. Lorsqu'on rapporta ces fanfaronades à notre *Cortez*, il ne prit pas une grande idée de l'esprit & du cœur de ce jeune guerrier, car il pensoit, que le vrai courage, aussi bien que tout vrai mérite en général, étoit toujours modeste, & jamais rodomont. Aussi l'histoire ne dit-elle plus un seul mot de notre jeune héros fanfaron.

Pendant qu'on étoit occupé de la construction des brigantins: il arriva un autre événement heureux, qui causa une joye universelle dans le camp des assiégeans. *Cortez* avoit déja depuis quelque tems envoyé plusieurs de ses officiers à *Hispaniola*; pour en tirer quelque renfort, s'il étoit possible. Depuis long-

longtems déja on soupiroit après leur retour, mais envain; lorsque tout à coup il se répand la joyeuse nouvelle, qu'il étoit arrivé à *Vera Crux* quatre vaisseaux *d'Hispaniola*, avec un renfort très-considérable. Il consistoit en deux cents soldats, quatre vingt chevaux, deux canons, une grande quantité de munitions & des armes. Vous pouvez aisément vous figurer, la joye que *Cortez* & ses compagnons durent en ressentir.

Et alors on poussa le travail des brigantins avec la plus grande vigueur. Les Mexicains firent bien de tems en tems quelque tentative, pour les empêcher & pour, s'il étoit possible, brûler les vaisseaux sur le chantier: mais la vigilance de *Cortez* & la bravoure de ses troupes rendirent vains tous leurs efforts. Enfin on finit de les construire; & ils furent lancés à l'eau avec la plus grande solemnité; & cela ayant heureusement réussi, & le vent ayant commencé d'enfler les voiles, les spectateurs jettèrent de grands cris de joye, qui annoncèrent à tous les environs cet événement important.

tant. Les yeux se tournoient alternativement, tantôt sur les vaisseaux qui alloient à pleines voiles, tantôt sur l'homme admirable, qui, malgré tous les obstacles, s'étoit pourtant rendu maitre du Lac, le plus grand boulevard de la capitale assiégée.

Cortez résolut alors d'attaquer la ville de trois côtés en même tems. Il partagea pour cela son armée en autant de colomnes: *Sandoval* fut nommé pour commander la première; *Alvarado* reçut le commandement de la seconde, & *Olid* de la troisième. Ils devoient s'avancer le premier de *Tezeuco*, le second de *Tacuba* & le troisième de *Cujocan*, vers les digues, qui de ces endroits conduisoient à *Mexico*; tandis que *Cortez* avec les vaisseaux, qu'il avoit voulu commander lui-même, soutiendroit leurs attaques.

Là-dessus chacun marcha vers le poste, qui lui étoit assigné. *Alvarado* & *Olid* détruisirent dans leur chemin un Aqueduc construit avec beaucoup d'art, par lequel les Mexicains avoient

avoient eu l'adresse de faire parvenir dans leur ville entourée du Lac une Isle & ressemblante à de l'eau douce depuis les Montagnes, à plusieurs milles de-là; & le manque d'eau, qui s'en suivit, fut le premier, des maux de toute espèce, contre lesquels ces pauvres malheureux eurent à combattre.

Dès ce tems il ne se passa aucun jour, qui ne fut marqué par quelque scène sanglante. Les brigantins avoient à faire à une flotte prodigieuse de canots, les troupes de terre aux ennemis qui étoient sur les digues & qui étoient aussi formidables par leur nombre, que par leur courage & leur opiniatreté. Les faibles canots furent à la vérité bientôt dispersés ou coulés à fond: mais cela n'alloit pas aussi vîte à l'attaque des digues. Il est vrai que les Espagnols emportoient tous les jours avec une peine & un danger inexprimables quelqu'un des bastions, qu'ils avoient élevés pour protéger les ouvertures, & qu'ils mettoient des ponts sur ces ouvertures. Mais comme le souvenir douloureux de la *Nuit de la désolation* les obligeoit tous les soirs, à se retirer sur

ſur la terre ferme: les aſſiégés pendant la nuit rétabliſſoient promptement, ce qu'on avoit détruit de leurs fortifications pendant le jour. De ſorte que, malgré tout le ſang répandu, on n'étoit pas plus avancé un jour, que l'autre; & les fatigues journalières des Eſpagnols & de leurs alliés étoient ſi grandes, qu'il y avoit à craindre, qu'ils n'y ſuccombaſſent peu à peu.

Tel étoit l'état des choſes, lorsque *Cortez*, extrêmement touché du mauvais ſuccès de ſes armes, fit uſage de tout ſon courage, pour prendre une réſolution, dont l'éxécution devoit achever ſa propre ruine, ou celle de l'ennemi. En quoi conſiſtoit celle réſolution? & quelles en furent les ſuites effroyables? — C'eſt ce, qu'avec votre permiſſion, nous laiſſerons jusqu'à demain.

Tous. O cher, très-cher, le meilleur des pères! ſeulement encore —

Demain! dit le Père, & le récit fut fini pour cette fois.

TRENTE

TRENTE QUATRIÈME RÉCIT.

Le Lendemain, lorsque l'heure de raconter eut ſonné, tous s'aſſirent pleins d'impatience & dans un grand ſilence: parcequ'ils s'attendoient à quelque choſe de grand & de remarquable. L'air d'importance, avec lequel le père, prit également ſans mot dire, ſa place au milieu d'eux, les confirma dans cette opinion. Et plus il tardoit d'ouvrir la bouche, plus le ſilence étoit profond. Enfin on auroit pu entendre paſſer une ſouris, tant le ſilence & la tranquillité régnoient dans l'aſſemblée entière, qui avoit de grands yeux ouverts attachés ſur la bouche du père. Enfin celui-ci commença:

C'eſt avec raiſon, mes enfants, que vous vous attendez aujourd'hui à de grands événements. Mais ne vous en réjouiſſez pas tant. Je ne pourrai m'empêcher encore une fois, de préſenter à vos yeux des ſcènes, qui vous

ſaigneront le cœur, & d'autres qui vous feront dreſſer les cheveux d'horreur & d'effroi. Comptez là-deſſus, & quand l'humanité fera couler de vos yeux une larme de compaſſion: O renouvellez en ſilence, pendant cette ſenſation amère & bienfaiſante le ferment, que, lorsqu'un jour vous ſerez devenus hommes, vous employerez toutes vos forces dans les occaſions que Dieu vous fournira, pour diminuer de plus en plus, la calamité, les violences, & pour épargner le ſang & contribuer toujours de plus en plus à la tranquillité, à la paix, à la juſtice parmi nous & nos frères! (*) — Venons à préſent à notre hiſtoire!

Le

(*) O jeunes princes, futurs ſouverains & commandants d'armées, qui lirez, ces paroles, que ne puis-je les graver profondément dans vos cœurs! le ſang humain eſt de toutes les choſes, dont vous ſerez les maitres, de beaucoup la plus précieuſe; & il y a un Dieu, qui vous demandera compte de chaque goutte de celui, qui coule dans les veines de vos frères qui vous ſont ſoumis? Puiſſiez vous de toute votre vie, ne jamais oublier cette vérité!

Le Pere. *Cortez* résolut de mettre fin par un seul coup hazardé à cette guerre longue & pénible. Il disposa tout pour donner le lendemain un assaut général de tous les côtés, & ordonna, à chaque commandant, de pénétrer avec son corps, malgré tous les obstacles, jusque dans la ville assiégée & de s'y poster. Lui-même vouloit se mettre à la tête de ceux, qui devoient attaquer la *Digue de Cujocan*, & il étoit fermement résolu, de ne pas cesser de combattre, jusqu'à ce qu'il ait aussi lui-même, coûte qui coûte, pénétré dans la ville.

Le jour terrible parut. Chaque commandant se mit à la tête de son corps, & la scène sanglante commença. C'étoit une chose effroyable à voir, que la fureur irrésistible avec laquelle les Espagnols assailloient, & la furieuse opiniatreté avec laquelle les Mexicains résistoient. Principalement la troupe, que *Cortez* conduisoit en personne, enflammée par l'exemple de son grand Général, fit des prodiges de valeur. Rien ne pouvoit lui résister. Sans le moindre relache il pénétroit d'une ouver-

ture à l'autre; il emportoit un baſtion l'un après l'autre avec une force que rien ne pouvoit arrêter, il tailloit, perçoit, renverſoit tout ce qu'il trouvoit devant lui; & pourſuivit enfin l'ennemi qui fuyoit jusque dans la ville.

Mais quoique *Cortez* avec ſa vaillante troupe fut arrivé comme un veut impétueux ſur les ailes de la victoire: il conſerva pourtant aſſez de préſence d'eſprit, pour ſonger à la ſureté de la retraite, en cas que tout à coup la fortune de la guerre vint à changer. Il ordonna pour cela à *Julien d'Aldrete*, officier arrivé nouvellement *d'Hiſpaniola* avec le renfort, de reſter avec un nombre ſuffiſant de ſoldats près des ouvertures de la Digue, pour les combler entièrement, pendant qu'on pourſuivoit la victoire. Par malheur ce capitaine eut la fauſſe ambition de croire, qu'il ſeroit honteux pour lui, de s'en aller avec une commiſſion exempte de péril, tandis que ſes camarades gagnoient des lauriers en combattant. Mépriſant donc de la manière la plus imprudente l'ordre, qu'il avoit reçu il ſe jetta dans

la

la mêlée, pour partager avec ſes compagnons le péril & l'honneur.

Guatimozin inſtruit de cela, fut ſecrettement ravi de cette imprudence de l'ennemi, parceque ſa prudence lui montroit viſiblement l'avantage qu'il pouvoit en tirer. Il ordonna auſſitôt, à pluſieurs corps de troupes conſidérables de marcher par différents détours aux ouvertures des Digues qu'on avoit abandonnées, de les aggrandir autant que poſſible & de s'y établir. Pour les autres troupes, qui étoient aux mains avec les Eſpagnols à l'entrée de la ville, il les fit reculer peu à peu, pour attirer toujours de plus en plus l'ennemi échauffé dans l'interieur de la place. Sa ruſe lui réuſſit; *Cortez*, comptant ſur l'éxécution de l'ordre, qu'il avoit donné, n'héſita pas, à pourſuivre de rue en rue l'ennemi, qui fuyoit devant lui, & il parvint enfin jusqu'à l'endroit, où *Guatimozin* l'attendoit avec l'élite de ſes guerriers.

Tout à coup à un ſignal donné par l'Empereur, on entendit du haut du principal tem-

ple, qui étoit tout proche le ton ſourd & ſolemnel du tambour ſacré du Dieu de la guerre; ſignal connu pour les Américains, qui chaque fois les animoit d'un courage incroyable & d'un parfait mépris de la mort. Dans un moment les Eſpagnols, à leur grand étonnement, ſe virent ſi vigoureuſement attaqués de tous les côtés, que malgré toute leur bravoure & toute leur connoiſſance de l'art militaire ils ne purent reſiſter longtems à cette force prépondérante. Ils commencèrent à ſe replier ſur eux mêmes; d'abord en troupes ſerrées, lentement & en ſe défendant toujours: mais comme le nombre des ennemis augmentoit à chaque inſtant & que leurs attaques devenoient toujours plus furieuſes: ils commencèrent peu à peu à doubler le pas & à penſer plus à leur ſureté par la fuite que par la défenſe. Leurs rangs étoient maintenant rompus, tous — Eſpagnols & Tlaſcalans, fantaſſins & cavaliers — s'enfuirent en déſordre vers la plus prochaine ouverture de la digue, qu'à leur plus grand étonnement, ils ne trouvèrent point comblée, mais garnie d'ennemis.

Envain

Envain *Cortez* employa les ordres & les prières pour arrêter le désordre & la fuite de son armée & pour rallier son monde: on n'entendoit plus, on ne voyoit plus, & chacun cherchoit à se sauver, aussi bien qu'il pouvoit. Ils sautoient par troupes à bas de la digue dans l'ouverture, où un grand nombre furent ensevelis dans les flots, & les ennemis se hâtant d'accourir avec leurs canots, beaucoup furent tués ou pris vivants. Malheureusement il y avoit trop peu de fond dans cet endroit du Lac; pour que les brigantins pussent venir à leur secours.

Le cœur saignoit à *Cortez* de voir l'extrêmité où les siens se trouvoient réduits, & le danger où ils étoient lui faisoit oublier celui où il se trouvoit lui-même. Sans s'embarrasser de sa propre personne, tantôt il tâchoit de tirer de l'eau un de ses compagnons, tantôt d'en arracher un autre des mains de l'ennemi; lorsque tout à coup — je frissonne, en vous le racontant! — Il fut saisi par trois capitaines Mexicains —

Tous. Oh! oh!

Le Pere. — Et emmené en triomphe.

Quelques-uns. O cela eſt terrible!

Le Pere. Deux de ſes officiers voyant qu'on entrainoit leur Général, prirent dans le moment la réſolution, de ſe ſacrifier pour lui. Ils ſe jettent au milieu des ennemis, attaquent ceux qui tenoient *Cortez*, les étendent ſur le carreau & ſont eux-mêmes tués, mais *Cortez* eſt libre —

Tous. O excellent! excellent!

Le Pere. — Et échappe, quoique dans un état pitoyable & avec une perte de ſes gens, qui lui cauſoit plus de douleur que toutes ſes bleſſures. Mille Tlaſcalans & plus de ſoixante Eſpagnols avoient été en partie tués & en partie étoient tombés vifs entre les mains de l'ennemi; & de tous ceux, qui étoient échappés, presque pas un n'étoit ſans bleſſure. Tout cela ſaignoit le cœur à *Cortez:* mais au commencement de la nuit ſa compaſſion & ſa douleur

leur furent changées en crainte & en horreur par un nouveau ſpectacle encore plus affreux.

Dès qu'il fut nuit, on vit toute la ville illuminée. On entendit le bruit ſourd des inſtruments militaires, & les feroces cris de joye des vainqueurs, qui ſe préparoient, à célèbrer la fête barbare de leur triomphe. L'illumination du principal temple étoit telle, qu'on pût clairement diſtinguer la multitude, qui y étoit aſſemblée & les préparatifs des prêtres pour le maſſacre des priſonniers. Vue affreuſe, dont l'imagination des Eſpagnols augmentoit encore l'horreur! Parmi les victîmes ils croyoient reconnoître leurs malheureux compagnons, à la blancheur de leur peau; voir, comme on les forçoit à danſer devant les infâmes idoles, à qui on alloit les ſacrifier, & diſtinguer même la voix de leurs amis dans les cris des malheureux, qu'ils voyoient trainer à l'autel pour y être égorgés. Cette vue fit pâlir le plus inſenſible, & *Cortez* lui-même, pour ſe ſoulager, donna un libre cours à ſes larmes.

Mathias. O les abominables Mexicains! je n'aurai plus jamais aucune pitié d'eux.

Théophile. Ni moi non plus, quand même on les hacheroit tous en pièces.

La Mere. Si dur, Théophile?

Théophile. Oui, chère Mère, pourquoi ſont ils ſi inhumains, que de tuer les gens & de les manger, comme s'ils étoient des Veaux?

La Mere. C'eſt un aſſez grand malheur pour ces pauvres ignorants, d'avoir été élevés dans une ſi affreuſe réligion, qui non ſeulement leur permettoit ces cruautés, mais leur en faiſoit même un devoir.

Théophile. Oui — mais —

Le Pere. Patience ſeulement, mes enfants! votre juſte indignation ſe changera bientôt en une compaſſion tout auſſi juſte. Ecoutez maintenant la ſuite de ma triſte hiſtoire.

La ſituation de notre *Cortez* étoit devenue tout d'un coup la plus dangereuſe du monde.

Ses

Ses gens étoient extraordinairement abattus, & ses ennemis avoient repris d'autant plus de courage, leur confiance alla même si loin, que le matin suivant ils firent une sortie & osèrent attaquer le quartier général, où les Espagnols & leurs alliés purent à peine leur résister. Mais ce qu'il y eut de bien plus à craindre encore, ce furent les suites d'une ruse de guerre, que *Guatimozin* avoit imaginée pour la perte de ses ennemis. Il envoya les têtes des Espagnols tués dans les provinces voisines, & fit publier par tout: que le sang de ces ennemis sacrifiés avoit appaisé la colère du Dieu de la guerre; & qu'il avoit déclaré, que ces odieux étrangers seroient tous détruits dans l'espace de huit jours.

Cette nouvelle causa une soudaine défection de tous les Indiens alliés des Espagnols. Leur superstition ne leur laissa pas douter un moment, que la menace de leur Dieu de la guerre n'eut son effet & en conséquence Ils se hâtèrent, de renoncer à toute societé avec des gens, dont le Ciel même avoit arrêté la ruine.

Les Tlascalans eux mêmes quittèrent leur parti, & commencèrent, à s'éloigner, mais *Cortez*, qui savoit tirer parti de toutes les circonstances, trouva dans le moment un moyen, d'empêcher la défection générale de ses alliés, qui eut l'effet le plus désiré. Il defendit toute hostilité pendant huit jours; fit couvrir par les brigantins son armée bien retranchée & attendit tranquillement le terme, qu'on avoit imprudemment déterminé trop positivement & trop court. Le jour prédit pour la ruine entière des Espagnols s'écoula, sans qu'ils éprouvassent le moindre mal; & les yeux des alliés s'ouvrirent. Ils virent, qu'on *les avoit* trompés; rougirent de leur crédulité & revinrent aux Espagnols, plus résolus que jamais, de les aider de leur sang & de leur vie, à renverser l'odieux empire des Méxicains. D'autres, qui avoient vraiment regardé l'oracle trompeur comme un arrêt de leur Dieu de la guerre s'imaginèrent à p[illegible]nt, que cette Idole, pour assurer d'autant plus inévitablement la ruine des Méxicains, les trompoit par une fausse espérance. Ceux-là aussi se tournèrent alors

du

du côté des Efpagnols, & l'affluence des anciens & des nouveaux alliés fut fi grande, que *Cortez* en peu de jours fe vit à la tête d'une armée de cent cinquante mille Indiens. Voilà encore une fois, mes enfants, un éxemple de la rapidité avec laquelle un bonheur & un malheur fe fuccèdent très-fouvent fans qu'on s'y attende!

Cortez fe laiffa fi peu aller à l'orgueil par cette augmentation étonnante de fa puiffance, que dès ce moment aucontraire, il réfolut d'agir avec plus de prudence, que jamais. Il renouvella même — cela foit dit pour l'honneur de fon cœur! — Les offres de paix déja faites plufieurs fois aux Mexicains: mais *Guatimozin*, trop perfuadé, que toute liaifon avec les Efpagnols entraineroit l'efclavage de fon peuple & le fien propre, rejetta avec mépris toute propofition d'accommodement, toujours plus réfolu, ou de délivrer fa patrie ou de mourir. Les hoftilités recommencèrent donc, *Cortez* fe vit alors en état, de bloquer la ville fi étroitement, que tous les vivres lui furent entièrement coupés par là. Il s'enfuivit une

famine cruelle, accompagnée de la peſte, comme cela arrive ordinairement, & les pauvres habitants preſſés de tous les côtés étoient emportés par troupes.

Cependant *Cortez* avançoit chaque jour plus près de la ville par les trois digues dont nous avons dernièrement parlé. Selon le nouveau plan, qu'il ſuivoit maintenant, à chaque pas qu'il faiſoit en avant, il ſongeoit en même tems à la ſureté du retour; & à meſure qu'avec ſes Eſpagnols il pouſſoit l'ennemi, les ouvertures des Digues étoient occupés par les troupes auxiliaires, pour ne pas courir une ſeconde fois le danger, d'être coupé de la terre ferme. En ſuivant conſtamment ce plan, on étoit déja parvenu jusqu'à la ville des trois côtés; & pourtant le vaillant *Guatimozin* continuoit à leur diſputer le terrain pied à pied, avec une fermeté inébranlable. Mais les Eſpagnols pénètroient toujours plus avant, mettoient le feu à tout ce qu'ils avoient emporté de la ville & s'établiſſoient par des retranchements. La grande place étoit marquée pour le rendez-

vous

vous général des trois colomnes. *Alvarado* fut le premier, qui y parvint; *Cortez* qui s'étoit mis à la tête de la troupe conduite par *Olid* y arriva aussi bientôt après. Et se mit à la poursuite des Mexicains qui fuyoient devant la colomne d'*Alvarado* déja rangée en bataille. *Sandoval* en fit autant, & le carnage, qui en résulta, fut effroyable.

On avoit déja emporté & presque mis en cendres les trois quarts de la ville. *Guatimozin* s'étoit jetté dans la partie, qui restoit avec l'élite de ses guerriers, & s'y étoit fortifié. On pensoit aussi, à s'en rendre maitre: mais *Cortez*, qui désiroit mettre fin au massacre & qui se flattoit de l'espérance, que *Guatimozin* étoit enfin au bout de sa persévérance: interdit à son armée de nouvelles hostilités, & renouvella encore une fois les propositions de paix faites déja si souvent. On parut disposé, à recevoir ses offres, & il s'en suivit, sans convention expresse, une suspension d'armes de trois jours.

Dans cet intervalle les deux partis étoient en préſence l'un de l'autre, ſéparés par un ſimple foſſé. Il régnoit des deux côtés la plus parfaite tranquillité, ſinon que quelquefois, il prenoit fantaiſie à un Mexicain, de jouer le héros, de s'avancer hors du retranchement, & de venir inſulter & faire des menaces aux Eſpagnols. La pluspart de ces braves étoient punis de leur inſolence par le mépris, mais quelques-uns pourtant d'une manière plus énergique.

C'eſt ce qu'éprouva ſurtout un d'entr'eux, qui armé de l'épée & du bouclier d'un Eſpagnol ſacrifié, étoit venu comme un autre Goliath ſe planter entre les deux armées, où, avec une grande arrogance il faiſoit des défis & ſe répandoit en outrages. Pluſieurs Eſpagnols témoignèrent l'envie, de le punir de ſon audace: mais *Cortez* les retint, & ſe contenta, de faire crier par un interprête à ce *Don Quichotte:* „que s'il vouloit amener encore dix de ſes pareils, il permettroit à un certain jeune homme, qu'il lui montra, de leur couper la gorge.“ Ce jeune homme étoit *Marcado*, page de

Cor-

Cortez, âgé d'environ ſeize ans. Ce refus mocqueur ayant encore plus animé le Mexicain, il renouvella ſon défi, & *Marcado* croyant que maintenant l'affaire le regardoit, puisque le Général l'avoit nommé expreſſément, ſans dire un ſeul mot ſauta hors du rang, avec une telle vivacité, qu'on ne pût le retenir. Il courut droit au fanfaron, qu'il attaqua ſi vigoureuſement, que bientôt il l'eut étendu ſur le carreau. Son action fut hautement applaudie, & lorsqu'il revint, poſer aux pieds de ſon maitre l'épée & le bouclier du vaincu: *Cortez* l'embraſſa avec grande joye, & pour récompenſe de ſa valeur lui ceignit de ſes propres mains l'épée, qu'il avoit conquiſe.

Pendant ce tems-là *Guatimozin* arrêtoit les Eſpagnols d'un jour à l'autre, par l'aſſurance, qu'il viendroit lui-même en perſonne, pour traiter avec eux des conditions de paix. Mais ce n'étoit qu'un prétexte, par lequel il tâchoit d'endormir leur vigilance & de cacher ſon véritable deſſein. Aux inſtances & aux prières de ſa cour il s'étoit enfin laiſſé perſuader, de

ſouſtraire par la fuite ſa perſonne aux dangers inévitables de la mort ou de l'eſclavage, & d'aller dans les provinces de l'Empire les plus éloignées y mettre ſur pied une nouvelle armée, avec laquelle il pût encore une fois tenir tête à l'ennemi. On avoit fait alors tous les préparatifs néceſſaires pour favoriſer ſa fuite. La nobleſſe Mexicain, prête à ſe ſacrifier pour le ſalut de ſon prince, qu'elle chériſſoit, monta dans une quantité de canots qu'on tenoit prêts & attaqua vigoureuſement les brigantins, tandis que *Guatimozin*, l'unique objet de leurs plus tendres ſoins, devoit s'évader ſur le Lac. Envain *Sandoval*, qui avoit alors le commandement des brigantins, tâcha de les repouſſer par le feu de l'artillerie: ils mépriſoient la mort & les bleſſures; ramoient en avant avec intrépidité, & s'efforçoient de la manière la plus opiniâtre d'en venir aux mains.

Tout à coup *Sandoval* apperçut quelques canots très-remplis, qui dans la plus grande viteſſe & à force de rames traverſoient le Lac. Il prévit, ce que cela pouvoit être & leur fit auſſi-

aussitôt donner la chasse. *Holguin* dont le brigantin alloit le mieux à la voile, les atteignit le premier; mais dès qu'on s'apperçut, qu'il vouloit en venir aux hostilités, les rameurs s'arrêtèrent dans le moment; les soldats mirent bas les armes, & tous conjurèrent avec larmes, qu'on épargnât la vie de leur Empereur. Ravi de l'honneur, que la fortune lui procuroit, *Holguin* sauta l'épée à la main dans le canot, où il reconnut le malheureux Monarque aux respects, que lui témoignoit sa suite. *Guatimozin* lui-même s'avança aussitôt d'un air noble & assuré, & lui dit: qu'il étoit son prisonnier, & prêt à le suivre; qu'il prioit seulement, qu'on traitât sa femme & ses compagnes avec le respect, qui leur étoit du. Et là-dessus se tournant vers elle, il lui dit quelques mots d'encouragement, & lui tendit la main, pour la conduire dans le brigantin. Ce moment — c'étoit le treize Aoust de l'année 1521 — décida du sort de tout l'Empire du Mexique, qui dans la personne de son souverain tomba dans les mains des Espagnols.

des flammes; & dès que *Guatimozin* avoit douté de pouvoir sauver se capitale, il avoit fait jetter dans le Lac tout ce qu'il y avoit de précieux dans le trésor impérial. Au moins il en fut accusé. Tout le butin donc, qu'on put rassembler, étoit si peu de chose, que plusieurs Espagnols, jettèrent avec mépris la part modique, qui leur revint. Mais tous murmurèrent hautement, tantôt contre *Guatimozin*, tantôt contre leur Général, qu'ils eurent la hardiesse d'accuser, d'avoir d'étourné la plus grande partie des trésors.

Cortez fit vainement tout ce qu'il put pour les appaiser. *Alderete*, nommé trésorier royal, se présenta à la tête des mécontents & demanda, en vertu de sa chargé, que l'Empereur & son premier ministre lui fussent livrés, pour les forcer d'avouer en quel endroit du Lac on avoit jetté le trésor. Et *Cortez*, qui avoit déja soutenu un pareil orage, fut cette fois — dirai-je assez faible ou assez inhumain? — Pour céder au désir de ces barbares. *Guatimozin* & son fidèle ministre furent — mis à la torture.

(*Une*

(Une longue pose; après quoi le père continua.)

Paſſons, enfants, auſſi vite que nous pourrons, cette ſcène révoltante & horrible. *Guatimozin* ſupporta avec une fermeté admirable, tous les tourments poſſibles, que ſes bourreaux ſçurent inventer. Son miniſtre imita bien ſon éxemple; mais comme on le preſſoit trop cruellement, — on dit, qu'on les avoit étendus ſur un gril, poſé ſur des charbons ardents — il jetta un grand cri, en tournant les yeux vers ſon maitre, comme pour lui demander la permiſſion, d'avouer, ce qu'il ſçavoit. *Guatimozin* comprit ce regard & lui dit avec une grande tranquillité: *ſuis-je donc ici ſur des Roſes?* Ces paroles percèrent le cœur du fidèle miniſtre; on n'entendit plus une ſillabe de lui, & il mourut aux yeux de ſon maitre à la torture avec la fermeté d'un héros & avec la réſignation d'un ſaint.

Cortez, qui entendit de loin le cri de ce pauvre homme, accourut dans la chambre, pénétré de repentir & de honte, & arriva heureuſement encore à tems, pour ſauver la vie

au prince tourmenté. Mais hélas! — mais pour aujourd'hui c'eſt déja trop parler d'inhumanité.

TRENTE CINQUIÈME RÉCIT.

LE PERE.

Encore une fois, mes enfants, je lève la toile, pour vous montrer la dernière ſcène de cette grande tragédie du *Mexique*: après quoi elle peut retomber pour toujours!

QUELQUES-UNS. O ce n'eſt pourtant pas encore fini?

LE PERE. Pas encore; mais bientôt.

TOUS. Oh! oh! oh!

LE PERE. Toutes les provinces de l'Empire ſuivirent en peu de tems le ſort de la Capitale. Elles ſe ſoumirent l'une après l'autre, & leurs malheureux habitants éprouvèrent la même rigueur, qui depuis environ vingt ans détruiſoit les habitants des principales Isles de l'Amérique. Ils furent aſſujettis, opprimés de

de toutes ſortes de manières, & cruellement traités. Vous voudrez bien, j'eſpère, me diſpenſer d'un recit circonſtancié de toutes les injuſtices commiſes à leur égard.

Cependant *Cortez* n'avoit encore reçu aucune réponſe d'Eſpagne, & par conſéquent il étoit encore toujours incertain, de quel œil on regarderoit ce qu'il avoit fait. Enfin il entra dans le port de *Vera Crux* un vaiſſeau, ayant à bord un certain *Tapia*, envoyé — pour quoi croyez-vous, mes enfants?

JOHN. Pour apporter à *Cortez* les patentes de Gouverneur de *Mexico*.

LE PERE. Non; — pour dépoſer *Cortez*, l'arrêter, lui faire ſon procès, & ſe mettre à ſa place.

FERDINAND. Voilà qui eſt affreux!

JEAN. O je voudrois —!

LE PERE. C'eſt là ſans doute, ſi vous le voulez, un traitement bien dur, bien ingrat: mais à en juger ſelon la rigueur des lois?

FERDINAND. Oui, ſelon —

LE PERE. N'eſt-il pas vrai? Selon ces lois *Cortez* avoit tout à fait tort & méritoit d'être

puni? — Mais nous ne ſommes pas établis, pour prononcer ſur la conduite des rois & de leurs officiers; Il y a un Juge auquel ils ne peuvent ſe ſouſtraire & c'eſt devant lui que bientôt il ſe décidera ſi l'Eſpagne étoit injuſte envers *Cortez*, ou non?

Heureuſement pour ce dernier, celui qu'on avoit choiſi pour ſon juge, étoit un perſonnage très-ſimple & très-poltron. Le ruſé *Cortez* ſçut l'embarraſſer de tant de difficultés & préſenter à ſon ame puſillanime tant de choſes effrayantes, qu'il regarda comme le plus ſur, de s'en retourner, ſans avoir éxécuté la commiſſion dont il étoit chargé.

Mais l'orage, qui menaçait la tête de *Cortez*, n'étoit détourné que pour un tems, il n'étoit point encore diſſipé. Pour ſe délivrer de cette inquiétude, il envoya de nouveau quelqu'un en Eſpagne, à l'Empereur *Charles Quint*, car vous vous ſouvenez encore bien, qu'il étoit en même tems Roi d'Eſpagne?

Tous. O oui!

Le Pere. — Quelqu'un, dis-je, à l'Empereur, pour lui faire un détail circonſtancié

de

de ſes actions, & en même tems pour mettre à ſes pieds la partie du butin qui lui étoit deſtinée. Jusqu'alors l'Empereur, occupé de beaucoup d'autres ſoins, avoit remis l'éxamen de cette affaire à des gens, qui ne vouloient pas de bien à *Cortez* mais alors il jugea à propos, de ſe la faire rapporter à lui même. Le brillant de tant d'actions extraordinaires, la grandeur & l'importance des conquêtes faites par *Cortez* remplirent te jeune monarque de joye & d'étonnement; & en conſéquence il approuva tout ce qu'il avoit fait, le déclara gouverneur & Vice-Roi de la nouvelle Eſpagne, & nomma en même tems une commiſſion, pour éxaminer les prétentions de Velasquez, gouverneur de *Cuba*. Elle conforma ſon jugement, comme cela arrive ordinairement, à l'inclination de leur maitre; les plaintes de Velasquez concernant la perfidie de *Cortez* & ſes prétentions au gouvernement des pays conquis par ce dernier, furent déclarées nulles, & on lui décerna ſimplement un dédommagement pour les fraix, qu'il lui en avoit couté pour cette expédition, & à la plus grande humilia-

miliation de cet ambitieux on ajouta à ce jugement la défenſe expreſſe, d'ôſer jamais ſonger à des conquêtes, ſans en avoir auparavant obtenu l'agrément du Roi. Ce double affront ſurpoſſa les forces du paſſionné & orgueilleux *Velasquez*; il lui en couta la vie. *Cortez* aucontraire étoit alors au faite du bonheur: mais hélas! Pourquoi dois-je ajouter, que ſa vertu commençoit de nouveau à chanceler à meſure que ſa fortune s'affermiſſoit? Combien volontiers, je me tairois ſur la nouvelle corruption de ſon grand cœur: mais de quoi me ſerviroit-il, de n'en rien dire? La voix de l'humanité lézée par lui, crie trop fort, pour que je puiſſe longtems vous cacher ſes plaintes, écoutez les donc plustôt à, préſent & plaignez avec moi la chûte d'un grand homme dont les vertus, dèsqu'il avoit des difficultés à combattre, étoient fermes comme un rocher au milieu de la mer, mais qui ſe diſſipoient de la manière la plus déplorable au ſoleil d'un ſort plus doux.

Il commença à rebatir *Mexico* de ſes ruines. Cette ville devoit devenir la Reine des

villes

villes de toute l'Amerique : & elle le devint, & elle l'eſt encore jusqu'aujourd'hui. Il excita auſſi ſes officiers, à ſe défricher des terres dans les provinces; il leur partagea dans ce deſſein des territoires, & leur accorda ſur les naturels le même empire tirannique & abſolu; qu'on s'étoit déja arrogé auparavant ſur les Inſulaires. Ils furent donc de même cruellement opprimés & de même détruits à vue d'œil.

Mais le caractère belliqueux de cette grande & jadis ſi puiſſante nation rendit leur entier aſſujettiſſement plus difficile, qu'on ne ſe l'étoit imaginé. Ils eſſayèrent à pluſieurs repriſes, de rompre le lieu de la ſervitude, qui les tenoit attachés, & à ſe remettre en liberté. Mais leurs oppreſſeurs regardèrent leurs efforts comme une rebellion, qui méritoit, d'être punie avec la plus grande rigueur; & alors on commit — ſi ce n'eſt par l'ordre précis de *Cortez* c'eſt au moins avec ſon agrément — des cruautés, qui impriment une flétriſſure éternelle à l'ancienne gloire de ce hardi conquérant. On fit, par éxemple, brûler vifs, dans la province de *Panuco*, (que vous pou-

vez voir ici ſur notre Carte) ſoixante Caciques & quatre cents nobles Méxicains à la fois; & pour rendre cette ſcène affreuſe encore plus horrible, on obligea les enfants & les parents de ces malheureux, d'en être témoins.

Quelques-uns. Fi! les vilains barbares!

Le Pere. Devroit-on croire, que le cruel orgueil de ces conquérants ivres de leur fortune pourroit encore aller plus loin? — Oui, il le pouvoit; & les mots expirent presque ſur mes lèvres, en voulant prononcer les abominations des abominations, dont on ſe rendit alors coupable. Sur un ſoupçon faiblement confirmé, que *Guatimozin* favoriſoit le ſoulevement de ſes anciens ſujets & cherchoit à s'échapper de ſa priſon, on prit ce prince ſi noble, ſi brave, ſi généreux & en même tems les deux Caciques de *Tezeuco* & de *Tacuba*, qui ſelon leur ancienne dignité étoient les premiers après lui, & en plein jour, au beau milieu de la rue on les fit — pendre.

Charlotte. Ah! maintenant, Papa, ceſſe de parler de *Cortez*!

Con-

Conrad. Oui, je n'aime plus rien entendre de lui, puisqu'il a pu être ſi cruel.

Quelques-uns. Fi! je n'aurois de ma vie cru cela de lui!

Le Pere. Moi-même, mes enfants, je reſſens un ſi profond chagrin de cette action honteuſe, que je ceſſerois tout d'un coup ici, ſi ce, qui me reſte à dire, ne pouvoit ſervir à nous convaincre encore une fois, que déja dans cette vie le crime & les infamies ſont rarement impunis. Laiſſez-moi donc continuer mon récit.

Quelques officiers Eſpagnols, qui avoient été envoyés à *Mexico*, pour y adminiſtrer les revenus du Roi, cherchèrent à étendre leurs pouvoirs ſans y être authoriſés, & même à s'approprier une autorité judiciaire ſur le Vice-Roi. Mais *Cortez*, tel que nous le connoiſſons, n'étoit pas fait, pour ſe laiſſer jouer, par des gens, qu'il voyoit à tous égards ſi audeſſus de lui. Il rit de leurs efforts impuiſſants pour borner ſa juriſdiction & continua d'agir comme auparavant, ſelon qu'il le trouva bon. Mais ces gens ſçavoient éxercer

leur plume, & ils s'en ſervirent, pour faire à la Cour d'Eſpagne un portrait du caractère de *Cortez*, & de ſon gouvernement tirannique, qui devoit inſpirer au Roi & à ſon miniſtre le ſoupçon, qu'il travailloit, à ſe rendre indépendant. Cette pièce, qu'ils lui jouèrent, fit impreſſion & il fut réſolu, d'envoyer un commiſſaire à *Mexico*, pour rechercher la conduite de *Cortez*, avec le pouvoir de l'envoyer en Eſpagne, ſelon qu'il le jugeroit à propos.

Cortez s'occupoit juſtement alors des préparatifs d'une expédition extraordinairement difficile de *Mexico* à *Honduras* — voyez encore une fois notre première carte! — Pour ſoumettre à la couronne d'Eſpagne toute cette grande étendue de pays, & pour punir en même tems *Olid*, qui s'étoit révolté contre lui; c'étoit une expédition, pendant laquelle il auroit tant à ſouffrir de la faim, des hoſtilités des naturels, & des incommodités de toute eſpèce, que toutes les fatigues eſſuyées autrefois ſembloient n'être qu'une vraie bagatelle en comparaiſon. Cependant le commiſſaire

établi

établi pour le juger arriva: mais à peine fut-il débarqué, qu'il tomba malade & mourut.

Mais par là le danger, ſuſpendu ſur la tête de *Cortez*, n'étoit pas encore détourné. Les employés royaux continuèrent, d'envoyer de lui des rapports déſavantageux, & la Cour d'Eſpagne, confirmée dans ſon ſoupçon, nomma une nouvelle commiſſion avec des pleins pouvoirs encore plus étendus, d'éxaminer ſa conduite & de le punir. *Cortez* fut inſtruit, de ce qui le menaçoit. Il grinça les dents de dépit, de voir ainſi recompenſés les grands & pénibles ſervices, qu'il avoit rendus à ſa patrie, & ſes amis lui perſuadoient, d'éviter le traitement honteux, qu'on lui préparoit, en ſe rendant indépendant, & en tâchant de repouſſer la force par la force. Mais le malheur, qui lui arrivoit alors rappella tout d'un coup dans ſon cœur cette grandeur d'ame, que l'ivreſſe du bonheur en avoit chaſſée pour un tems. Il refuſa, de faire aucune démarche, que ne puſſent autoriſer la fidélité & l'obéiſſance, qu'il devoit à ſon ſouverain, & il réſolut de la manière la plus généreuſe, de ſouf-

frir plustôt le traitement le plus ingrat & le plus injurieux, que de ſe rébeller contre la puiſſance législative de ſa patrie.

La Mere. C'eſt bon, qu'il nous reconcilie par-là un peu avec lui!

Le Pere. O j'eſpère, qu'avant que je prenne congé de lui pour toujours, il nous fera oublier entièrement les grandes fautes, qu'il a faites dans les jours de ſon aveuglement, par le retour de ſa vertu & par les peines, qu'il ſouffrira.

Il ne pouvoit ſupporter la penſée, de ſe laiſſer juger comme un miſérable criminel, dans le même pays, qui avoit été le théatre de ſes grandes actions: cela étoit au deſſus de ſes forces! En conſéquence il réſolut, de ſe rendre lui-même en Eſpagne, avant l'arrivée de ſon juge, pour s'en remettre de la déciſion de ſon ſort à la grace & à la juſtice de ſon Roi.

Il parut, & tous les yeux ſe tournèrent avec reſpect & admiration ſur cet homme extraordinaire, dont les hauts faits ſembloient éclipſer la gloire des plus grands héros. La confiance, avec laquelle il venoit lui-même ſe

pré-

préſenter à ſon juge ſuprême, diſſipa tous les ſoupçons qu'on avoit conçus contre lui. Son Roi le reçut avec les marques de la plus tendre eſtime & de la plus grande reconnoiſſance, & le combla de faveurs. Il lui donna le collier de l'ordre Eſpagnol, le créa Comte, & lui aſſigna en propre une étendue conſidérable de terre dans la nouvelle Eſpagne.

Mais, lorsqu'il fut queſtion, de le confirmer dans ſon gouvernement, on vit clairement, qu'on regardoit pourtant comme dangereux, de le revétir encore du même pouvoir, dont on avoit craint l'abus. Tout, ce qu'il put obtenir, fut la confirmation de ſa dignité de Général & le plein pouvoir, de faire de nouvelles découvertes. Mais pour ce qui regardoit le gouvernement du pays & l'adminiſtration de la juſtice civile on établit un collège, qu'on nomma *l'audience de la nouvelle Eſpagne.*

Cortez s'en retourna donc à *Mexico*; mais dès lors ſa vie fut une chaine non interrompue de chagrins. Les membres de l'audience qui lui étoient adjoints lui cauſoient ſans ceſſe les chagrins les plus ſenſibles, qu'il ne pouvoit

cieux. Il paſſa triſtement ſix longues années, dans ces malheureuſes occupations, ſi peu conformes à ſon caractère & à ſa manière de vivre précédente, au bout desquelles le chagrin & le dépit d'un traitement ſi indigne, mirent fin à ſa vie. Il mourut le deux de Décembre 1547, dans la ſoixante-deuxiéme année de ſon âge. Son corps, ainſi qu'il l'avoit expreſſément éxigé, fut tranſporté à la nouvelle Eſpagne; peut-être parcequ'il jugeoit ſa patrie indigne, de recevoir dans ſon ſein les reſtes de ſon bienfaiteur, qu'elle avoit ſi mal récompenſé. —

Quelques-uns. O eſt-ce déja fini?

Pour cette fois entiérement fini! Répondit le père; mais qui ſait, ce qui s'eſt paſſé pendant ce tems-là dans une autre partie de l'Amerique? Je m'en informerai; & ſi j'apprends quelque choſe qui mérite d'être raconté —

Théophile. O je ſais déja! De *Pizarre*, de *Pizarre*!

Fréderic. Ah! Cela ſeroit ſuperbe! Nous verrons, dit le Pere; — & l'aſſemblée ſe ſépara.

